

Le Coq De Bruyère

Michel Tournier

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Tournier
Le Coq
de bruyère



folio 

Texte intégral

Michel Tournier

de l'Académie Goncourt

Le Coq de bruyère

Éditions Gallimard, 1978.

Michel Tournier, né à Paris en 1924, a obtenu le grand prix du roman de l'Académie française pour Vendredi ou les Limbes du Pacifique, et le prix Goncourt à l'unanimité pour Le Roi des Aulnes. Il fait partie de l'académie Goncourt depuis 1972.

Au fond de chaque chose, un poisson nage.

Poisson de peur que tu n'en sortes nu,

Je te jetterai mon manteau d'images.

Lanza del Vasto.

La famille Adam

Au commencement il n'y avait sur la terre ni herbe ni arbre. Partout s'étendait un vaste désert de poussière et de cailloux.

Jéhovah sculpta dans la poussière la statue du premier homme. Puis il lui souffla la vie dans les narines. Et la statue de poussière s'anima et se leva.

À quoi ressemblait le premier homme ? Il ressemblait à Jéhovah qui l'avait créé à son image. Or Jéhovah n'est ni homme ni femme. Il est les deux à la fois. Le premier homme était donc aussi une femme.

Il avait des seins de femme.

Et au bout de son ventre, un sexe de garçon.

Et entre les jambes, un petit trou de fille.

C'était même assez commode : quand il marchait, il mettait sa queue de garçon dans son petit trou de fille, comme on met un couteau dans un fourreau.

Donc Adam n'avait besoin de personne pour faire des enfants. Il pouvait se faire des enfants à lui-même.

Jéhovah aurait été très content de son fils Adam, si Adam avait eu lui-même un fils, et ainsi de suite.

Malheureusement Adam n'était pas d'accord.

Il n'était pas d'accord avec Jéhovah qui voulait des petits-enfants.

Il n'était pas d'accord avec lui-même. Car en même temps, il avait envie de se coucher, de se féconder lui-même et d'avoir des enfants. Mais la terre autour de lui n'était qu'un désert. Et un désert, ce n'est pas fait pour s'y asseoir et encore moins pour s'y coucher. Un désert, c'est une arène pour se battre, un stade pour jouer, une piste de mâchefer pour courir. Mais comment se battre, jouer et courir avec un enfant dans le ventre, un enfant sur les bras, auquel il faut aussi donner le sein et faire des bouillies ?

Adam dit à Jéhovah : « La terre où tu m'as mis n'est pas faite pour la vie de famille. C'est une terre de coureur de fond. »

Alors Jéhovah décida de créer une terre où Adam aurait envie de

rester tranquille.

Et ce fut le Paradis terrestre ou Éden.

Des grands arbres chargés de fleurs et de fruits se penchaient sur des lacs aux eaux tièdes et limpides.

— Maintenant, dit Jéhovah à Adam, tu peux avoir des enfants. Couche-toi et rêve sous les arbres. Ça viendra tout seul.

Adam se coucha. Mais il ne pouvait dormir, encore moins procréer.

Quand Jéhovah revint, il le trouva en train d'arpenter nerveusement l'ombre d'un palétuvier.

— Voilà, lui dit Adam. Il y a deux êtres en moi. L'un voudrait se reposer sous les fleurs. Tout le travail se ferait alors dans son ventre où se forment les enfants. L'autre ne tient pas en place. Il a des fourmis dans les jambes. Il a besoin de marcher, marcher, marcher. Dans le désert de pierre, le premier était malheureux. Le second était heureux. Ici, au Paradis, c'est tout le contraire.

— C'est, lui dit Jéhovah, qu'il y a en toi un sédentaire et un nomade. Deux mots qu'il faut que tu ajoutes à ton vocabulaire.

— Sédentaire et nomade, prononça Adam docilement. Et maintenant ?

— Maintenant, dit Jéhovah, je vais te couper en deux. Dors !

— Me couper en deux ! s'exclama Adam.

Mais son rire s'éteignit bientôt et il tomba endormi.

Alors Jéhovah retira de son corps tout ce qui était femme : les seins, le petit trou, la matrice.

Et ces morceaux, il les mit dans un autre homme qu'il modela à côté dans la terre humide et grasse du Paradis.

Et il appela cet autre homme : femme.

Lorsque Adam se réveilla, il sauta sur ses pieds et faillit s'envoler tant il se sentit léger. Il avait perdu tout ce qui l'alourdissait. Il n'avait plus de seins. Sa poitrine était dure et sèche comme un bouclier. Son ventre était devenu plat comme une dalle. Entre ses cuisses il n'avait plus qu'un sexe de garçon qui ne le gênait pas beaucoup bien qu'il n'eût plus de petit trou pour ranger sa queue.

Il ne put s'empêcher de courir comme un lièvre le long du mur du Paradis.

Mais quand il se retrouva à côté de Jéhovah, celui-ci écarta un rideau de feuillage et lui dit : « Regarde ! »

Et Adam vit Ève endormie.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— C'est ta moitié, répondit Jéhovah.

— Comme je suis beau ! s'écria Adam.

— Comme elle est belle, rectifia Jéhovah. Désormais, quand tu voudras faire l'amour, tu iras trouver Ève. Quand tu voudras courir, tu la laisseras se reposer.

Et discrètement, il se retira.

Il faut savoir que les choses ont commencé de la sorte pour comprendre la suite.

Adam et Ève, on le sait, furent chassés du Paradis par Jéhovah. Alors commença pour eux une longue marche dans le désert de poussière et de pierre du début de l'Histoire.

Naturellement, cette chute hors du Paradis ne représentait pas du tout la même chose pour Adam et pour Ève. Adam se retrouvait en pays de connaissance. Ce désert, c'était là qu'il était né. Cette poussière, c'est avec cela qu'il avait été sculpté. En plus Jéhovah l'avait débarrassé de tout son attirail féminin, et il se déplaçait, léger comme une antilope et infatigable comme un chameau sur ses pieds durs comme des sabots de corne.

Mais Ève ! Pauvre maman Ève ! Elle qui avait été modelée dans la terre humide et grasse du Paradis, et qui n'aimait rien d'autre que les sommeils heureux sous l'ombre mouvante des palmes, comme elle était triste ! Sa peau blonde brûlée de coups de soleil, ses pieds tendres écorchés par les pierres, elle traînait en gémissant derrière le trop rapide Adam.

Le Paradis, son pays natal, elle ne faisait que d'y penser, mais elle ne pouvait même pas en parler à Adam qui paraissait l'avoir complètement oublié.

Ils eurent deux fils.

Le premier, Caïn, était tout le portrait de sa mère : blond, dodu, calme et très porté à dormir.

Mais qu'il dorme ou qu'il veille, Ève ne cessait de murmurer une belle histoire à son oreille. Et dans cette histoire, il n'était question que de mousses étoilées d'anémones formant des coussins de fraîcheur au pied des magnolias, de colibris se mêlant aux grappes dorées des cytises, de vols de grues cendrées s'abattant sur les hautes branches des cèdres noirs.

Caïn, on peut dire qu'il suça la nostalgie du Paradis terrestre avec le lait de sa mère. Car ces évocations chuchotées édifiaient des îles magiques dans sa tête d'enfant pauvre qui ne connaissait que la steppe aride et le moutonnement stérile et infini des dunes de sable. Aussi manifesta-t-il très tôt une vocation d'agriculteur, d'horticulteur, et même d'architecte.

Son premier jouet fut une petite binette, le second une mignonne truelle, le troisième une boîte de compas avec laquelle il ne cessait de tracer des plans où éclataient les dons du futur paysagiste et urbaniste.

Tout autre était son jeune frère, Abel. Celui-là, c'était tout le portrait de son coureur de père. Il ne tenait pas en place. Il ne rêvait que départs, marches, voyages.

Tout travail demandant persévérance et immobilité le rebutait et lui paraissait méprisable. En revanche rien ne l'amusait comme de bouleverser par quelques coups de pied les plates-bandes et les châteaux de sable du patient et laborieux Caïn.

Mais les aînés doivent faire preuve d'indulgence envers les petits, et Caïn, dûment chapitré, ravalait ses larmes de colère et reconstruisait inlassablement après le passage de son frère.

Ils grandirent.

Devenu pasteur, Abel courait derrière ses troupeaux les steppes, les déserts et les montagnes. Il était maigre, noir, cynique et odorant comme ses propres boucs.

Il était fier que ses enfants n'eussent jamais mangé de légumes et ne sussent ni lire ni écrire, car il n'y a pas d'école pour les nomades.

Au contraire Caïn vivait avec les siens au milieu de terres cultivées, de jardins et de belles maisons qu'il aimait passionnément et entretenait avec un soin jaloux.

Or Jehovah n'était pas content de Caïn. Il avait chassé du Paradis Adam et Ève, et placé des Chérubins à l'épée flamboyante aux portes du jardin. Et voilà que son petit-fils, possédé par l'esprit et les souvenirs de sa mère, reconstituait à force de travail et d'intelligence ce qu'Adam avait perdu par sa bêtise ! Jehovah trouvait de l'insolence et de la rébellion dans cet Éden II que Caïn avait fait sortir du sol ingrat du désert.

Au contraire Jehovah se plaisait avec Abel qui courait infatigablement à travers les rochers et les sables derrière ses troupeaux.

Aussi, lorsque Caïn présentait en offrande à Jehovah les fleurs et les fruits de ses jardins. Jehovah repoussait ces dons.

Il acceptait au contraire avec attendrissement les chevreaux et les agneaux qu'Abel lui offrait en sacrifice.

Un jour le drame qui couvait éclata.

Les troupeaux d'Abel envahirent et saccagèrent les blés mûrs et les vergers de Caïn.

Il y eut une entrevue entre les deux frères. Caïn s'y montra doux et conciliant, Abel lui ricanant méchamment au nez.

Alors le souvenir de tout ce qu'il avait enduré de son jeune frère submergea Caïn, et d'un coup de bêche, il cassa la tête d'Abel.

La colère de Jéhovah fut terrible. Il chassa Caïn de devant sa face, et le condamna à errer sur la terre avec sa famille.

Mais Caïn, ce sédentaire invétéré, n'alla pas loin. Il se dirigea tout naturellement vers le Paradis dont sa mère lui avait tant parlé. Et il se fixa là, en pays de Nod, à l'est des murailles du fameux jardin.

Là cet architecte de génie bâtit une ville. La première ville de l'Histoire, et il l'appela Hénoch, du nom de son premier fils.

Hénoch était une cité de rêve, ombragée d'eucalyptus. Ce n'était qu'un massif de fleurs où roucoulaient d'une même voix les fontaines et les tourterelles.

En son centre se dressait le chef-d'œuvre de Caïn : un temple somptueux tout de porphyre rose et de marbre jaspé.

Ce temple était vide et sans affectation encore. Mais quand on interrogeait Caïn à ce sujet, il souriait mystérieusement dans sa barbe.

Enfin, certain soir, un vieillard se présenta à la porte de la ville. Caïn paraissait l'attendre, car il l'accueillit aussitôt.

C'était Jéhovah, fatigué, éreinté, fourbu par la vie nomade qu'il menait depuis tant d'années avec les fils d'Abel, cahoté à dos d'homme dans une Arche d'Alliance vermoulue, qui puait le suint de béliet.

Le petit-fils serra le grand-père sur son cœur. Puis il s'agenouilla pour se faire pardonner et bénir. Ensuite Jéhovah – toujours un peu grognant pour la forme – fut solennellement intronisé dans le temple d'Hénoch qu'il ne quitta plus désormais.

La fin de Robinson Crusoé

— Elle était là ! Là, vous voyez, au large de la Trinité, à 9° 22' de latitude nord. Y a pas d'erreur possible !

L'ivrogne frappait de son doigt noir un lambeau de carte géographique souillé de taches de graisse, et chacune de ses affirmations passionnées soulevait le rire des pêcheurs et des dockers qui entouraient notre table.

On le connaissait. Il jouissait d'un statut à part. Il faisait partie du folklore local. Nous l'avions invité à boire avec nous pour entendre de sa voix éraillée quelques-unes de ses histoires. Quant à son aventure, elle était exemplaire et navrante à la fois, comme c'est souvent le cas.

Quarante ans plus tôt, il avait disparu en mer à la suite de tant d'autres. On avait inscrit son nom à l'intérieur de l'église avec ceux de l'équipage dont il faisait partie. Puis on l'avait oublié.

Pas au point cependant de ne pas le reconnaître, lorsqu'il avait reparu au bout de vingt-deux ans, hirsute et véhément, en compagnie d'un nègre. L'histoire qu'il dégorgeait à toute occasion était stupéfiante. Unique survivant du naufrage de son bateau, il serait resté seul sur une île peuplée de chèvres et de perroquets, sans ce nègre qu'il avait, disait-il, sauvé d'une horde de cannibales. Enfin une goélette anglaise les avait recueillis, et il était revenu, non sans avoir eu le temps de gagner une petite fortune grâce à des trafics divers assez faciles dans les Caraïbes de cette époque.

Tout le monde l'avait fêté. Il avait épousé une jeunesse qui aurait pu être sa fille, et la vie ordinaire avait apparemment recouvert cette parenthèse béante, incompréhensible, pleine de verdure luxuriante et de cris d'oiseaux, ouverte dans son passé par un caprice du destin.

Apparemment oui, car en vérité, d'année en année, un sourd ferment semblait ronger de l'intérieur la vie familiale de Robinson. Vendredi, le serviteur noir, avait succombé le premier. Après des mois de conduite irréprochable, il s'était mis à boire – discrètement d'abord, puis de façon de plus en plus tapageuse. Ensuite il y avait eu l'affaire des deux filles mères, recueillies par l'hospice du Saint-Esprit, et qui avaient donné naissance presque simultanément à des bébés métis d'une évidente ressemblance. Le double crime n'était-il pas

signé ?

Mais Robinson avait défendu Vendredi avec un étrange acharnement. Pourquoi ne le renvoyait-il pas ? Quel secret – inavouable peut-être – le liait-il au nègre ?

Enfin des sommes importantes avaient été volées chez leur voisin, et avant même qu'on eût soupçonné qui que ce soit, Vendredi avait disparu.

— L'imbécile ! avait commenté Robinson. S'il voulait de l'argent pour partir, il n'avait qu'à m'en demander !

Et il avait ajouté imprudemment :

— D'ailleurs, je sais bien où il est parti !

La victime du vol s'était emparée du propos et avait exigé de Robinson ou qu'il remboursât l'argent, ou alors qu'il livrât le voleur. Robinson, après une faible résistance, avait payé.

Mais depuis ce jour, on l'avait vu, de plus en plus sombre, traîner sur les quais ou dans les bouchons du port en répétant parfois :

— Il y est retourné, oui, j'en suis sûr, il y est ce voyou à cette heure !

Car il était vrai qu'un ineffable secret l'unissait à Vendredi, et ce secret, c'était une certaine petite tache verte qu'il avait fait ajouter dès son retour par un cartographe du port sur le bleu océan des Caraïbes. Cette île, après tout, c'était sa jeunesse, sa belle aventure, son splendide et solitaire jardin ! Qu'attendait-il sous ce ciel pluvieux, dans cette ville gluante, parmi ces négociants et ces retraités ?

Sa jeune femme, qui possédait l'intelligence du cœur, fut la première à deviner son étrange et mortel chagrin.

— Tu t'ennuies, je le vois bien. Allons, avoue que tu la regrettes !

— Moi ? Tu es folle ! Je regrette qui, quoi ?

— Ton île déserte, bien sûr ! Et je sais ce qui te retient de partir dès demain, je le sais, va ! C'est moi !

Il protestait à grands cris, mais plus il criait fort, plus elle était sûre d'avoir raison.

Elle l'aimait tendrement et n'avait jamais rien su lui refuser. Elle mourut. Aussitôt il vendit sa maison et son champ, et frêta un voilier pour les Caraïbes.

Des années passèrent encore. On recommença à l'oublier. Mais quand il revint de nouveau, il parut plus changé encore qu'après son premier voyage.

C'était comme aide-cuisinier à bord d'un vieux cargo qu'il avait fait la traversée. Un homme vieilli, brisé, à demi noyé dans l'alcool.

Ce qu'il dit souleva l'hilarité générale. In-trou-vable ! Malgré des mois de recherche acharnée, son île était demeurée introuvable. Il s'était épuisé dans cette exploration vaine avec une rage désespérée, dépensant ses forces et son argent pour retrouver cette terre de bonheur et de liberté qui semblait engloutie à jamais.

— Et pourtant, elle était là ! répétait-il une fois de plus ce soir en frappant du doigt sur sa carte.

Alors un vieux timonier se détacha des autres et vint lui toucher l'épaule.

— Veux-tu que je te dise, Robinson ? Ton île déserte, bien sûr qu'elle est toujours là. Et même, je peux t'assurer que tu l'as bel et bien retrouvée !

— Retrouvée ? Robinson suffoquait. Mais puisque je te dis...

— Tu l'as retrouvée ! Tu es passé peut-être dix fois devant. Mais tu ne l'as pas reconnue.

— Pas reconnue ?

— Non, parce qu'elle a fait comme toi, ton île : elle a vieilli ! Eh oui, vois-tu, les fleurs deviennent fruits et les fruits deviennent bois, et le bois vert devient bois mort. Tout va très vite sous les tropiques. Et toi ? Regarde-toi dans une glace, idiot ! Et dis-moi si elle t'a reconnu, ton île, quand tu es passé devant ?

Robinson ne s'est pas regardé dans une glace, le conseil était superflu. Il a promené sur tous ces hommes un visage si triste et si hagard que la vague des rires qui repartait de plus belle s'est arrêtée net, et qu'un grand silence s'est fait dans le tripot.

La Mère Noël

CONTE DE NOËL

Le village de Pouldreuzic allait-il connaître une période de paix ? Depuis des lustres, il était déchiré par l'opposition des cléricaux et des radicaux, de l'école libre des Frères et de la communale laïque, du curé et de l'instituteur. Les hostilités qui empruntaient les couleurs des saisons viraient à l'enluminure légendaire avec les fêtes de fin d'année. La messe de minuit avait lieu pour des raisons pratiques le 24 décembre à six heures du soir. À la même heure, l'instituteur, déguisé en Père Noël, distribuait des jouets aux élèves de l'école laïque. Ainsi le Père Noël devenait-il par ses soins un héros païen, radical et anticlérical, et le curé lui opposait le Petit Jésus de sa crèche vivante – célèbre dans tout le canton – comme on jette une ondée d'eau bénite à la face du Diable.

Oui, Pouldreuzic allait-il connaître une trêve ? C'est que l'instituteur, ayant pris sa retraite, avait été remplacé par une institutrice étrangère au pays, et tout le monde l'observait pour savoir de quel bois elle était faite. M^{me} Oiselin, mère de deux enfants – dont un bébé de trois mois – était divorcée, ce qui paraissait un gage de fidélité laïque. Mais le parti cléricol triompha dès le premier dimanche, lorsqu'on vit la nouvelle maîtresse faire une entrée remarquée à l'église.

Les dés paraissaient jetés. Il n'y aurait plus d'arbre de Noël sacrilège à l'heure de la messe de « minuit », et le curé resterait seul maître du terrain. Aussi la surprise fut-elle grande quand M^{me} Oiselin annonça à ses écoliers que rien ne serait changé à la tradition, et que le Père Noël distribuerait ses cadeaux à l'heure habituelle. Quel jeu jouait-elle ? Et qui allait tenir le rôle du Père Noël ? Le facteur et le garde champêtre, auxquels tout le monde songeait en raison de leurs opinions socialistes, affirmaient n'être au courant de rien. L'étonnement fut à son comble quand on apprit que M^{me} Oiselin prêtait son bébé au curé pour faire le Petit Jésus de sa crèche vivante.

Au début tout alla bien. Le petit Oiselin dormait à poings fermés quand les fidèles défilèrent devant la crèche, les yeux affûtés par la curiosité. Le bœuf et l'âne – un vrai bœuf, un vrai âne – paraissaient

attendris devant le bébé laïque si miraculeusement métamorphosé en Sauveur.

Malheureusement il commença à s'agiter dès l'Évangile, et ses hurlements éclatèrent au moment où le curé montait en chaire. Jamais on n'avait entendu une voix de bébé aussi éclatante. En vain la fillette qui jouait la Vierge Marie le berça-t-elle contre sa maigre poitrine. Le marmot, rouge de colère, trépignant des bras et des jambes, faisait retentir les voûtes de l'église de ses cris furieux, et le curé ne pouvait placer un mot.

Finalement il appela l'un des enfants de chœur et lui glissa un ordre à l'oreille. Sans quitter son surplis, le jeune garçon sortit, et on entendit le bruit de ses galoches décroître au-dehors.

Quelques minutes plus tard, la moitié cléricale du village, tout entière réunie dans la nef, eut une vision inouïe qui s'inscrivit à tout jamais dans la légende dorée du Pays bigouden. On vit le Père Noël en personne faire irruption dans l'église. Il se dirigea à grands pas vers la crèche. Puis il écarta sa grande barbe de coton blanc, il déboutonna sa houppelande rouge et tendit un sein généreux au Petit Jésus soudain apaisé.

Amandine ou les deux jardins

CONTE INITIATIQUE

Pour Olivia Clergue

Dimanche

J'ai des yeux bleus, des lèvres vermeilles, des grosses joues roses, des cheveux blonds ondulés. Je m'appelle Amandine. Quand je me regarde dans une glace, je trouve que j'ai l'air d'une petite fille de dix ans. Ce n'est pas étonnant. Je suis une petite fille et j'ai dix ans.

J'ai un papa, une maman, une poupée qui s'appelle Amanda, et aussi un chat. Je crois que c'est une chatte. Elle s'appelle Claude, c'est pourquoi on n'est pas très sûr. Pendant quinze jours, elle a eu un ventre énorme, et un matin j'ai trouvé avec elle dans sa corbeille quatre chatons gros comme des souris qui ramaient autour d'eux avec leurs petites pattes et qui lui suçaient le ventre.

À propos de ventre, il était devenu tout plat à croire que les quatre petits y étaient enfermés et venaient d'en sortir ! Décidément Claude doit être une chatte.

Les petits s'appellent Bernard, Philippe, Ernest et Kamicha. C'est ainsi que je sais que les trois premiers sont des garçons. Pour Kamicha, évidemment, il y a un doute.

Maman m'a dit qu'on ne pouvait pas garder cinq chats à la maison. Je me demande bien pourquoi. Alors j'ai demandé à mes petites amies de l'école si elles voulaient un chaton.

Mercredi

Annie, Sylvie et Lydie sont venues à la maison. Claude s'est frottée à leurs jambes en ronronnant. Elles ont pris dans leurs mains les chatons qui ont maintenant les yeux ouverts et qui commencent à marcher en tremblant. Comme elles ne voulaient pas de chatte, elles ont laissé Kamicha. Annie a pris Bernard, Sylvie Philippe et Lydie Ernest. Je ne garde que Kamicha, et naturellement je l'aime d'autant

plus fort que les autres sont partis.

Dimanche

Kamicha est roux comme un renard avec une tache blanche sur l'œil gauche, comme s'il avait reçu... quoi au juste ? Le contraire d'un coup. Une bise. Une bise de boulanger. Kamicha a un œil au beurre blanc.

Mercredi

J'aime bien la maison de maman et le jardin de papa. Dans la maison, la température est toujours la même, été comme hiver. En toute saison les gazons du jardin sont aussi verts et bien rasés. On dirait que maman dans sa maison et papa dans son jardin font un vrai concours de propreté. Dans la maison on doit marcher sur des patins de feutre pour ne pas salir les parquets. Dans le jardin papa a disposé des cendriers pour les promeneurs-fumeurs. Je trouve qu'ils ont raison. C'est plus rassurant comme ça. Mais c'est quelquefois aussi un peu ennuyeux.

Dimanche

Je me réjouis de voir mon petit chat grandir et tout apprendre en jouant avec sa maman.

Ce matin je vais voir leur corbeille dans la bergerie. Vide ! Plus personne ! Quand Claude allait se promener, elle laissait Kamicha et ses frères tout seuls. Aujourd'hui elle l'a emmené. Elle a dû l'emporter plutôt, parce que je suis sûre que le petit n'a pas pu la suivre. Il marche à peine. Où est-elle allée ?

Mercredi

Claude disparue depuis dimanche est brusquement revenue. J'étais en train de manger des fraises dans le jardin, tout à coup je sens de la fourrure contre mes jambes. Je n'ai pas besoin de regarder, je sais que c'est Claude. Je cours à la bergerie pour voir si le petit est revenu lui aussi. La corbeille est toujours vide. Claude s'est approchée. Elle a regardé dans la corbeille et a levé la tête vers moi en fermant ses yeux d'or. Je lui ai demandé : « Qu'as-tu fait de Kamicha ? » Elle a détourné la tête sans répondre.

Dimanche

Claude ne vit plus comme avant. Autrefois elle était tout le temps avec nous. Maintenant elle est très souvent partie. Où ? C'est ce que je voudrais bien savoir. J'ai essayé de la suivre. Impossible. Quand je la surveille, elle ne bouge pas. Elle a toujours l'air de me dire : « Pourquoi me regardes-tu ? Tu vois bien que je reste à la maison. »

Mais il suffit d'un moment d'inattention, et pfoutt ! plus de Claude. Alors là, je peux toujours chercher ! Elle n'est nulle part. Et le lendemain je la retrouve près du feu, et elle me regarde d'un air innocent, comme si j'avais des visions.

Mercredi

Je viens de voir quelque chose de drôle. Je n'avais pas faim du tout, et, comme personne ne me regardait, j'ai glissé à Claude mon morceau de viande. Les chiens – quand on leur lance un morceau de viande ou de sucre –, ils l'attrapent au vol et le croquent de confiance. Pas les chats. Ils sont méfiants. Ils laissent tomber. Puis ils examinent. Claude a examiné. Mais, au lieu de manger, elle a pris le morceau de viande dans sa gueule, et elle l'a emporté dans le jardin, au risque de me faire gronder si mes parents l'avaient vue.

Ensuite elle s'est cachée dans un buisson – sans doute pour se faire oublier. Mais je la surveillais. Tout à coup elle a bondi vers le mur, elle a couru contre le mur comme s'il était couché par terre, mais il était bel et bien debout, et la chatte s'est trouvée en haut en trois bonds, toujours avec mon morceau de viande dans la gueule. Elle a regardé vers nous comme pour s'assurer qu'on ne la suivait pas, et elle a disparu de l'autre côté.

Moi, j'ai mon idée depuis longtemps. Je soupçonne que Claude a été écoeurée qu'on lui ait enlevé trois chatons sur quatre, et elle a voulu mettre Kamicha en sûreté. Elle l'a caché de l'autre côté du mur, et elle reste avec lui chaque fois qu'elle n'est pas ici.

Dimanche

J'avais raison. Je viens de revoir Kamicha disparu depuis trois mois. Mais comme il a changé ! Ce matin, je m'étais levée plus tôt que d'habitude. Par la fenêtre, j'ai vu Claude qui marchait lentement dans une allée du jardin. Elle tenait un mulot mort dans sa gueule. Mais ce qui était extraordinaire, c'était une sorte de grognement très doux qu'elle faisait, comme les grosses mères poules quand elles se promènent entourées de leurs poussins. Là, le poussin, il n'a pas tardé à se montrer, mais c'était un gros poussin à quatre pattes, couvert de poils roux. Je l'ai vite reconnu avec sa tache blanche sur l'œil, son œil

au beurre blanc. Mais comme il est devenu fort ! Il a commencé à danser autour de Claude en essayant de donner des coups de patte au mulot, et Claude levait la tête bien haut pour que Kamicha ne puisse pas l'attraper. Finalement elle l'a laissé tomber, mais alors Kamicha, au lieu de croquer le mulot sur place, l'a pris très vite et a disparu avec sous les buissons. J'ai bien peur que ce petit chat ne soit tout à fait sauvage. Forcément, il a grandi de l'autre côté du mur sans jamais voir personne, sauf sa mère.

Mercredi

Maintenant je me lève tous les jours avant les autres. Ce n'est pas difficile, il fait si beau ! Et, comme cela, je fais ce que je veux dans la maison pendant au moins une heure. Comme papa et maman dorment, j'ai l'impression d'être seule au monde.

Ça me fait un peu peur, mais je ressens en même temps une grande joie. C'est drôle. Quand j'entends remuer dans la chambre des parents, je suis triste, la fête est finie. Et puis je vois dans le jardin un tas de choses nouvelles pour moi. Le jardin de papa est si soigné et peigné qu'on croirait qu'il ne peut rien s'y passer.

Pourtant on en voit des choses quand papa dort ! Juste avant que le soleil se lève, il y a un grand remue-ménage dans le jardin. C'est l'heure où les animaux de nuit se couchent, où les animaux de jour se lèvent. Mais justement, il y a un moment où ils sont tous là. Ils se croisent, parfois ils se cognent parce que c'est à la fois la nuit et le jour.

La chouette se dépêche de rentrer avant que le soleil ne l'éblouisse, et elle frôle le merle qui sort des lilas. Le hérisson se roule en boule au creux des bruyères au moment où l'écureuil passe la tête par le trou du vieux chêne pour voir le temps qu'il fait.

Dimanche

Il n'y a plus de doute maintenant : Kamicha est tout à fait sauvage. Quand je les ai vus, Claude et lui, ce matin sur la pelouse, je suis sortie et je me suis dirigée vers eux. Claude m'a fait fête. Elle est venue se frotter à mes jambes en ronronnant. Mais Kamicha avait disparu d'un bond dans les groseilliers. C'est curieux tout de même ! Il voit bien que sa maman n'a pas peur de moi. Alors pourquoi se sauve-t-il ? Et sa maman, pourquoi ne fait-elle rien pour le retenir ? Elle pourrait lui expliquer que je suis une amie. Non. On dirait qu'elle a complètement oublié Kamicha dès que je suis là. Elle a vraiment deux vies qui ne se touchent pas, sa vie de l'autre côté du mur et sa vie avec

nous dans le jardin de papa et la maison de maman.

Mercredi

J'ai voulu apprivoiser Kamicha. J'ai placé une assiette de lait au milieu de l'allée, et je suis rentrée dans la maison où j'ai observé par une fenêtre ce qui allait se passer.

Claude est arrivée la première bien entendu. Elle s'est posée devant l'assiette, les pattes de devant bien sagement serrées l'une contre l'autre, et elle a commencé à laper. Au bout d'une minute, j'ai vu l'œil au beurre blanc de Kamicha apparaître entre deux touffes d'herbe. Il observait sa mère en ayant l'air de se demander ce qu'elle pouvait bien faire. Puis il s'est avancé, mais tout aplati par terre, et il a rampé lentement, lentement, vers Claude. Dépêche-toi, petit Kamicha, sinon quand tu arriveras l'assiette sera vide ! Enfin, il y est. Mais non, pas encore ! Le voilà qui tourne autour de l'assiette toujours en rampant. Comme il est farouche ! Un vrai chat sauvage. Il tend le cou vers l'assiette, un cou long, long, un vrai cou de girafe, tout ça pour rester le plus loin possible de l'assiette. Il tend le cou, il baisse le nez, et brusquement il éternue. Il vient de toucher le lait avec son nez. Il ne s'y attendait pas. C'est qu'il n'a jamais mangé dans une assiette, ce petit sauvage. Il a fait gicler des gouttes de lait partout. Il recule et se poulèche les babines d'un air dégoûté. Claude aussi a été éclaboussée, mais elle s'en moque. Elle continue à laper, vite, régulièrement, comme une machine.

Kamicha a fini de s'essuyer. En vérité, ces quelques gouttes de lait qu'il a léchées lui rappellent quelque chose. C'est un souvenir pas très ancien. Il s'aplatit. Il recommence à ramper. Mais cette fois, c'est vers sa mère qu'il rampe. Il glisse sa tête sous son ventre. Il tète.

Alors voilà : la grosse chatte lape et le petit chat tète. Ça doit être le même lait, celui de l'assiette qui entre dans la bouche de la chatte, ressort par sa doudoune, et entre dans la bouche du petit chat. La différence, c'est qu'il s'est réchauffé au passage. Le petit chat n'aime pas le lait froid. Il se sert de sa mère pour le faire tiédir.

L'assiette est vide. Claude l'a si bien léchée qu'elle brille au soleil. Claude tourne la tête. Elle découvre Kamicha toujours en train de têter. « Tiens, qu'est-ce qu'il fait là, celui-là ? » La patte de Claude s'est détendue comme un ressort. Oh, pas méchamment ! Toutes griffes rentrées. Mais le coup a sonné sur le crâne de Kamicha qui roule comme une boule. Ça lui rappellera qu'il est un grand chaton. Est-ce qu'on tète encore à son âge ?

Dimanche

J'ai résolu d'entreprendre une expédition de l'autre côté du mur pour essayer d'amadouer Kamicha. Et aussi un peu par curiosité. Je crois qu'il y a là derrière quelque chose d'autre, un autre jardin, une autre maison peut-être, le jardin et la maison de Kamicha. Je crois que si je connaissais son petit paradis, je saurais mieux gagner son amitié.

Mercredi

Cet après-midi, j'ai fait le tour de la propriété d'à côté. Ce n'est pas très grand. Il ne faut que dix minutes pour revenir sans se presser à son point de départ. C'est simple : c'est un jardin qui a exactement la taille du jardin de papa. Mais alors, ce qui est extraordinaire : pas de porte, pas de grille, rien ! Un mur sans aucune ouverture. Ou bien les ouvertures ont été bouchées. La seule façon d'entrer, c'est de faire comme Kamicha, sauter le mur. Mais moi, je ne suis pas un chat. Alors comment faire ?

Dimanche

J'avais d'abord pensé me servir de l'échelle de jardinier de papa, mais je ne sais si j'aurais eu la force de la porter jusqu'au mur. Et puis tout le monde la verrait. Je serais vite repérée. Je ne sais pas trop pourquoi, mais je crois que si papa et maman se doutaient de mes projets, ils feraient tout pour m'empêcher de les réaliser. Ce que je vais écrire est très vilain, et j'ai honte, mais comment faire ? Aller dans le jardin de Kamicha, je crois que c'est nécessaire et délicieux, mais je ne dois en parler à personne, surtout pas à mes parents. Je suis très malheureuse. Et très heureuse en même temps.

Mercredi

Il y a à l'autre bout du jardin un vieux poirier tout tordu dont une grosse branche se tend vers le mur. Si j'arrive à marcher jusqu'au bout de cette branche, je pourrai sans doute mettre le pied sur le haut du mur.

Dimanche

Ça y est ! Le coup du vieux poirier a réussi, mais comme j'ai eu peur ! Un moment je me suis trouvée les jambes écartelées, un pied sur la branche du poirier, l'autre sur le haut du mur. Je n'osais pas lâcher le rameau de l'arbre que je tenais encore dans ma main. J'ai failli appeler au secours. Finalement, je me suis lancée. Un peu plus et

je tombais de l'autre côté du mur, mais j'ai retrouvé mon équilibre, et aussitôt j'ai pu observer le jardin de Kamicha que je dominais.

D'abord je n'ai vu qu'un fouillis de verdure, un vrai taillis, une mêlée d'épines et d'arbres couchés, de ronces et de hautes fougères, et aussi un tas de plantes que je ne connais pas. Tout le contraire exactement du jardin de papa, si propre et si bien peigné. J'ai pensé que jamais je n'oserais descendre dans cette forêt vierge qui devait grouiller de crapauds et de serpents.

Alors j'ai marché sur le mur. Ce n'était pas facile, parce que souvent un arbre avait appuyé dessus sa branche avec toutes ses feuilles, et je ne savais pas où je mettais le pied. Et puis il y avait des pierres descellées qui basculaient, d'autres rendues glissantes par la mousse. Mais j'ai découvert ensuite quelque chose de tout à fait surprenant : posé contre le mur, comme pour moi depuis toujours, une sorte d'escalier en bois très raide avec une rampe, un peu comme les grosses échelles qui servent à monter dans les greniers. Le bois était verdi et vermoulu, la rampe gluante de limaces. Mais c'était quand même bien commode pour descendre, et je ne sais comment j'aurais fait sans cela.

Bon. Me voilà dans le jardin de Kamicha. Il y a de hautes herbes qui m'arrivent jusqu'au nez. Je dois marcher dans une ancienne allée taillée à travers la forêt, mais qui est en train de disparaître. De grosses fleurs bizarres me caressent la figure. Elles sentent le poivre et la farine, une odeur très douce, mais aussi qui fait un peu mal à respirer. Impossible de dire si c'est une odeur bonne ou mauvaise. Les deux à la fois, on dirait.

J'ai un peu peur, mais la curiosité me pousse. Tout ici a l'air abandonné depuis très, très longtemps. C'est triste et c'est beau comme un coucher de soleil... Un tournant, un couloir de verdure encore, et j'arrive à une sorte de clairière ronde avec au milieu une dalle. Et, assis sur la dalle, devinez qui ? Kamicha en personne qui me regarde tranquillement venir à lui. C'est drôle, je le trouve plus grand et plus fort que dans le jardin de papa. Mais c'est lui, je n'en doute pas, aucun autre chat n'a un œil au beurre blanc. En tout cas, il est bien calme, presque majestueux. Il ne s'enfuit pas comme un fou, il ne vient pas non plus à moi pour que je le caresse, non, il se lève et marche tranquillement, la queue droite comme un cierge, vers l'autre bout de la clairière. Avant de pénétrer sous les arbres, il s'arrête et se retourne comme pour voir si je le suis. Oui, Kamicha, je viens, je viens ! Il ferme les yeux longuement d'un air satisfait et repart aussi calme. Je ne le reconnais vraiment plus. Ce que c'est que d'être dans l'autre jardin ! Un vrai prince dans son royaume.

Nous faisons ainsi des tours et des détours en suivant un sentier qui se perd parfois complètement dans les herbes. Et puis je comprends que nous sommes arrivés. Kamicha s'arrête encore, tourne la tête vers moi et ferme lentement ses yeux d'or.

Nous sommes à l'orée du petit bois, devant un pavillon à colonnes qui se dresse au centre d'une vaste pelouse ronde. Une allée avec des bancs de marbre cassés et moussus en fait le tour. Sous le dôme du pavillon, il y a une statue assise sur un socle. C'est un jeune garçon tout nu avec des ailes dans le dos. Il incline sa tête frisée avec un sourire triste qui creuse des fossettes dans ses joues, et il lève un doigt vers ses lèvres. Il a laissé tomber un petit arc, un carquois et des flèches qui pendent le long du socle.

Kamicha est assis sous le dôme. Il lève la tête vers moi. Il est aussi silencieux que le garçon de pierre. Il a comme lui un sourire mystérieux. On dirait qu'ils partagent le même secret, un secret un peu triste et très doux, et qu'ils voudraient me l'apprendre. C'est drôle. Tout est mélancolique ici, ce pavillon en ruine, ces bancs cassés, ce gazon fou, plein de fleurs sauvages, et pourtant je sens une grande joie. J'ai envie de pleurer et je suis heureuse. Comme je suis loin du jardin bien peigné de papa et de la maison bien cirée de maman ! Est-ce que je pourrai jamais y revenir ?

Je tourne brusquement le dos au garçon secret, à Kamicha, au pavillon, et je m'enfuis vers le mur. Je cours comme une folle, les branches et les fleurs me fouettent le visage. Quand j'arrive au mur, ce n'est bien sûr pas là où il y a l'échelle vermoulue du meunier. Enfin là voilà ! Je marche aussi vite que possible sur le sommet du mur. Le vieux poirier. Je saute. Je suis dans le jardin de mon enfance. Comme tout y est clair et bien ordonné !

Je monte dans ma petite chambre. Je pleure longtemps, très fort, pour rien, comme ça. Et ensuite, je dors un peu. Quand je me réveille, je me regarde dans la glace. Mes vêtements ne sont pas salis. Je n'ai rien. Tiens, si, un peu de sang. Une traînée de sang sur ma jambe. C'est curieux, je n'ai d'écorchure nulle part. Alors pourquoi ? Tant pis. Je m'approche du miroir et je regarde ma figure de tout près.

J'ai des yeux bleus, des lèvres vermeilles, des grosses joues roses, des cheveux blonds ondulés.

Pourtant je n'ai plus l'air d'une petite fille de dix ans. De quoi ai-je l'air ? Je lève mon doigt vers mes lèvres vermeilles. J'incline ma tête frisée. Je souris d'un air mystérieux. Je trouve que je ressemble au garçon de pierre...

Alors je vois des larmes au bord de mes paupières.

Mercredi

Kamicha est devenu très familier depuis ma visite dans son jardin. Il passe des heures étendu sur le flanc au soleil.

À propos de flanc, je le trouve bien rond. De jour en jour plus rond.

Ça doit être une chatte.

Kamichatte^{1}...

La fugue du petit Poucet

CONTE DE NOËL

Ce soir-là, le commandant Poucet paraissait décidé à en finir avec les airs mystérieux qu'il prenait depuis plusieurs semaines, et à dévoiler ses batteries.

— Eh bien voilà, dit-il au dessert après un silence de recueillement. On déménage. Bièvres, le pavillon de traviole, le bout de jardin avec nos dix salades et nos trois lapins, c'est terminé !

Et il se tut pour mieux observer l'effet de cette révélation formidable sur sa femme et son fils. Puis il écarta les assiettes et les couverts, et balaya du tranchant de la main les miettes de pain qui parsemaient la toile cirée.

— Mettons que vous ayez ici la chambre à coucher. Là, c'est la salle de bains, là, le living, là, la cuisine, et deux autres chambres s'il vous plaît. Soixante mètres carrés avec les placards, la moquette, les installations sanitaires et l'éclairage au néon. Un truc inespéré. Vingt-troisième étage de la tour Mercure. Vous vous rendez compte ?

Se rendaient-ils compte vraiment ? M^{me} Poucet regardait d'un air apeuré son terrible mari, puis dans un mouvement de plus en plus fréquent depuis quelque temps, elle se tourna vers petit Pierre, comme si elle s'en remettait à lui pour affronter l'autorité du chef des bûcherons de Paris.

— Vingt-troisième étage ! Eh ben ! Vaudra mieux pas oublier les allumettes ! observa-t-il courageusement.

— Idiot ! répliqua Poucet, il y a quatre ascenseurs ultra-rapides. Dans ces immeubles modernes, les escaliers sont pratiquement supprimés.

— Et quand il y aura du vent, gare aux courants d'air !

— Pas question de courants d'air ! Les fenêtres sont vissées. Elles ne s'ouvrent pas.

— Alors, pour secouer mes tapis ? hasarda M^{me} Poucet.

— Tes tapis, tes tapis ! Il faudra perdre tes habitudes de campagnarde, tu sais. Tu auras ton aspirateur. C'est comme ton linge.

Tu ne voudrais pas continuer à l'étendre dehors pour le faire sécher !

— Mais alors, objecta Pierre, si les fenêtres sont vissées, comment on respire ?

— Pas besoin d'aérer. Il y a l'air conditionné. Une soufflerie expulse jour et nuit l'air usé et le remplace par de l'air puisé sur le toit, chauffé à la température voulue. D'ailleurs, il faut bien que les fenêtres soient vissées puisque la tour est insonorisée.

— Insonorisée à cette hauteur ? Mais pourquoi ?

— Tiens donc, à cause des avions ! Vous vous rendez compte qu'on sera à mille mètres de la nouvelle piste de Toussus-le-Noble. Toutes les quarante-cinq secondes, un jet frôle le toit. Heureusement qu'on est bouclé ! Comme dans un sous-marin... Alors voilà, tout est prêt. On va pouvoir emménager avant le 25. Ce sera votre cadeau de Noël. Une veine, non ?

Mais tandis qu'il se verse un rabiote de vin rouge pour finir son fromage, petit Pierre étale tristement dans son assiette la crème caramel dont il n'a plus bien envie tout à coup.

— Ça, mes enfants, c'est la vie moderne, insiste Poucet. Faut s'adapter ! Vous ne voulez tout de même pas qu'on moisisse éternellement dans cette campagne pourrie ! D'ailleurs le président de la République l'a dit lui-même : *Il faut que Paris s'adapte à l'automobile, un certain esthétisme dût-il en souffrir.*

— Un certain esthétisme, c'est quoi ? demande Pierre.

Poucet passe ses doigts courts dans la brosse noire de ses cheveux. Ces gosses, toujours la question stupide !

— L'esthétisme, l'esthétisme... euh... eh bien, c'est les arbres ! finit-il par trouver avec soulagement. *Dût-il en souffrir*, ça veut dire qu'il faut les abattre. Tu vois, fiston, le Président, il faisait allusion comme ça à mes hommes et à moi. Un bel hommage aux bûcherons de Paris. Et un hommage mérité ! Parce que sans nous, hein, les grandes avenues et les parkings, pas question avec tous ces arbres. C'est que Paris, sans en avoir l'air, c'est plein d'arbres. Une vraie forêt, Paris ! Enfin, c'était... Parce qu'on est là pour un coup, nous les bûcherons. Une élite, oui. Parce que, pour la finition, on est orfèvres, nous. Tu crois que c'est facile d'abattre un platane de vingt-cinq mètres en pleine ville sans rien abîmer autour ?

Il est lancé. Plus rien ne l'arrêtera. M^{me} Poucet se lève pour faire la vaisselle, tandis que Pierre fixe sur son père un regard figé qui simule une attention passionnée.

— Les grands peupliers de l'île Saint-Louis et ceux de la place

Dauphine, en rondelles de saucisson qu'il a fallu les couper, et descendre les billots un par un avec des cordes. Et tout ça sans casser une vitre, sans défoncer une voiture. On a même eu droit aux félicitations du Conseil de Paris. Et c'est justice. Parce que le jour où Paris sera devenu un écheveau d'autoroutes et de toboggans que des milliers de voitures pourront traverser à cent à l'heure dans toutes les directions, hein, c'est à qui qu'on devra ça d'abord ? Aux bûcherons qu'auront fait place nette !

— Et mes bottes ?

— Quelles bottes ?

— Celles que tu m'avais promises pour Noël ?

— Des bottes, moi ? Oui, bien sûr. Des bottes, c'est très bien ici pour patauger dans le jardin. Mais dans un appartement, c'est pas possible. Et les voisins du dessous, qu'est-ce qu'ils diraient ? Tiens, je vais te faire une proposition. Au lieu de bottes, j'achète une télévision en couleurs. C'est autre chose, ça, non ? Tu veux, hein, tope là !

Et il lui prend la main avec son bon sourire franc et viril de commandant des bûcherons de Paris.

Je ne veux pas d'éclairage au néant, ni d'air contingenté. Je préfère les arbres et les bottes. Adieu pour toujours. Votre fils unique. Pierre.

« Ils vont encore dire que j'ai une écriture de bébé », pense Pierre avec dépit, en relisant son billet d'adieu. Et l'orthographe ? Rien de tel qu'une grosse faute bien ridicule pour enlever toute dignité à un message, fût-il pathétique. Bottes. Cela prend-il bien deux t ? Oui sans doute puisqu'il y a deux bottes.

Le billet est plié à cheval en évidence sur la table de la cuisine. Ses parents le trouveront en rentrant de chez les amis où ils passent la soirée. Lui, il sera loin. Tout seul ? Pas exactement. Il traverse le petit jardin, et, un cageot sous le bras, il se dirige vers le clapier où il élève trois lapins. Les lapins non plus n'aiment pas les tours de vingt-trois étages.

Le voici au bord de la grand-route, la nationale 306 qui mène dans la forêt de Rambouillet. Car c'est là qu'il veut aller. Une idée vague, évidemment. Il a vu lors des dernières vacances un rassemblement de caravanes autour de l'étang du village de Vieille-Église. Peut-être certaines caravanes sont-elles encore là, peut-être qu'on voudra bien de lui...

La nuit précoce de décembre est tombée. Il marche sur le côté droit de la route, contrairement aux recommandations qu'on lui a

toujours faites, mais l'auto-stop a ses exigences. Malheureusement les voitures ont l'air bien pressées en cette avant-veille de Noël. Elles passent en trombe sans même mettre leurs phares en code. Pierre marche longtemps, longtemps. Il n'est pas fatigué encore, mais le cageot passe de plus en plus souvent de son bras droit à son bras gauche, et retour. Enfin voilà un îlot de lumière vive, des couleurs, du bruit. C'est une station-service avec un magasin plein de gadgets. Un gros semi-remorque est arrêté près d'une pompe à fuel. Pierre s'approche du chauffeur.

— Je vais vers Rambouillet. Je peux monter ?

Le chauffeur le regarde avec méfiance.

— T'es pas en cavale au moins ?

Là, les lapins ont une idée géniale. L'un après l'autre, ils sortent leur tête du cageot. Est-ce qu'on emporte des lapins vivants dans un cageot quand on fait une fugue ? Le chauffeur est rassuré.

— Allez oust ! Je t'emmène !

C'est la première fois que Pierre voyage dans un poids lourd. Comme on est haut perché ! On se croirait sur le dos d'un éléphant. Les phares font surgir de la nuit des pans de maisons, des fantômes d'arbres, des silhouettes fugitives de piétons et de cyclistes. Après Christ-de-Saclay, la route devient plus étroite, plus sinueuse. On est vraiment à la campagne. Saint-Rémy, Chevreuse, Cernay. Ça y est, on entre dans la forêt.

— Je descends à un kilomètre, prévient Pierre au hasard.

En vérité il n'en mène pas large, et il a l'impression qu'en quittant le camion, il va abandonner un bateau pour se jeter à la mer. Quelques minutes plus tard, le camion se range au bord de la route.

— Je ne peux pas stationner longtemps ici, explique le chauffeur. Allez hop ! Tout le monde descend !

Mais il plonge encore la main sous son siège et en tire une bouteille thermos.

— Un coup de vin chaud si tu veux avant qu'on se quitte. C'est ma vieille qui me met toujours ça. Moi je préfère le petit blanc sec.

Le liquide sirupeux brûle et sent la cannelle, mais c'est tout de même du vin, et Pierre est un peu saoul quand le camion s'ébranle en soufflant, crachant et mugissant. « Vraiment, oui, un éléphant, pense Pierre en le regardant s'enfoncer dans la nuit. Mais à cause des girandoles et des feux rouges, un éléphant qui serait en même temps un arbre de Noël. »

L'arbre de Noël disparaît dans un tournant, et la nuit se referme sur Pierre. Mais ce n'est pas une nuit tout à fait noire. Le ciel nuageux diffuse une vague phosphorescence. Pierre marche. Il pense qu'il faut tourner à droite dans un chemin pour gagner l'étang. Justement voilà un chemin, mais à gauche. Ah tant pis ! Il n'est sûr de rien. Va pour la gauche. Ça doit être ce vin chaud. Il n'aurait pas dû. Il tombe de sommeil. Et ce maudit cageot qui lui scie la hanche. S'il se reposait une minute sous un arbre ? Par exemple sous ce grand sapin qui a semé autour de lui un tapis d'aiguilles à peu près sec ? Tiens on va sortir les lapins. Ça tient chaud des lapins vivants. Ça remplace une couverture. C'est une couverture vivante. Ils se mussent contre Pierre en enfonçant leur petit museau dans ses vêtements. « Je suis leur terrier, pense-t-il en souriant. Un terrier vivant. »

Des étoiles dansent autour de lui avec des exclamations et des rires argentins. Des étoiles ? Non, des lanternes. Ce sont des gnomes qui les tiennent. Des gnomes ? Non, des petites filles. Elles se pressent autour de Pierre.

— Un petit garçon ! Perdu ! Abandonné ! Endormi ! Il se réveille. Bonjour ! Bonsoir ! Hi, hi, hi ! Comment tu t'appelles ? Moi c'est Nadine, et moi Christine, Carine, Aline, Sabine, Ermeline, Delphine...

Elles pouffent en se bousculant, et les lanternes dansent de plus belle. Pierre tâte autour de lui. Le cageot est toujours là, mais les lapins ont disparu. Il se lève. Les sept petites filles l'entourent, l'entraînent, impossible de leur résister.

— Notre nom de famille, c'est Logre. On est des sœurs.

Nouveau fou rire qui secoue les sept lanternes.

— On habite à côté. Tiens, tu vois cette lumière dans les arbres ? Et toi ? Tu viens d'où ? Comment tu t'appelles ?

C'est la seconde fois qu'elles lui demandent son nom. Il article : « Pierre. » Elles s'écrient toutes ensemble : « Il sait parler ! Il parle ! Il s'appelle Pierre ! Viens, on va te présenter à Logre. »

La maison est toute en bois, sauf un soubassement de meulière. C'est une construction vétuste et compliquée qui résulte, semble-t-il, de l'assemblage maladroit de plusieurs bâtiments. Mais Pierre est poussé déjà dans la grande pièce commune. Il n'y voit tout d'abord qu'une cheminée monumentale où flambent des troncs d'arbre. La gauche du brasier est masquée par un grand fauteuil d'osier, un véritable trône, mais un trône léger, aérien, orné de boucles, de ganses, de croisillons, de rosaces, de corolles à travers lesquels brillent les flammes.

— Ici on mange, on chante, on danse, on se raconte des histoires,

commentent sept voix en même temps. Là, à côté, c'est notre chambre. Ce lit, c'est pour tous les enfants. Vois comme il est grand.

En effet, Pierre n'a jamais vu un lit aussi large, carré exactement, avec un édredon gonflé comme un gros ballon rouge. Au-dessus du lit, comme pour inspirer le sommeil, une inscription brodée dans un cadre : *Faites l'amour, ne faites pas la guerre*. Mais les sept diablesses entraînent Pierre dans une autre pièce, un vaste atelier qui sent la laine et la cire, et qui est tout encombré par un métier à tisser de bois clair.

— C'est là que maman fait ses tissus. Maintenant, elle est partie les vendre en province. Nous, on l'attend avec papa.

Drôle de famille, pense Pierre. C'est la mère qui travaille pendant que le père garde la maison !

Les voici tous à nouveau devant le feu de la salle commune. Le fauteuil remue. Le trône aérien était donc habité. Il y avait quelqu'un entre ses bras recourbés comme des cols de cygne.

— Papa, c'est Pierre !

Logre s'est levé, et il regarde Pierre. Comme il est grand ! Un vrai géant des bois ! Mais un géant mince, flexible, où tout n'est que douceur, ses longs cheveux blonds serrés par un lacet qui lui barre le front, sa barbe dorée, annelée, soyeuse, ses yeux bleus et tendres, ses vêtements de peau couleur de miel auxquels se mêlent des bijoux d'argent ciselés, des chaînes, des colliers, trois ceinturons dont les boucles se superposent, et surtout, ah ! surtout, ses bottes, de hautes bottes molles de daim fauve qui lui montent jusqu'aux genoux, elles aussi couvertes de gourmettes, d'anneaux, de médailles.

Pierre est saisi d'admiration. Il ne sait quoi dire, il ne sait plus ce qu'il dit. Il dit : « Vous êtes beau comme... » Logre sourit. Il sourit de toutes ses dents blanches, mais aussi de tous ses colliers, de son gilet brodé, de sa culotte de chasseur, de sa chemise de soie, et surtout, ah ! surtout de ses hautes bottes.

— Beau comme quoi ? insiste-t-il.

Affolé, Pierre cherche un mot, le mot qui exprimera le mieux sa surprise, son émerveillement.

— Vous êtes beau comme une femme ! finit-il par articuler dans un souffle.

Le rire des petites filles éclate, et aussi le rire de Logre, et finalement le rire de Pierre, heureux de se fondre ainsi dans la famille.

— Allons manger, dit Logre.

Quelle bousculade autour de la table, car toutes les filles veulent être à côté de Pierre !

— Aujourd'hui, c'est Sabine et Carine qui servent, rappelle Logre avec douceur.

À part les carottes râpées, Pierre ne reconnaît aucun des plats que les deux sœurs posent sur la table et dans lesquels tout le monde se met aussitôt à puiser librement. On lui nomme la purée d'ail, le riz complet, les radis noirs, le sucre de raisin, le confit de plancton, le soja grillé, le rutabaga bouilli, et d'autres merveilles qu'il absorbe les yeux fermés en les arrosant de lait cru et de sirop d'érable. De confiance, il trouve tout délicieux.

Ensuite les huit enfants s'assoient en demi-cercle autour du feu, et Logre décroche de la hotte de la cheminée une guitare dont il tire d'abord quelques accords tristes et mélodieux. Mais lorsque le chant s'élève, Pierre tressaille de surprise et observe attentivement le visage des sept sœurs. Non, les filles écoutent, muettes et attentives. Cette voix fluette, ce soprano léger qui monte sans effort jusqu'aux trilles les plus aigus, c'est bien de la silhouette noire de Logre qu'il provient.

Sera-t-il jamais au bout de ses surprises ? Il faut croire que non, car les filles font circuler les cigarettes, et sa voisine – est-ce Nadine ou Ermeline ? – en allume une qu'elle lui glisse sans façon entre les lèvres. Des cigarettes qui ont une drôle d'odeur, un peu âpre, un peu sucrée à la fois, et dont la fumée vous rend léger, léger, aussi léger qu'elle-même, flottant en nappes bleues dans l'espace noir.

Logre pose sa guitare contre son fauteuil, et il observe un long silence méditatif. Enfin il commence à parler d'une voix éteinte et profonde.

— Écoutez-moi, dit-il. Ce soir, c'est la nuit la plus longue de l'année. Je vais donc vous parler de ce qu'il y a de plus important au monde. Je vais vous parler des arbres.

Il se tait encore longuement, puis il reprend.

— Écoutez-moi. Le Paradis, qu'est-ce que c'était ? C'était une forêt. Ou plutôt un bois. Un bois, parce que les arbres y étaient plantés proprement, assez loin les uns des autres, sans taillis ni buissons d'épines. Mais surtout parce qu'ils étaient chacun d'une essence différente. Ce n'était pas comme maintenant. Ici par exemple, on voit des centaines de bouleaux succéder à des hectares de sapins. De quelles essences s'agissait-il ? D'essences oubliées, inconnues, extraordinaires, miraculeuses qui ne se rencontrent plus sur la terre, et vous allez savoir pourquoi. En effet chacun de ces arbres avait ses fruits, et chaque sorte de fruit possédait une vertu magique

particulière. L'un donnait la connaissance du bien et du mal. C'était le numéro un du Paradis. Le numéro deux conférait la vie éternelle. Ce n'était pas mal non plus. Mais il y avait tous les autres, celui qui apportait la force, celui qui douait du pouvoir créateur, ceux grâce auxquels on acquérait la sagesse, l'ubiquité, la beauté, le courage, l'amour, toutes les qualités et les vertus qui sont le privilège de Yahvé. Et ce privilège, Yahvé entendait bien le garder pour lui seul. C'est pourquoi il dit à Adam : "Si tu manges du fruit de l'arbre numéro un, tu mourras."

« Yahvé disait-il la vérité ou mentait-il ? Le serpent prétendait qu'il mentait. Adam n'avait qu'à essayer. Il verrait bien s'il mourrait ou si au contraire il connaîtrait le bien et le mal. Comme Yahvé lui-même.

« Poussé par Ève, Adam se décide. Il mord dans le fruit. Et il ne meurt pas. Ses yeux s'ouvrent au contraire, et il connaît le bien et le mal. Yahvé avait donc menti. C'est le serpent qui disait vrai.

« Yahvé s'affole. Maintenant qu'il n'a plus peur, l'homme va manger de tous les fruits interdits, et d'étape en étape, il va devenir un second Yahvé. Il pare au plus pressé en plaçant un Chérubin à l'épée de feu tournoyante devant l'arbre numéro deux, celui qui donne la vie éternelle. Ensuite il fait sortir Adam et Ève du Bois magique, et il les exile dans un pays sans arbres.

« Voici donc la malédiction des hommes : ils sont sortis du règne végétal. Ils sont tombés dans le règne animal. Or, qu'est-ce que le règne animal ? C'est la chasse, la violence, le meurtre, la peur. Le règne végétal, au contraire, c'est la calme croissance dans une union de la terre et du soleil. C'est pourquoi toute sagesse ne peut se fonder que sur une méditation de l'arbre, poursuivie dans une forêt par des hommes végétariens... »

Il se lève pour jeter des bûches dans le feu. Puis il reprend sa place, et après un long silence :

— Écoutez-moi, dit-il. Qu'est-ce qu'un arbre ? Un arbre, c'est d'abord un certain équilibre entre une ramure aérienne et un enracinement souterrain. Cet équilibre purement mécanique contient à lui seul toute une philosophie. Car il est clair que la ramure ne peut s'étendre, s'élargir, embrasser un morceau de ciel de plus en plus vaste qu'autant que les racines plongent plus profond, se divisent en racicules et radicelles de plus en plus nombreuses pour ancrer plus solidement l'édifice. Ceux qui connaissent les arbres savent que certaines variétés – les cèdres notamment – développent témérament leur ramure au-delà de ce que peuvent assurer leurs racines. Tout dépend alors du site où se dresse l'arbre. S'il est exposé, si le terrain est meuble et léger, il suffit d'une tempête pour faire

basculer le géant. Ainsi voyez-vous, plus vous voulez vous élever, plus il faut avoir les pieds sur terre. Chaque arbre vous le dit.

« Ce n'est pas tout. L'arbre est un être vivant, mais d'une vie toute différente de celle de l'animal. Quand nous respirons, nos muscles gonflent notre poitrine qui s'emplit d'air. Puis nous expirons. Aspirer, expirer, c'est une décision que nous prenons tout seuls, solitairement, arbitrairement ; sans nous occuper du temps qu'il fait, du vent qui souffle, ni du soleil ni de rien. Nous vivons coupés du reste du monde, ennemis du reste du monde. Au contraire regardez l'arbre. Ses poumons, ce sont ses feuilles. Elles ne changent d'air que si l'air veut bien se déplacer. La respiration de l'arbre, c'est le vent. Le coup de vent est le mouvement de l'arbre, mouvement de ses feuilles, tigelles, tiges, rameaux, branchettes, branches et enfin mouvement du tronc. Mais il est aussi aspiration, expiration, transpiration. Et il y faut aussi le soleil, sinon l'arbre ne vit pas. L'arbre ne fait qu'un avec le vent et le soleil. Il tète directement sa vie à ces deux mamelles du cosmos, vent et soleil. Il n'est que cette attente. Il n'est qu'un immense réseau de feuilles tendu dans l'attente du vent et du soleil. L'arbre est un piège à vent, un piège à soleil. Quand il remue en bruissant et en laissant fuir des flèches de lumière de toutes parts, c'est que ces deux gros poissons, le vent et le soleil, sont venus se prendre au passage dans son filet de chlorophylle... »

Logre parle-t-il vraiment ou bien ses pensées se transmettent-elles silencieusement sur les ailes bleues des drôles de cigarettes que tout le monde continue à fumer ? Pierre ne pourrait le dire. En vérité, il flotte dans l'air comme un grand arbre – un marronnier, oui, pourquoi justement un marronnier, il n'en sait rien, mais c'est sûrement cet arbre-là – et les paroles de Logre viennent habiter ses branches avec un bruissement lumineux.

Que se passe-t-il ensuite ? Il revoit comme dans un rêve le grand lit carré et une quantité de vêtements volant à travers la chambre – des vêtements de petites filles et ceux aussi d'un petit garçon – et une bruyante bousculade accompagnée de cris joyeux. Et puis la nuit douillette sous l'énorme édredon, et ce grouillis de corps mignons autour de lui, ces quatorze menottes qui lui font des caresses si coquines qu'il en étouffe de rire...

Une lueur sale filtre par les fenêtres. Soudain on entend des stridences de sifflets à roulette. On frappe des coups sourds à la porte. Les petites filles se dispersent comme une volée de moineaux, laissant Pierre tout seul dans le grand lit éventré. Les coups redoublent, on croirait entendre ceux d'une cognée sur le tronc d'un arbre condamné.

— Police ! Ouvrez immédiatement !

Pierre se lève et s'habille à la hâte.

— Bonjour, Pierre.

Il se retourne, reconnaissant la voix douce et chantante qui l'a bercé toute la nuit. Logre est devant lui. Il n'a plus ses vêtements de peau, ni ses bijoux, ni son lacet autour du front. Il est pieds nus dans une longue tunique de toile écrue, et ses cheveux séparés au milieu par une raie tombent librement sur ses épaules.

— Les soldats de Yahvé viennent m'arrêter, dit-il gravement. Mais demain, c'est Noël. Avant que la maison ne soit mise à sac, viens choisir, en souvenir de moi, un objet qui t'accompagnera dans le désert.

Pierre le suit dans la grande pièce où le manteau de la cheminée n'abrite plus qu'un tas de cendre froide. D'un geste vague, Logre lui désigne épars sur la table, sur les chaises, pendus au mur, jonchant le sol, des objets étranges et poétiques, tout un trésor pur et sauvage. Mais Pierre n'a pas un regard pour la dague ciselée, ni pour les boucles de ceinturon, ni pour le gilet de renard, ni pour les diadèmes, les colliers et les bagues. Non, il ne voit que la paire de bottes, posée presque sous la table et dont la haute tige retombe gauchement sur le côté comme des oreilles d'éléphant.

— Elles sont beaucoup trop grandes pour toi, lui dit Logre, mais ça ne fait rien. Cache-les sous ton manteau. Et lorsque tu t'ennuieras trop chez toi, ferme ta chambre à clé, chausse-les, et laisse-toi emporter par elles au pays des arbres.

C'est alors que la porte s'ouvre avec fracas et que trois hommes se ruent à l'intérieur. Ils sont en uniforme de gendarme, et Pierre n'est pas surpris de voir accourir derrière eux le commandant des bûcherons de Paris.

— Alors le trafic et l'usage de drogue, ça ne te suffit plus maintenant ? aboie l'un des gendarmes à la face de Logre. Il faut que tu te rendes coupable de détournement de mineur en plus ?

Logre se contente de lui tendre ses poignets. Les menottes claquent. Cependant Poucet aperçoit son fils.

— Ah te voilà, toi ! J'en étais sûr ! Va m'attendre dans la voiture, et que ça saute !

Puis il se lance dans une inspection furibonde et écoeurée des lieux.

— Les arbres, ça fait pulluler les champignons et les vices. Rien que le bois de Boulogne, vous savez ce que c'est ? Un lupanar à ciel ouvert ! Tenez, regardez ce que je viens de trouver !

Le capitaine de gendarmerie se penche sur le cadre brodé : *Faites l'amour, ne faites pas la guerre !*

— Ça, admet-il, c'est une pièce à conviction : incitation de mineur à la débauche et entreprise de démoralisation de l'armée ! Quelle saleté !

Au vingt-troisième étage de la tour Mercure, Poucet et sa femme regardent sur leur récepteur de télévision en couleurs des hommes et des femmes coiffés de chapeaux de clowns qui s'envoient à la figure des confetti et des serpents. C'est le réveillon de Noël.

Pierre est seul dans sa chambre. Il tourne la clé dans la serrure, puis il tire de sous son lit deux grandes bottes molles de peau dorée. Ce n'est pas difficile de les chausser, elles sont tellement trop grandes pour lui ! Il serait bien empêché de marcher, mais il ne s'agit pas de cela. Ce sont des bottes de rêve.

Il s'étend sur son lit, et ferme les yeux. Le voilà parti, très loin. Il devient un immense marronnier aux fleurs dressées comme des petits candélabres crémeux. Il est suspendu dans l'immobilité du ciel bleu. Mais soudain, un souffle passe. Pierre mugit doucement. Ses milliers d'ailes vertes battent dans l'air. Ses branches oscillent en gestes bénisseurs. Un éventail de soleil s'ouvre et se ferme dans l'ombre glauque de sa frondaison. Il est immensément heureux. Un grand arbre...

Tupik

— Tu piques !

Le petit garçon se tortillait dans les bras de son père qui voulait l'embrasser. Ce n'était pas seulement ses joues râpeuses, c'était sa peau grise, son odeur de tabac et de savon à barbe, son complet couleur de poussière, son faux col raide que n'égayait pas une cravate trop sage... Non, vraiment, il n'y avait rien qui flatte et caresse dans cet homme, et ses manifestations de tendresse ressemblaient à des punitions. Il n'avait de surcroît réussi qu'à envenimer les choses en ripostant par l'ironie aux rebuffades de son fils, en l'appelant Tupik, mon petit hérisson, par exemple.

— Viens ici, Tupik ! commandait-il. Viens embrasser papa !

En entendant ce surnom pour la première fois, l'enfant s'était hérisé, oui il s'était très exactement senti devenir un hérisson, un cochon miniature couvert d'une brosse de pointes grouillante de vermine. Pouah ! Il avait hurlé de colère et de dégoût. Maman était là heureusement. Il s'était réfugié dans ses bras.

— Je ne veux pas, je ne veux pas être Tupik.

Elle l'avait enveloppé de son parfum. Elle avait appliqué sa joue crémeuse et fardée sur celle en feu de l'enfant. Puis sa voix grave et apaisante avait comme par miracle désamorcé le piège, l'image lénifiante s'était posée comme une main fraîche sur son imagination irritée.

— Mais tu sais, les bébés hérissons n'ont pas de piquants, seulement des soies très douces et bien propres. Ce n'est que plus tard. Plus tard, quand ils deviennent grands. Quand ils deviennent des hommes...

Devenir un homme. Comme papa. Aucune perspective ne séduisait moins Tupik. Plus d'une fois, il avait assisté à la toilette de son père. Le rasoir pliant, un de ces anciens rasoirs à manche de nacre que l'on appelle parfois des coupe-chou, tenu bizarrement entre le pouce et l'index, raclait la peau en emportant la mousse du savon souillée de poils coupés. Et cette neige crasseuse s'en allait en flocons gris sous l'eau du robinet, tandis que papa continuait à se raboter le cou et les

bajoues en faisant des grimaces ridicules. Il terminait par la lèvre supérieure, et pour cela il se retroussait le bout du nez en le pinçant dans ses doigts. Ensuite Tupik s'enfuyait pour que papa ayant terminé ne le serre pas dans ses bras. Terminé vraiment ? Et tous ces poils noirs sur sa poitrine, alors ?

Tupik n'avait en revanche jamais vu sa mère à sa table de toilette. Après son thé au citron qu'elle prenait seule dans sa chambre, elle s'enfermait une heure et demie dans la salle de bains. Et quand elle en sortait, vêtue encore d'un déshabillé de mousseline, c'était déjà une déesse, la déesse du matin, fraîche comme une rose, ointe de lanoline, bien différente il est vrai de la grande déesse noire du soir, celle qui se penchait sur le lit de Tupik, le visage dissimulé à demi sous une voilette, et qui lui disait : « Ne m'embrasse pas, tu me décoifferais. – Laissez-moi au moins vos gants », avait-il supplié un jour. Et elle avait consenti, elle avait laissé tomber dans le petit lit ces dépouilles de chevreau noir, souples et tièdes comme des peaux vivantes fraîchement arrachées, et l'enfant avait enveloppé son corps de ces mains vides, les mains de maman, et il s'était endormi sous leur caresse.

Le bel appartement qu'habitaient Tupik et sa famille rue des Sablons n'aurait offert que peu de ressources aux rêveries de l'enfant sans un vaste et vieux tableau de style préraphaélite qu'on avait suspendu pour s'en débarrasser dans l'étroit couloir menant du salon aux chambres du fond. Personne ne le remarquait plus, à l'exception de Tupik qui sentait peser sur sa tête les images terribles qu'il rassemblait, chaque fois qu'il empruntait ce sombre passage. Ce tableau représentait le *Jugement dernier*. Au centre d'un paysage apocalyptique fait de montagnes culbutées les unes sur les autres, un être de lumière trônait et présidait au partage inexorable établi entre les damnés et les élus. Les damnés s'enfonçaient dans un souterrain de granit, tandis que les élus, chantant et portant des palmes, s'élevaient vers le ciel sur un grand escalier de nuages roses. Or, ce qui frappait le plus l'enfant, c'était l'anatomie des uns et des autres. Car tandis que les damnés, bruns de peau et noirs de poil, exhibaient dans leur nudité des muscles formidables, les élus, pâles et minces, cachaient sous des tuniques blanches des membres frêles et délicats.

Quand il faisait beau, Tupik allait l'après-midi avec sa bonne au square Desbordes-Valmore. La vieille Marie s'asseyait toujours sur le même banc où elle tenait salon en compagnie de gouvernantes du quartier venues elles aussi aérer quelque progéniture bourgeoise. On parlait du temps, des affaires familiales, des provinces dont on était native, et surtout des patrons. Le square formant un milieu clos et sans

danger, on y laissait divaguer les enfants sous une surveillance assez distraite.

Tupik aimait ces heures à demi désœuvrées d'exploration et de découverte. Elles contrastaient avec les mornes matinées d'étude qu'il passait en compagnie d'une poignée d'autres enfants fortunés dans un cours privé de la rue de la Faisanderie. Tout ce qu'il apprenait à l'école restait pour lui abstrait et sans rapport avec les choses. Le savoir y flottait au-dessus de la vie sans jamais s'y mêler. Au contraire il s'avancait les yeux arrondis et les doigts écarquillés dans le square, lieu initiatique, plein de surprises et de menaces.

Il y avait d'abord tout un petit peuple de statues aussi étranges par leur nudité que par leurs occupations respectives. Par exemple l'une d'elles était un cheval qui à la place du cou avait un torse d'homme, un homme barbu au regard mauvais. Il passait son temps à emporter sous son bras une grosse femme toute nue et complètement décoiffée qui se débattait sans conviction. Tupik avait demandé à Marie de lui expliquer cette scène. Marie, visiblement dépassée, s'en était remise à la demoiselle anglaise d'une petite fille qui venait parfois et qui se trouvait justement là. Miss Campbell avait tenu à Tupik un assez long discours dont il avait retenu en gros que l'homme-cheval – un sent-fort – était obligé pour se marier d'enlever une femme de vive force, précisément à cause de la mauvaise odeur qu'il dégageait et à laquelle il devait son nom. Tupik, se souvenant de l'odeur de papa, avait été satisfait par cette explication.

Plus loin un jeune homme au visage glabre et joufflu, vêtu d'une courte jupette, levait son glaive sur un monstre, tombé à la renverse. Le monstre avait le corps d'un homme d'une force terrible et la tête d'un taureau. Là aussi Miss Campbell avait apporté ses lumières. Le jeune garçon qui s'appelait Thésée aurait dû être mangé par le monstre. Mais il avait été le plus fort, et c'est lui qui avait tué l'homme-taureau. Mais pourquoi avait-il une jupe et un nom de fille ? À cette question Miss Campbell n'avait pu répondre.

Tupik savait faire la différence entre les visiteurs du square plus ou moins assidus, et ses habitants permanents. Parmi ces derniers, le premier rôle revenait à coup sûr au gardien. Le père Cromorne se signalait par son uniforme et son képi, mais surtout par la manche gauche de sa veste qui était vide et qu'une épingle tenait repliée sur elle-même. On disait de lui qu'il était veuf et manchot. Tupik s'était fait expliquer ces mots, et il se demandait si ces deux qualités étaient liées de quelque façon. Était-ce parce qu'il avait perdu sa femme que Cromorne n'avait qu'un bras ? Avait-il coupé son bras gauche le jour de l'enterrement pour le placer dans le cercueil à côté de la chère disparue ?

Beaucoup moins importantes que Cromorne, M^{me} Béline et M^{lle} Aglaé étaient des figures secondaires, mais rassurantes. M^{lle} Aglaé avait la garde des chaises – quatre-vingt-quatorze chaises, avait-elle précisé en soupirant devant Marie et Miss Campbell un jour d'abandon. Elle se devait pour bien remplir sa mission d'être discrète et effacée. Cromorne en avait fait récemment la remarque. Aurait-elle eu sa prestance et son uniforme – sans parler de son prestige de mutilé – qu'elle n'aurait pas fait la moitié des recettes auxquelles elle arrivait. Car les gens ne sont pas bien délicats, et ils ne demanderaient qu'à filer sans payer leur chaise si la personne chargée d'encaisser était par trop voyante. Tandis que M^{lle} Aglaé, personne ne s'en méfiait quand elle glissait dans les allées du square en dissimulant son carnet de tickets dans le creux de sa main.

Rose et dodue, M^{me} Béline trônait derrière ses boccas à sucettes et à sucres d'orge dans un kiosque hérissé de cerceaux, diabolos, yoyos, cerfs-volants, ballons multicolores, cordes à sauter et toupies musicales. Mais si elle respirait la bonté et la joie de vivre, ce n'était pas sans mérite, car une lourde déception pesait sur elle. Le rêve de sa vie aurait été de disposer des chaises et des guéridons devant son kiosque pour servir au public sodas et jus de fruits. Elle aurait approché ainsi le souvenir prestigieux d'un oncle qui avait été bistrot à Saint-Ouen. Malheureusement Cromorne s'était toujours opposé à ce projet. D'abord M^{me} Béline n'avait pas la licence nécessaire. Quant à le faire complice d'une entorse administrative, il ne fallait plus y songer depuis que M^{me} Béline avait fait une allusion maladroite à l'oncle bistrot. Cromorne avait été indigné. Un bistrot de Saint-Ouen ! Qu'allait-on faire du square Desbordes-Valmore !

Si la pauvre M^{me} Béline n'avait guère de force à contrarier Cromorne, il en allait autrement de la mère Mamouse qui régnait sur le chalet de nécessité. Une curieuse construction ce chalet qui, sous ses airs suisses, rappelait la pagode chinoise et le temple hindou avec sa toiture retroussée, ses boiseries sculptées et sa décoration de céramiques.

Ce qui intéressait particulièrement Tupik, c'était la division de l'espace intérieur du chalet en deux parties rigoureusement opposées. Il y avait à gauche le domaine des hommes avec ses urinoirs malodorants, parcimonieusement irrigués, et, derrière des portes qui fermaient mal, des latrines turques formées d'un trou cynique, encadré par deux semelles de ciment striées pour poser les pieds. Rien de plus avenant au contraire que le domaine des dames. Les lieux, qui fleuraient le désinfectant au lilas, étaient décorés de porcelaines figurant des paons aux queues largement déployées. Des serviettes fraîches et neigeuses s'empilaient sur une console entre deux lavabos

immaculés. Mais ce qui enchantait surtout Tupik, c'était les petits cabinets bien clos par des portes d'acajou, les sièges haut perchés, le papier hygiénique soyeux, insonore et imprégné d'essence de violette.

Tel le chien Cerbère, gardien des enfers, Mamouse, énorme dans ses épaisseurs de tricots et de châles, le masque mou, large et impassible encadré par les bords d'une mantille de dentelle noire qui coiffait ses cheveux blancs, siégeait devant une table entre les deux portes, celle des messieurs et celle des dames. Sur cette table étaient posés la soucoupe destinée aux oboles et un réchaud à alcool surmonté d'une casserole où mijotait un invariable bouillon aux abattis de volaille.

La soucoupe, Mamouse en avait fait la théorie à une cliente en présence de Tupik qui écoutait de toutes ses oreilles. Il ne fallait surtout pas qu'elle fût vide. Les usagers du chalet ne demandent qu'à oublier l'obole. Quelques pièces dans la soucoupe sont indispensables pour leur rafraîchir la mémoire. Elles servent d'amorce en quelque sorte et agissent comme des appelants, ces oiseaux captifs qui doivent attirer leurs congénères libres vers les chasseurs. Fallait-il leur ajouter un ou deux billets ? À cette grave question, Mamouse répondait par un non catégorique. Le billet n'attire pas le billet, il le découragerait plutôt en galvaudant ce qui ne peut être que le produit d'une munificence exceptionnelle. Sans parler du jour cent fois maudit où un billet déposé par un client avait disparu cinq minutes plus tard sous le nez même de Mamouse. Donc des pièces, les plus grosses possible naturellement, et pas de ces piécettes sans valeur qualifiées de « mitraille » par le populaire et qui sont dans une soucoupe d'un exemple déplorable.

À propos de l'obole, Mamouse avait une histoire qu'elle ne manquait pas de raconter à toute personne nouvelle, dès lors qu'elle avait atteint un certain degré de familiarité avec elle. L'anecdote remontait à une époque fort éloignée si l'on en juge par la somme en cause. Un monsieur très chic comme on en voyait jadis – guêtres gris clair, gants, canne, chapeau, monocle – ayant déposé une pièce trouée dans la soucoupe, avait désigné l'une des portes fermées des cabinets du bout de sa canne.

— Vous avez là un client qui nous fait une bien vilaine musique ! s'était-il permis de plaisanter.

— Alors, racontait Mamouse, à nouveau enflammée d'une indignation rétrospective, je l'ai fusillé du regard et je lui ai dit : « Vous voudriez peut-être que pour vingt-cinq centimes on vous donne du Massenet ? » Car à l'époque, ajoutait-elle avec nostalgie, mes moyens me permettaient d'être abonnée à l'Opéra-Comique.

Suivait régulièrement un de ses réquisitoires habituels contre les hommes avec leurs dégoûtations, tous des vicieux, des verrats, des débauchés, elle en savait quelque chose, allez, depuis trente ans qu'elle tenait un chalet !

Le réchaud et la casserole étaient une pomme de discorde entre elle et Cromorne. Car le gardien jugeait indigne de son square ce grossier fricot qui étalait si indiscrètement aux yeux de tous l'intimité culinaire de la tenancière du chalet de nécessité.

— Il prétend que je n'ai pas le droit ! grondait Mamouse. Mais qu'il le sorte donc l'article du règlement qui condamne mon bouillon ! Et comment voulez-vous que je reste assise dans ces courants d'air et cette humidité, si je ne mange pas chaud ?

Tupik avait certes eu l'occasion de jeter un coup d'œil dans la casserole cabossée qui mijotait sur le réchaud. Mais ces cous de volaille, ces foies, ces gésiers n'avaient rien évoqué dans son esprit. Ce n'était pas des choses que l'on voyait dans la cuisine familiale. Quant aux propos de Mamouse, il n'y prêtait guère attention ayant d'autres soucis en tête, précisément lorsque la grosse femme s'entretenait avec une de ses pratiques. Car pour lui, tout le problème consistait à tromper sa surveillance et à se glisser, par la porte de droite, dans le domaine parfumé des dames. Au début, la manœuvre lui avait réussi plus d'une fois, mais Mamouse l'avait repéré, et elle le tenait désormais à l'œil. La porte de droite devenait de plus en plus infranchissable.

L'affaire avait pris de l'importance pour lui depuis qu'un drame enfantin entourait ce que Marie appelait sa « petite commission ». De cette petite commission, Tupik s'était toujours acquitté accroupi, comme s'il eût été une fille. Pisser debout lui était si inhabituel qu'il en éprouvait quand il s'y essayait une gêne proche de l'inhibition. Son entourage n'avait pas pris garde à ce qui ne semblait au début qu'un caprice de bébé. Puis on avait commencé à le tarabuster sur ce sujet, tellement qu'il s'était résolu à n'uriner que sans témoins, dans des cabinets fermés. Ayant ainsi retrouvé la paix, il avait commencé à observer avec une curiosité dégoûtée les hommes debout dans les vespasiennes et les urinoirs.

Un jour qu'il marchait dans la rue avec sa mère, il avait tenté une expérience qui s'était avérée malheureuse. Un chien les précédait qui faisait station au pied de chaque bec de gaz pour le marquer de son urine. Tupik observant ce manège avait eu l'idée soudaine de l'imiter. S'arrêtant à son tour devant un arbre, il avait levé sa jambe gauche vers le tronc. Brusquement ralentie, sa mère l'avait surpris dans cette étrange posture. Ses réflexes avaient joué, et une claque avait retenti

sur la joue de Tupik.

— Mais tu deviens complètement fou je crois ? lui avait-elle dit avec une voix particulière qu'il détestait.

Il avait été profondément mortifié par cette petite mésaventure. Lui qu'on ne frappait jamais, il avait fallu qu'il reçût une gifle à l'occasion de ses habitudes urinaires. Il en conclut que le pipi et tout ce qui l'entourait constituaient une source de désagréments multiples.

Les choses s'étaient encore gâtées lorsqu'il s'était remis à mouiller son lit. Il n'y pouvait rien. Chaque matin il se réveillait dans une flaque. C'était tout juste si dans un demi-sommeil il sentait parfois contre sa cuisse le sillon chaud de l'urine qui giclait. La vieille Marie le gronda, plaça une toile cirée sous son drap pour protéger son matelas. Elle le menaça, s'il continuait, de faire revenir le chirurgien qui l'avait opéré des amygdales. Cette fois ce serait son petit robinet qu'on lui couperait !

Les choses auraient pu en rester là. Au contraire, elles s'enchaînèrent de la façon la plus diabolique. Un jour qu'il était à l'affût d'un instant d'inattention de Mamouse, il eut la stupéfaction de voir son ami Dominique sortir du chalet. Or il venait du côté des dames, et bien loin de se dissimuler, il échangea quelques mots en souriant avec la grosse femme, et s'éloigna sans avoir donné d'obole. Cela Tupik en était absolument sûr. Qui était Dominique ? C'était le fils d'Ange Bosio, le propriétaire du manège de chevaux de bois. La plupart du temps, le manège dormait immobile sous ses bâches. Le dimanche tout s'animait. Bosio père et fils s'affairaient à l'intérieur de cette grosse toupie crème et or, où se mêlaient dans un joyeux tohubohu, arrosé par une musique aigrette, naïades, fusées interplanétaires, chevaux cabrés, vaches laitières, voitures de course formule 1 et une mignonne locomotive du Far West munie de sa grille anti-bison. C'était dans cette locomotive que Tupik aimait à prendre place quand Marie lui payait un tour de manège. Non qu'il rêvât d'aventures dans la Grande Prairie, mais simplement parce qu'il appréciait de pouvoir s'enfermer dans le petit véhicule, s'asseoir à l'intérieur d'un espace clos bien à lui. À portée de main, une chaînette lui aurait permis de secouer la cloche de cuivre brillant placée sur la machine. Il se gardait d'y toucher.

Le mercredi, Dominique était seul responsable du manège. Comme il était grand – il avait au moins onze ans – gros et fort, il parvenait sans peine à dominer son petit public, et c'était avec douceur et patience qu'il juchait les uns sur les chevaux, asseyait les autres dans la conque tirée par les naïades, bouclait Tupik dans sa locomotive. Puis il mettait en marche moteur et musique, et poussait un peu le

manège pour aider au démarrage. Lorsqu'il était de bonne humeur, il décrochait la corde du trophée, et le faisait danser au-dessus de la tête des enfants. Le trophée consistait en une perruque de laine rouge suspendue à une corde qui passait dans une poulie. L'enfant qui l'attrapait avait droit à un tour de manège gratuit. Enfermé dans son habitacle, Tupik ne pouvait participer à la chasse au trophée. Pour le dédommager, Dominique lui offrait de temps en temps un tour à l'œil.

Cette faveur avait été à l'origine d'une amitié. Tupik avait trouvé une sorte de grand frère dans ce gros garçon paisible et maternel. Aussi ne manqua-t-il pas de l'interroger après l'avoir vu sortir côté dames du chalet de nécessité avec la bénédiction évidente de Mamouse. Comment s'était-il acquis cet énorme privilège ?

Ce jour-là Dominique semblait d'humeur radieuse. Il commença par se moquer avec beaucoup de verve de Tupik et de sa curiosité : « Si on te le demande, lui dit-il, tu diras que tu ne sais pas ! » Tupik détestait l'ironie et ne supportait pas la contradiction. Il trépigna. Il allait fondre en larmes, quand Dominique parut se raviser. Il jeta un regard inquiet autour d'eux et devint très sérieux.

— Si tu veux savoir, si tu veux absolument savoir, eh bien, ça sera terrible !

Tupik suffoquait d'émotion.

— Quoi terrible ?

— Si tu as le courage de savoir, proféra Dominique, trouve-toi seul dans une demi-heure au centre du labyrinthe !

Puis il partit en lui faisant un pied de nez.

Tupik était atterré. Le labyrinthe de buis qui se trouvait au fond du square lui avait toujours inspiré de l'horreur. C'était un massif obscur et humide dans lequel on pouvait se glisser par une fente étroite. Ensuite on se perdait. Il y avait des tournants, des décrochements, des culs-de-sac, des circuits fermés dans lesquels on tournait indéfiniment. À force de patience, on parvenait au centre. Là, sur un petit socle verdi par la moisissure, avait dû se tenir une statue. Elle avait disparu, et le socle attendait, souillé par les limaces.

Tupik surveillait l'heure à l'horloge électrique du square. Trente minutes. Irait-il au terrible rendez-vous ? Quel était le grand secret de Dominique ? Pourquoi fallait-il aller au centre du labyrinthe de buis pour l'apprendre ? Plus d'une fois, il soulagea sa peur en renonçant. Il n'irait pas, non ! Mais il savait bien que ce n'était qu'une feinte. Il savait qu'il serait fidèle au rendez-vous.

À l'heure dite, il s'assura que Marie bavardait sagement avec ses

amies, et il prit la direction du labyrinthe. Il était plus mort que vif en se laissant absorber par le massif glauque. Mais, curieusement guidé par un instinct infailible, il arriva presque aussitôt et sans erreur au centre du labyrinthe. Il se doutait que quelqu'un s'y trouvait déjà et l'attendait. Dominique. Le gros garçon était assis sur le socle. Il avait l'air grave.

— Tu es venu, lui dit-il. Parce que tu es mon ami, je vais te révéler mon secret. Mais avant, jure que tu ne le diras à personne.

— Oui, balbutia Tupik dans un souffle.

— Crache par terre et dis : *Je le jure*.

Tupik cracha et dit : *Je le jure*.

Alors Dominique monta debout sur le socle, et commença à déboutonner la braguette de sa culotte courte, sans quitter Tupik des yeux. Puis l'ayant largement échantonnée, il abaissa le slip rouge qu'il avait découvert. Son ventre blanc et lisse se terminait par une fente laiteuse, un sourire vertical où jouait la trace d'un pâle duvet.

— Mais... Dominique... prononça Tupik.

— Dominique, c'est aussi un nom de fille, expliqua Dominique qui s'était reculottée en un clin d'œil. C'est papa. Il veut qu'on me prenne pour un garçon quand je m'occupe seule du manège. Il dit que c'est plus sûr. Tu comprendras ça plus tard. Et maintenant, file !

Tupik prit sa course, et se retrouva bientôt au milieu des autres enfants. Rien ne l'en distinguait apparemment, mais il ne ressemblait à aucun d'eux, car un souci brûlant l'habitait. *Tu comprendras ça plus tard*. La phrase mystérieuse ne lui laissait aucun répit, et c'est sans délai qu'il s'acharnait à comprendre.

Peu de temps après en effet, il avait compris. D'abord il était entré chez Mamouse sans éviter cette fois le domaine des hommes. Il sortait de la cabine où il avait pissé accroupi selon son habitude quand il avait vu de dos un homme qui achevait de se soulager dans l'un des urinoirs. L'homme fit demi-tour, et Tupik n'en crut pas ses yeux. La quantité de chair bistre et molle qu'il renfonçait péniblement dans sa braguette était formidable. Qu'allait-il faire de toute cette viande hideuse et inutile ? La réponse s'imposa à lui au moment où il déposait une pièce dans la soucoupe de Mamouse. La casserole mijotait comme à l'accoutumée sur le réchaud. Mamouse en remuait le contenu avec une cuiller de bois. Et dans un éclair Tupik reconnut dans ces morceaux anatomiques les choses flasques et brunes que le bonhomme de tout à l'heure enfouissait dans son pantalon. C'était clair, c'était évident.

Ensuite une autre évidence lui avait sauté au visage. Cela faisait des mois qu'il tournait autour de la statue de Thésée et du Minotaure. D'abord il reconnut Thésée, avec son nom et sa jupette de fille, une image de Dominique. La ressemblance s'imposait. Et surtout il distingua nettement entre les grosses cuisses musculeuses du Minotaure tombé sur le dos cet amas de chairs molles et informes qui l'avait étonné chez l'homme du chalet. Enfin le geste de Thésée avait un sens précis. C'était le sexe du Minotaure qu'il visait de son glaive. Entre la viande brune de l'homme de l'urinoir et la casserole de Mamouse, le glaive de Thésée faisait la liaison.

Les jours qui suivirent, Marie constata avec satisfaction que Tupik ne mouillait plus son lit.

— La menace du chirurgien t'a fait peur, lui dit-elle. Il était temps. J'allais l'appeler. Maintenant, ce n'est plus la peine.

Tupik ne répondit rien. Ce n'était plus la peine en effet.

Le jour même, ils retournèrent au square. Mamouse le vit venir à elle et se placer debout devant sa table. Elle allait lui demander ce qu'il voulait, quand il tira de sa poche un rasoir, un de ces anciens rasoirs à manche de nacre que l'on appelle parfois des coupe-choux. Il l'ouvrit et de sa main libre déboutonna sa braguette. Mamouse poussa un hurlement de bête en le voyant sortir son petit robinet d'enfant et en approcher le rasoir. Le sang jaillit. Tupik tendait maintenant à Mamouse par-dessus la table un peu de chair recroquevillée. Puis il vit le chalet de nécessité, les arbres qui l'entouraient et tout le square Desbordes-Valmore basculer et se mettre à tourner comme le manège de Dominique, et il s'écroula évanoui, entraînant dans sa chute la soucoupe avec toutes ses pièces, le réchaud à alcool, la casserole et les abattis de volaille.

Que ma joie demeure

CONTE DE NOËL

Pour Darry Cowl, cette histoire inventée qui lui en rappellera une vraie.

Peut-on faire une carrière de grand pianiste international quand on s'appelle Bidoche ? En prénommant leur fils Raphaël, en le plaçant sous la protection tutélaire de l'archange le plus aérien et le plus mélodieux, les époux Bidoche commençaient peut-être à relever inconsciemment le défi. Bientôt d'ailleurs, l'enfant manifesta des dons d'intelligence et de sensibilité qui autorisèrent tous les espoirs. On le mit au piano dès qu'il fut en âge de tenir assis sur un tabouret. Ses progrès furent remarquables. Blond, bleu, pâle, aristocratique, il était tout à fait Raphaël, et pas du tout Bidoche. À dix ans, il jouissait d'une notoriété d'enfant prodige, et les organisateurs de soirées mondaines se le disputaient. Les dames se pâmaient d'attendrissement quand il inclinait sur le clavier son visage fin et transparent, et, enveloppé, semblait-il, dans l'ombre bleue des ailes de l'archange invisible, faisait monter vers le ciel comme un chant d'amour mystique les notes du choral de Jean-Sébastien Bach *Que ma joie demeure*.

Mais l'enfant payait chèrement ces instants privilégiés. D'année en année augmentait le nombre d'heures d'exercices quotidiens, auxquelles on l'astreignait. À douze ans, il travaillait six heures par jour, et il lui arrivait d'envier le sort des garçons que ne bénissaient ni le talent, ni le génie, ni la promesse d'une carrière éclatante. Il avait parfois les larmes aux yeux quand il faisait beau, et quand, impitoyablement enchaîné à son instrument, il entendait les cris de ses camarades qui s'amusaient en plein air.

Vint sa seizième année. Son talent s'épanouissait avec une plénitude incomparable. Il était le phénix du Conservatoire de Paris. En revanche l'adolescence succédant à l'enfance ne paraissait pas vouloir retenir le moindre trait de son ancien visage angélique. On aurait dit que la mauvaise fée Puberté, l'ayant frappé de sa baguette, s'acharnait à saccager l'ange romantique qu'il avait été. Son visage osseux et irrégulier, ses orbites saillantes, sa mâchoire prognathe, les grosses lunettes qu'une myopie galopante lui imposait, tout cela n'aurait rien été encore s'il n'avait pas eu constamment une expression d'ahurissement buté plus propre à exciter le rire qu'à inspirer le rêve. Dans son apparence au moins, Bidoche paraissait triompher totalement sur Raphaël.

Plus jeune que lui de deux ans, la petite Bénédicte Prieur semblait insensible à cette disgrâce. Élève du Conservatoire, elle ne voyait sans doute en lui que l'immense virtuose qu'il était en train de devenir. D'ailleurs elle ne vivait que dans et pour la musique, et les parents des deux enfants se demandaient avec émerveillement si leurs relations dépasseraient jamais l'intimité extatique qu'ils trouvaient dans le jeu à quatre mains.

Sorti premier du concours du Conservatoire à un âge record, Raphaël commença à glaner des leçons pour assurer ses modestes fins de mois. Bénédicte et lui s'étaient fiancés, mais on attendrait des jours meilleurs pour le mariage. Rien ne pressait. Ils vivaient d'amour, de musique et d'eau claire, et connurent des années de bonheur divin. Quand ils s'étaient abîmés dans le concert qu'ils se dédiaient l'un à l'autre, Raphaël, ivre d'exaltation et de gratitude, concluait la soirée en jouant une fois encore le choral de Jean-Sébastien Bach *Que ma joie demeure*. C'était pour lui non seulement un hommage au plus grand compositeur de tous les temps, mais une ardente prière à Dieu pour qu'il sauvegardât une union si pure et si brûlante. Ainsi les notes qui montaient du piano sous ses doigts égrenaient un rire céleste, l'hilarité divine qui n'était autre que la bénédiction de sa créature par le Créateur.

Mais le destin devait éprouver un équilibre aussi précieux. Raphaël avait un ami, sorti comme lui du Conservatoire, qui gagnait sa vie en accompagnant dans une boîte de nuit le numéro d'un chansonnier. Comme il était violoniste, il se sentait peu compromis par les accords qu'on lui demandait de plaquer sur un vieux piano droit pour ponctuer les couplets ineptes que le chansonnier débitait sur l'avant-scène. Or cet Henri Durieu, devant faire sa première tournée en province, proposait à Raphaël de le remplacer durant quatre semaines afin que le précieux gagne-pain ne fût pas compromis.

Raphaël hésita. Il lui aurait déjà été pénible de s'asseoir deux heures dans ce local sombre et mal aéré pour entendre réciter des sottises. Mais y aller tous les soirs, et de surcroît avoir à toucher un piano dans ces conditions ignobles... Le cachet, qui représentait pour une seule soirée l'équivalent d'une bonne douzaine de leçons particulières, ne compensait pas cette épreuve sacrilège.

Il allait refuser quand, à sa grande surprise, Bénédicte lui demanda de réfléchir. Ils étaient fiancés depuis bien longtemps. La carrière d'enfant prodige de Raphaël était oubliée depuis des années, et nul ne savait combien de temps il faudrait attendre avant que la renommée vînt le couronner. Or ces quelques soirées pouvaient leur apporter l'appoint financier qui leur manquait pour fonder un foyer. Était-ce donc un sacrifice trop lourd ? Raphaël pouvait-il retarder encore leur mariage au nom d'une idée respectable certes, mais bien abstraite de son art ? Il accepta.

Le chansonnier qu'il s'agissait d'accompagner s'appelait Bodruche, et il était affligé d'un physique à l'image de son nom. Énorme, mou et flasque, il roulait d'une extrémité à l'autre de la scène en récitant d'une voix pleurnicharde la somme des malheurs et disgrâces dont la vie ne cessait de l'accabler. Son comique reposait tout entier sur cette

observation très simple : si vous êtes victime d'une malchance, vous intéressez ; de deux malchances, vous faites pitié ; de cent malchances, vous faites rire. Dès lors il n'est que de forcer la note piteuse et calamiteuse d'un personnage pour faire crouler sur lui les hurlements joyeux de la foule.

Dès le premier soir, Raphaël évalua la qualité de ce rire. Le sadisme, la méchanceté et le goût de l'abjection s'y étalaient cyniquement. Bodruche en exhibant sa misère attaquait son public au-dessous de la ceinture et le ravalait au niveau le plus vil. De ces braves bourgeois ni pires, ni meilleurs que d'autres, il faisait par son comique particulier la pègre la plus crapuleuse. Tout son numéro reposait sur la force communicative de la bassesse, sur la contagion du mal. Raphaël reconnu, dans les rafales qui battaient les murs de la petite salle, le rire même du Diable, c'est-à-dire le rugissement triomphal dans lequel s'épanouissent la haine, la lâcheté, la bêtise.

Et c'était ce déballage ignoble qu'il devait accompagner au piano, et non seulement accompagner, mais souligner, amplifier, exaspérer. Au piano c'est-à-dire à l'aide de l'instrument sacré sur lequel il jouait les chorals de Jean-Sébastien Bach ! Pendant toute son enfance et son adolescence, il n'avait connu le mal que sous sa forme négative – le découragement, la paresse, l'ennui, l'indifférence. Pour la première fois, il le rencontrait positivement incarné, grimaçant et grondant, et c'était dans cet infâme Bodruche dont il se faisait le complice actif.

Aussi quelle ne fut pas sa surprise, un soir qu'il se rendait à son enfer quotidien, de voir sur l'affiche placardée à la porte du café-théâtre un papillon ajoutant sous le nom de Bodruche :

Accompagné au piano par Bidoche

Il ne fit qu'un saut dans le bureau du directeur. Celui-ci le reçut à bras ouverts. Oui, il avait cru devoir porter son nom sur l'affiche. Ce n'était que justice. Sa « prestation » au piano n'échappait à aucun spectateur, et enrichissait énormément le numéro – un peu usé, il fallait bien l'avouer – de ce pauvre Bodruche. D'ailleurs les deux noms collaient à merveille : Bidoche et Bodruche. On ne pouvait rêver assemblage plus sonore, plus typique, d'une plus réjouissante loufoquerie. Et naturellement son cachet allait être augmenté. Substantiellement.

Raphaël était entré dans le bureau pour protester. Il en ressortit en remerciant le directeur, et en maudissant intérieurement sa timidité, sa faiblesse.

Le soir, il raconta la scène à Bénédicte. Bien loin de partager son indignation, elle le félicita de son succès et se réjouit de l'augmentation de leurs ressources. Après tout, l'opération n'avait d'autre raison d'être que lucrative, ne valait-il pas mieux qu'elle rapportât le maximum ? Raphaël se sentit victime d'une conspiration générale.

L'attitude de Bodruche à son égard accusa en revanche un sérieux refroidissement. Il l'avait traité jusque-là avec une condescendance protectrice. Raphaël était son accompagnateur, rôle effacé, utile, mais sans gloire qui ne demandait que de l'abnégation et du tact. Le voilà maintenant qui attirait à lui une partie de l'attention et donc des bravos du public, au point que le directeur n'avait pas pu ne pas s'en apercevoir.

— Pas tant de zèle, mon petit vieux, pas tant de zèle, disait-il à Raphaël qui n'en pouvait mais.

La situation se serait à coup sûr envenimée si le retour de Durieu n'y avait mis fin. Raphaël, soulagé, reprit ses leçons de piano avec le sentiment du devoir accompli et le souvenir d'une expérience d'autant plus instructive qu'elle avait été plus rude. Peu après, il épousait Bénédicte.

Le mariage changea peu la vie de Raphaël, mais lui donna un sens des responsabilités qu'il avait pu ignorer jusque-là. Il dut partager les soucis de sa jeune femme qui avait bien du mal à « joindre les deux bouts » d'autant plus qu'il fallait payer chaque mois les traites de l'appartement, de la voiture, du récepteur de télévision et de la laveuse électrique achetés à crédit. Les soirées se passaient désormais plus souvent à aligner des chiffres qu'à communier dans la pure beauté d'un choral de Bach.

Un jour qu'il rentrait un peu tard, il trouva Bénédicte tout excitée par une visite qu'elle avait eue quelques minutes plus tôt. C'était lui, bien sûr, que le directeur du café-théâtre venait voir, mais en son absence, il avait mis Bénédicte au courant de sa démarche. Non, il ne s'agissait plus d'accompagner le tour de chant du lamentable Bodruche, lequel ne verrait d'ailleurs pas son engagement renouvelé au prochain programme. Mais Raphaël ne voudrait-il pas jouer seul au piano quelques pièces musicales entre deux numéros comiques ? Cela ferait une heureuse diversion au milieu de la soirée. Le public ne pourrait que se trouver bien de cette parenthèse de calme et de beauté ouverte dans un programme au demeurant plein d'entrain et de joyeux éclats.

Raphaël refusa tout net. Jamais il ne redescendrait dans cet antre de pestilence où il avait souffert un mois durant. Il avait fait

l'expérience du mal dans le domaine qui était le sien, celui de la musique et du spectacle. C'était fort bien ainsi, mais il n'avait plus rien à y apprendre.

Bénédicte laissa passer l'orage. Puis, les jours suivants, elle revint doucement à la charge. Ce qu'on lui proposait n'avait rien de commun avec l'accompagnement du triste Bodruche. Il jouerait seul et ce qu'il voudrait. En somme, c'était son vrai métier de soliste qu'on lui proposait de faire. Certes ce début était modeste, mais il fallait bien commencer. Avait-il le choix ?

Elle y revint chaque jour patiemment, inlassablement. En même temps, elle engageait des démarches pour changer de quartier. Elle rêvait d'un appartement ancien et plus spacieux dans un quartier résidentiel. Mais cette amélioration de leur cadre de vie exigeait des sacrifices.

Il se sacrifia et signa un engagement de six mois, résiliable moyennant une forte indemnité à la charge de celui des deux contractants qui prendrait l'initiative de la rupture.

Dès le premier soir, il comprit quel terrible piège venait de se refermer sur lui. Le public était tout vibrant et houleux encore du numéro précédent, un tango grotesque exécuté par une femme géante et un nain. L'arrivée sur la scène de Raphaël, serré dans son complet noir trop court, son air compassé et traqué, son visage de séminariste figé par la peur derrière ses grosses lunettes, tout paraissait calculé à dessein pour former une composition hautement comique. Il fut salué par des hurlements de rire. Le malheur voulut que son tabouret fût trop bas. Il fit tourner le siège pour le rehausser, mais dans son trouble il le dévissa complètement et se retrouva devant un public déchaîné avec un tabouret en deux morceaux, semblable à un champignon dont le chapeau aurait été séparé du pied. Remettre le siège en place ne lui aurait sans doute pas demandé plus de quelques secondes dans une situation normale. Mais cinglé par les flashes des photographes, les gestes désajustés par la panique, il eut le malheur supplémentaire de faire tomber ses lunettes sans lesquelles il ne voyait rien. Lorsqu'il entreprit de les retrouver, tâtonnant à quatre pattes sur le plancher, la joie du public fut à son comble. Ensuite, il dut lutter de longues minutes avec les deux morceaux du tabouret avant de pouvoir enfin s'asseoir devant son piano, les mains tremblantes et la mémoire en déroute. Que joua-t-il ce soir-là ? Il n'aurait pu le dire. Chaque fois qu'il touchait son instrument, la houle des rires qui s'était apaisée reprenait de plus belle. Lorsqu'il regagna les coulisses, il était inondé de sueur et éperdu de honte.

Le directeur le serra dans ses bras.

— Cher Bidoche ! s'exclama-t-il, vous avez été admirable, vous m'entendez, ad-mi-rable. Vous êtes la grande révélation de la saison. Vos dons d'improvisation comique sont incomparables. Et quelle présence ! Il suffit que vous paraissiez pour que les gens commencent à rire. Dès que vous plaquez un accord sur votre piano, c'est du délire. D'ailleurs j'avais invité la presse. Je suis sûr du résultat.

Derrière lui, modeste et souriante, Bénédicte s'effaçait sous l'avalanche des compliments. Raphaël s'accrocha à son image comme un naufragé à un rocher. Il la regardait au visage avec une insistance suppliante. Elle demeurait lisse, radieuse et inébranlable, la petite Bénédicte Prieur, devenue ce soir M^{me} Bidoche, la femme du célèbre comique musicien. Peut-être pensait-elle aussi à son bel appartement résidentiel désormais à sa portée.

La presse fut en effet triomphale. On parla d'un nouveau Buster Keaton. On célébra son faciès triste d'anthropoïde hagard, sa gaucherie catastrophique, la façon grotesque dont il jouait du piano. Et partout reparaissait la même photo, celle qui le surprenait à quatre pattes, tâtonnant vers ses lunettes entre les deux morceaux de son tabouret.

Ils déménagèrent. Ensuite un imprésario prit en charge les intérêts de Bidoche. On lui fit tourner un film. Puis un second film. Au troisième, ils purent déménager encore pour s'installer cette fois dans un hôtel particulier de l'avenue de Madrid à Neuilly.

Ils eurent un jour une visite. Henri Durieu venait rendre hommage à la superbe réussite de son ancien camarade. Intimidé, il évoluait sous les lambris dorés, les lustres de cristal, les tableaux de maître. Deuxième violon dans l'orchestre municipal d'Alençon, il n'en revenait pas de tant de magnificence. Pourtant il n'avait pas à se plaindre. En tout cas on ne le voyait plus taper sur un piano dans les boîtes de nuit, et cela, n'est-ce pas, c'était l'essentiel. Il ne pourrait plus supporter de prostituer ainsi son art, déclara-t-il avec fermeté.

Ils évoquèrent ensemble leurs années communes au Conservatoire, leurs espoirs, leurs déceptions, la patience qu'il leur avait fallu pour trouver leur voie. Durieu n'avait pas apporté son violon. Mais Raphaël se mit au piano et joua du Mozart, du Beethoven, du Chopin.

— Quelle carrière de soliste tu aurais pu faire ! s'exclama Durieu. Il est vrai que tu étais promis à d'autres lauriers. Chacun doit obéir à sa vocation.

Plus d'une fois les critiques avaient prononcé le nom de Grock à propos de Bidoche, et déclaré qu'avec lui le légendaire Auguste suisse pourrait avoir enfin trouvé son successeur.

Bidoche fit en effet ses débuts sur la piste du cirque d'Urbino, la veille de Noël. On avait longtemps cherché qui pourrait, sous le masque du clown blanc, lui donner la réplique. Après quelques essais peu concluants, Bénédicte surprit tout le monde en se proposant. Pourquoi pas ? En étroit gilet brodé et culottes à la française, le visage fardé de plâtre, un sourcil peint en noir sur le front où il dessinait une courbe relevée, interrogative et moqueuse, le verbe haut et impérieux, les pieds chaussés d'escarpins d'argent, elle faisait merveille, la petite Bénédicte Prieur, devenue maintenant la partenaire et l'indispensable faire-valoir du célèbre clown musicien Bidoche.

Coiffé d'un crâne en carton rose, affublé d'un faux nez en forme de patate rouge, nageant dans un frac avec un plastron de celluloïd qui se balançait à son cou et un pantalon qui tombait en tire-bouchon sur d'énormes croquenots, Bidoche jouait un artiste raté, ignare et naïvement prétentieux, venu donner un récital de piano. Mais les pires arias surgissaient de ses propres vêtements, du tabouret à vis et surtout du piano lui-même. Chaque touche effleurée déclenchait un piège ou une catastrophe, jet d'eau, crachement de fumée, bruit grotesque, pet, rot, pinette. Et le rire du public déferlait en cascade, croulait de tous les gradins pour l'écraser sous sa propre bouffonnerie.

Bidoche, assourdi par ces huées joyeuses, pensait parfois au pauvre Bodruche, lequel sans doute n'était jamais descendu aussi bas. Ce qui le protégeait pourtant, c'était sa myopie, car son maquillage l'empêchait de mettre ses lunettes, et ainsi il n'y voyait presque rien, sinon de grandes taches de lumières colorées. Si des milliers de bourreaux l'abrutissaient de leurs rires bestiaux, du moins avait-il l'avantage de ne pas les voir.

Le numéro du piano diabolique était-il tout à fait au point ? Y eut-il ce soir-là une sorte de miracle sous le chapiteau d'Urbino ? Le final prévoyait qu'après avoir fini par exécuter cahin-caha un morceau de musique, le malheureux Bidoche assistait à l'explosion de son piano qui vomissait sur la piste un vaste déballage de jambons, tartes à la crème, chapelets de saucisses, enroulements de boudins blancs et noirs. Or ce fut tout autre chose qui se produisit.

Les rires sauvages s'étaient apaisés devant l'immobilité soudaine du clown. Puis quand le silence le plus complet avait régné, il s'était mis à jouer. Avec une douceur recueillie, méditative, fervente, il jouait *Que ma joie demeure*, le choral de Jean-Sébastien Bach qui avait bercé ses années studieuses. Et le pauvre vieux piano du cirque, truqué et rafistolé, obéissait merveilleusement à ses mains, et faisait monter la divine mélodie jusque dans les hauteurs obscures du chapiteau où se devinaient des trapèzes et des échelles de corde. Après l'enfer des ricanements, c'était l'hilarité du ciel, tendre et spirituelle, qui planait

sur une foule en communion.

Ensuite un long silence prolongea la dernière note, comme si le choral se poursuivait dans l'au-delà. Alors dans les nuées moirées de sa myopie, le clown musicien vit le couvercle du piano se soulever. Il n'exploda pas. Il ne cracha pas des vomissures de charcuterie. Il s'épanouit lentement comme une grande et sombre fleur, et il laissa fuir un bel archange aux ailes de lumière, l'archange Raphaël, celui qui depuis toujours veillait sur lui et le gardait de devenir tout à fait Bidoche.

Le Nain rouge

Pour Jean-Pierre Rudin

Lorsque Lucien Gagneron eut vingt-cinq ans, il dut renoncer le cœur crevé à l'espoir de jamais dépasser les cent vingt-cinq centimètres qu'il avait atteints depuis huit ans déjà. Il ne lui resta plus dès lors que la ressource des chaussures spéciales dont les semelles compensées lui faisaient gagner les dix centimètres qui le haussaient de la condition de nain à celle d'homme petit. Son adolescence et sa jeunesse s'effaçant d'année en année laissaient à nu un adulte rabougri qui inspirait la moquerie et le mépris dans les pires moments, la pitié dans les moins mauvais, jamais le respect ni la crainte en dépit de la situation enviable qu'il occupait dans les bureaux d'un important avocat parisien.

Il s'était spécialisé dans les affaires de divorce, et, ne pouvant songer lui-même au mariage, il mettait une ardeur vengeresse à rompre celui des autres. C'est ainsi qu'il eut un jour la visite de M^{me} Edith Watson. Rendue fort riche par un premier mariage avec un Américain, cette ancienne chanteuse d'opéra avait épousé ensuite un maître baigneur niçois beaucoup plus jeune qu'elle. C'était cette seconde union qu'elle souhaitait défaire maintenant, et, à travers les griefs multiples et confus qu'elle faisait valoir contre Bob, Lucien subodorait des secrets et des hontes qui faisaient plus que l'intéresser. Il se sentait concerné par le naufrage de ce couple, plus encore peut-être depuis qu'il avait pu voir Bob. C'était un garçon colossal au visage doux et naïf, une fille athlétique, pensa Lucien, qui devait être sur les plages un beau fruit pulpeux et doré, propre à exciter toutes sortes d'appétits.

Lucien se piquait de littérature et mettait tous ses soins à polir les lettres d'injures que les couples doivent échanger aux termes de la loi française pour pouvoir se séparer à l'amiable. Cette fois il se surpassa, et Bob fut épouvanté par la bassesse et la violence des lettres échelonnées sur plusieurs mois qu'il lui dicta et lui fit signer. Il n'y manquait même pas des menaces de mort caractérisées.

À quelque temps de là, Lucien se rendit chez sa cliente qui habitait un luxueux duplex en bordure du bois de Boulogne pour lui faire signer des pièces. Un escalier à vis réunissait l'appartement du haut – qu'habitait encore Bob – à celui d'en bas qu'agrémentait une vaste terrasse. C'est là qu'il trouva Edith Watson à peu près nue sur une chaise longue, entourée de rafraîchissements. Le rayonnement de ce grand corps ambré qui dégageait une violente odeur de femme et d'huile solaire enivra Lucien – et il paraissait enivrer Edith elle-même qui se souciait de son visiteur comme d'une guigne, répondant à ses questions d'une voix distraite et lointaine. La chaleur était étouffante, et Lucien souffrait dans ses vêtements sombres et épais de clerk de notaire, d'autant plus que la bière frappée qu'Edith l'avait invité à

boire dès son arrivée l'avait aussitôt inondé de sueur. Le comble, c'est qu'elle lui donnait de surcroît envie d'uriner, et il se tordait comme un cloporte au creux du grand transat mauve à baldaquin où il s'était lové. Finalement, il demanda d'une voix laborieuse où étaient les toilettes, et Edith répondit d'un geste vague vers l'intérieur en grommelant des mots où il ne distingua que « salle de bains ».

La pièce parut immense à Lucien. Elle était toute de marbre noir avec une baignoire qui s'enfonçait dans le sol. Il y avait des appareils nickelés, des projecteurs, une balance de précision et surtout une profusion de miroirs qui lui renvoyaient son image selon les angles les plus insolites. Il pissa, puis s'épanouit dans cette ombre fraîche avec un certain bonheur. La baignoire, qui avait des airs de piège, de tombeau et de fosse à serpents, ne l'attirait guère, mais il tournait autour du bac de la douche cerné de plaques de verre dépoli et sur lequel convergeait une batterie de jets d'eau. Car il apparaissait qu'on pouvait recevoir l'ondée non seulement du plafond, mais aussi de face, postérieurement, par les côtés et même verticalement, du fond du bac. Tout un jeu de manettes permettait de régler les jets.

Lucien se déshabilla et commença à déclencher des projections d'eau dont la provenance, la violence et la température le surprenaient comme des agressions facétieuses. Puis il s'enduisit d'une mousse légère et parfumée qu'il fit jaillir d'une bombe, et s'exposa longtemps encore à la douche multiple. Il s'amusait. Pour la première fois son corps était pour lui autre chose qu'un objet de honte et de répulsion. Lorsqu'il sauta du bac sur le tapis de caoutchouc de la salle de bains, il se trouva aussitôt entouré par une foule de Luciens qui imitaient ses gestes dans un dédale de miroirs. Puis ils s'immobilisèrent et ils se regardèrent. Le visage avait indiscutablement un air de gravité assez majestueuse – souveraine, fut l'épithète qui se présenta à l'esprit de Lucien – avec un front large et rectangulaire, un regard fixe et dominateur, une bouche épaisse et sensuelle, et il ne manquait même pas ce rien de mollesse dans le bas du visage qui laissait prévoir la naissance de bajoues d'une imposante noblesse. Ensuite tout se gâtait, car le cou était démesurément long, le torse rond comme une boule, les jambes courtes et arquées comme celles d'un gorille, et le sexe, énorme, cascavait en flots noirs et violets jusqu'au niveau des genoux.

Il fallait pourtant songer à se rhabiller. Lucien jeta un regard de dégoût au tas sombre et gluant de sueur de ses vêtements, puis il avisa un vaste peignoir de tissu-éponge pourpre suspendu à une patère chromée. Il le décrocha, s'y drapa au point de disparaître sous ses plis, et étudia dans les miroirs une attitude digne et dégagée. Il se demandait s'il se rechausserait. La question était cruciale car en renonçant aux dix centimètres de ses semelles compensées, il avouait,

il proclamait à la face d'Edith Watson qu'il était un nain et non un homme petit. D'élégantes babouches de lézard vert qu'il découvrit sous un tabouret emportèrent sa décision. Lorsqu'il fit son entrée sur la terrasse, la longue traîne que formait derrière lui le peignoir trop grand lui donnait un air impérial.

Les grosses lunettes de soleil qui masquaient le visage d'Edith ne permettaient guère de lire ses sentiments, et seule son immobilité soudaine, lorsque le majestueux petit personnage se présenta à elle et d'un bond de belette alla se loger au fond du transat à baldaquin, trahit sa stupéfaction. Le clerc de notaire avait disparu et avait fait place à une créature drolatique et inquiétante, d'une laideur puissante et envoûtante, à un monstre sacré auquel le comique ajoutait une composante négative, acide, destructrice.

— C'est le peignoir de Bob, murmura-t-elle pour dire quelque chose sur un ton où se mêlaient la protestation et la simple constatation.

— Je peux aussi m'en passer, répondit Lucien avec insolence.

Et écartant les pans du peignoir, il se laissa glisser à terre comme un insecte sort d'une fleur, et escalada du même mouvement la chaise longue d'Edith.

Lucien était vierge. La conscience de son infirmité avait étouffé les cris de sa puberté naissante. Il découvrit l'amour ce jour-là, et l'abandon de son costume de clerc et surtout de ses chaussures hautes, l'acceptation de sa condition de nain étaient inséparables dans son esprit de cette éblouissante révélation. De son côté Edith – qui ne divorçait qu'en raison de l'insuffisance de son trop beau mari – s'émerveillait qu'un corps si petit et si contrefait fût aussi formidablement armé et d'une si délicieuse efficacité.

Ce fut le début d'une liaison dont l'ardeur était de nature toute physique et à laquelle l'infirmité de Lucien ajoutait un piment de raffinement un peu honteux pour elle, une tension pathétique mêlée d'angoisse pour lui. D'un commun accord, ils jetèrent un voile de secret absolu sur leurs relations. Outre qu'Edith n'aurait pas eu l'estomac d'afficher en public un aussi étrange amant, il lui avait expliqué qu'il était d'une importance décisive pour son procès en divorce que sa conduite parût irréprochable jusqu'au jugement.

Lucien mena dès lors une vie double. En apparence il demeurait l'homme petit, vêtu de sombre et hautement chaussé que ses collègues voyaient chaque jour gratter à son grand bureau, mais à de certaines heures – irrégulières, capricieuses, que déterminaient des messages téléphonés codés – il disparaissait dans l'immeuble du bois de Boulogne, montait au duplex dont il possédait la clé, et là,

métamorphosé en nain impérial, volontaire, piaffant, désireux et désiré, il soumettait à la loi du plaisir la grande femme blonde à l'accent sophistiqué dont il était la drogue. Elle délirait sous son étreinte, et son chant d'amour qui commençait habituellement par des trilles gutturaux, des roulades pâmées, des vocalises répercutées sur trois octaves, culminait toujours dans des bordées d'injures affectueuses et ordurières. Elle appelait alors son amant ma bricole, mon greluchon, mon gratte-cul, mon godemiché... Après l'orage, elle lui tenait des discours d'où il ressortait qu'il n'était qu'un sexe avec des organes autour, un sexe à pattes, et, l'appelant maintenant mon pendentif, ma ceinture de lubricité, elle prétendait vaquer à ses occupations intérieures en le portant agrippé à son flanc, comme font les guenons leur petit.

Il laissait dire, se laissait faire, ballotté par sa « porteuse de nain » comme il l'appelait en retour, s'amusant à voir rouler deux seins au-dessus de sa tête comme deux ballons captifs. Pourtant il tremblait de la perdre, et il se demandait avec angoisse si le plaisir qu'il lui donnait était assez fort pour compenser les satisfactions mondaines qu'il ne pouvait lui offrir. Il le savait par sa longue expérience des divorces : la femme est un être plus social que l'homme, et elle ne s'épanouit que dans une atmosphère riche en relations humaines. Ne l'abandonnerait-elle pas un jour pour un amant prestigieux ou tout simplement présentable ?

Vint une période d'inexplicable silence. Il était dressé à ne se rendre au bois de Boulogne que sur un appel d'Edith. Une longue semaine durant, elle ne donna pas signe de vie. Il se rongea en silence, puis éclatait en décharge de hargne sur le petit personnel du bureau. Jamais les lettres de rupture qu'il dicta à ses clients n'avaient été aussi venimeuses. Enfin il voulut savoir, et il se rendit de son propre chef chez sa maîtresse. Il sut, et sans retard. Ayant ouvert silencieusement la porte de l'appartement avec sa clé, il se glissa dans le vestibule. Des bruits de voix lui parvinrent. Il reconnut sans peine Edith et Bob qui paraissaient dans les termes les meilleurs, les plus tendres même.

Le coup était d'autant plus rude qu'il était plus inattendu. Le couple s'était-il réconcilié ? Le divorce était-il remis en question ? Par ce retour en arrière, Lucien se sentait non seulement rejeté de la vie de sa maîtresse, mais ramené à sa vie d'autrefois, frustré de la merveilleuse métamorphose qui avait changé son destin. Il fut submergé par une haine meurtrière et dut se faire violence pour s'enfoncer sous une étagère quand Edith et Bob sortirent en riant de la chambre et se dirigèrent vers la porte. Quand le bruit de l'ascenseur se fut évanoui, Lucien sortit de sa cachette et se dirigea comme mû par

l'habitude vers la salle de bains. Il se déshabilla, prit une douche, puis, drapé dans le grand peignoir pourpre de Bob, il s'assit sur un tabouret, et, aussi immobile qu'une souche, il attendit.

Trois heures plus tard, la porte de l'appartement claqua, et Edith rentra seule en chantonnant. Elle cria quelque chose dans l'escalier intérieur, ce qui indiquait la présence de Bob dans la partie supérieure du duplex. Soudain elle entra dans la salle de bains sans allumer la lumière. Lucien avait laissé glisser le peignoir de ses épaules. D'un bond il fut sur elle, cramponné à son flanc comme à l'accoutumée, mais ses deux mains puissantes comme des mâchoires de bouledogue s'étaient refermées sur son cou. Edith tituba, puis elle se ressaisit et, alourdie par son mortel fardeau, elle fit quelques pas dans l'appartement. Enfin elle s'arrêta, parut hésiter, puis s'écroula. Pendant qu'elle agonisait, Lucien la posséda une dernière fois.

Il n'avait rien prémédité, et pourtant ses actes s'enchaînèrent alors comme s'ils répondaient à un plan longuement mûri. Il se rhabilla et courut d'un trait au bureau. Puis il revint au duplex avec les lettres d'insultes et de menaces qu'il avait dictées à Bob, et il les glissa dans un tiroir de la commode d'Edith. Enfin il rentra chez lui et aussitôt forma le numéro de téléphone de Bob. La sonnerie retentit longtemps. Enfin une voix maussade et ensommeillée répondit.

— Assassin ! Vous avez étranglé votre femme ! prononça simplement Lucien d'une voix changée. Puis il répéta trois fois cette accusation, car l'autre manifestait la plus obtuse incompréhension.

Le surlendemain, les journaux rendaient compte du fait divers et précisaient que le suspect numéro un – le mari de la victime dont des lettres trouvées sur les lieux du crime ne laissaient aucun doute sur ses intentions – était en fuite, mais que son arrestation ne saurait tarder.

Lucien se dissimulait dans son personnage de clerc disgracié, petit homme souffrant et moqué, mais le souvenir du surhomme qu'il avait été en renonçant aux dix centimètres que ses chaussures spéciales ajoutaient à sa taille ne cessait de le hanter. Parce qu'il avait eu enfin le courage de sa monstruosité, il avait séduit une femme. Elle l'avait trahi. Il l'avait tuée, et son rival, le mari, doublé d'un homme ridiculement grand, était traqué par toutes les polices ! Sa vie était un chef-d'œuvre, et il était pris par moments d'une joie vertigineuse en pensant qu'il lui suffirait de se déchausser pour devenir aussitôt ce qu'il était en vérité, un homme à part, supérieur à la racaille géante, irrésistible séducteur et tueur infailible ! Tout son malheur des années passées, c'était d'avoir refusé l'élection redoutable qui était son destin. Il avait lâchement reculé au seuil du nanisme, comme sur le parvis d'un temple. Enfin il avait osé franchir le pas. La faible différence

quantitative qu'il avait acceptée en renonçant à ses chaussures à semelles compensées dans la salle de bains d'Edith avait entraîné une métamorphose qualitative radicale : l'horrible qualité de nain l'avait investi et avait fait de lui un monstre sacré. Dans la grisaille du bureau d'avocat où il passait ses journées, des rêves de despotisme le visitaient. Il avait lu par hasard un document sur Ravensbrück, Birkenau, les camps de concentration nazis réservés aux femmes. Il s'en voyait le commandant, le gouverneur, menant d'un fouet immense de vastes troupeaux de femmes nues et blessées – et il n'était pas rare que les dactylos eussent la surprise de l'entendre pousser des rugissements.

Mais le secret de sa nouvelle dignité lui pesait. Il aurait voulu s'en vêtir à la face du monde. Il rêvait d'une consécration évidente, publique, éclatante, proclamée devant une foule en extase. Il commanda au tailleur qui lui faisait ses vêtements une sorte de collant rouge sombre que bosselaient ses muscles et son sexe. Retour du bureau, il dépouillait sa livrée de petit clerc, prenait une douche et revêtait ce qu'il appelait par-devers lui sa tenue de soirée qu'il agrémentait d'un foulard de soie mauve étroitement noué autour de son long cou, à la manière des mauvais garçons d'autrefois. Puis, chaussé de mocassins à semelles minces et souples, il se glissait dehors. Il avait découvert le confort supérieur que lui assurait sa taille. Il passait la tête haute sous les portes les plus basses. Il pouvait se tenir debout dans les plus petites voitures. Tous les sièges étaient pour lui des nids spacieux. Les verres et les assiettes des bistrots et des restaurants lui offraient des portions d'ogre. En toute circonstance, il nageait dans l'abondance. Bientôt il mesura la force colossale accumulée dans ses muscles. Il fut vite connu dans certaines boîtes où les habitués l'invitaient à boire avec eux. Il se juchait d'un saut sur les hauts tabourets des bars et pouvait se dresser sur les mains, ses courtes jambes croisées en l'air comme des bras. Une nuit, un client qui avait trop bu l'insulta. Lucien le jeta par terre en lui tordant une cheville, puis debout sur lui, il entreprit de lui trépigner la figure avec une rage qui effraya les témoins. Le jour même une prostituée s'offrit à lui pour rien, par curiosité, parce que le spectacle de sa force l'avait excitée. Dès lors les hommes eurent peur du nain rouge, les femmes obéirent à l'obscur fascination qui émanait de lui. Sa vision de la société évolua. Il était le centre inébranlable d'une foule d'échassiers faibles et lâches qui titubaient sur leurs cannes et n'avaient à offrir à leurs compagnes que des sexes de ouistitis.

Mais cette renommée limitée ne devait être qu'un prélude. Un soir, dans un bar de Pigalle, alors qu'il venait de gagner un pari en déchirant en deux un jeu de cinquante-deux cartes à jouer, il fut

abordé par un homme au visage basané, aux cheveux noirs et frisés, et dont les mains s'adornaient de diamants. Il se présenta : Signor Silvio d'Urbino, directeur du Cirque d'Urbino dont le chapiteau se dressait pour la semaine à la porte Dorée. Le nain rouge accepterait-il d'entrer dans sa troupe ? Lucien attira à lui une carafe de cristal avec l'intention de la faire voler en éclats sur la tête de l'insolent. Puis il se ravisa. Son imagination venait de lui représenter un vaste cratère où les têtes des spectateurs se serraient comme des grains de caviar, s'étagant autour d'une piste violemment éclairée. Du cratère une ovation puissante, continue, interminable déferlait sur un personnage minuscule, vêtu de rouge, dressé seul au milieu de la piste. Il accepta.

Les premiers mois, Lucien se contenta d'égayer les temps morts du spectacle. Il courait sur la banquette circulaire qui cerne la piste, s'empêtrait dans les agrès, s'enfuyait avec des cris aigus quand l'un des hommes de piste exaspéré le menaçait. Finalement il se laissait prendre dans les plis du grand tapis des cascadeurs, et les hommes l'emportaient – grosse bosse au milieu de la bâche roulée – sans plus de cérémonie.

Les rires qu'il faisait déferler des gradins l'exaltaient au lieu de le blesser. Ce n'était plus le rire concret, sauvage, individuel qui avait été sa terreur avant sa métamorphose. C'était un rire stylisé, esthétique, cérémonieux, collectif, véritable déclaration d'amour pleine de déférence de la foule femelle à l'artiste qui la subjuguait. D'ailleurs ce rire se changeait en applaudissements quand Lucien reparaisait sur la piste, comme le plomb de l'alchimiste tourne à l'or au fond du creuset.

Mais Lucien se lassa de ces menues pitreries qui n'étaient qu'exercices et tâtonnements. Un soir, ses camarades le virent se glisser dans une sorte de salopette en matière plastique rosâtre qui figurait une main géante. À la tête, à chaque bras, à chaque jambe correspondait un doigt terminé par un ongle. Le torse était la paume, et derrière saillait l'amorce d'un poignet coupé. L'énorme et effrayant organe tournoyait en s'appuyant successivement sur chacun de ses doigts, se posait sur son poignet, se crispait vers les projecteurs, courait avec une vélocité de cauchemar, et même grimpait aux échelles, tournoyait accroché par une phalange autour d'une barre fixe ou à un trapèze. Les enfants hurlaient de rire, les femmes avaient la gorge serrée à l'approche de cette immense araignée de chair rose. La presse du monde entier parla de l'entrée de la main géante.

Cette gloire ne comblait pas Lucien. Il éprouvait le sentiment d'un manque, d'un inachèvement. Il attendait – sans impatience, avec confiance – quelque chose peut-être, quelqu'un plus probablement.

Le cirque d'Urbino tournait depuis cinq mois déjà quand il déploya

ses toiles à Nice. Il devait y rester une semaine et franchir ensuite la frontière pour regagner sa patrie italienne. La soirée du troisième jour avait été brillante et l'entrée de la main géante avait fait un malheur. Lucien s'était démaquillé et se reposait dans la luxueuse caravane à laquelle il avait droit depuis son grand succès, quand il entendit frapper doucement à une fenêtre. Il éteignit et s'approcha des rideaux bonne-femme qui bordaient un rectangle de pâle lumière. Une haute et massive silhouette faisait une ombre sur le ciel phosphorescent. Lucien entrouvrit la fenêtre.

— Qui êtes-vous ?

— Je voudrais parler à M. Gagneron.

— Mais qui êtes-vous ?

— C'est moi, Bob.

Lucien dut s'asseoir, fauché par l'émotion. Il savait maintenant ce qu'il attendait, qui il était venu chercher à Nice. C'était à une manière de rendez-vous qu'il avait obéi, un rendez-vous avec Edith Watson. Il fit entrer Bob, et la masse gauche du skieur d'eau encombra aussitôt l'étroit habitacle où Lucien avait pourtant toutes ses aises. Il méprisa une fois de plus les échassiers qui ne sont à leur juste place nulle part.

Bob s'expliqua à mi-voix. Depuis la mort d'Edith, il menait une existence traquée dans des greniers brûlés par le soleil, dans des caves suintantes d'humidité, nourri comme une bête par sa mère et un ami. Il était obsédé par la tentation de se livrer à la police, mais la seule perspective de la détention préventive l'épouvantait, et surtout il y avait ces maudites lettres de rupture, pleines de menaces de mort qui aggravaient son dossier. Or ces lettres, Lucien pouvait témoigner que c'était lui qui les avait dictées à Bob en vue du divorce, et que les menaces qu'elles contenaient étaient fictives, purement conventionnelles.

Lucien jouissait pleinement de sa toute-puissance sur le géant à visage de fille. Lové au creux d'un nid de coussins, il regrettait seulement de ne pas fumer – la pipe singulièrement – car alors il aurait pris avant de répondre un temps infini à la nettoyer, puis à la bourrer, enfin à l'allumer dans toutes les règles de l'art. À défaut de pipe, il ferma les yeux et s'accorda une bonne minute de réflexion voluptueuse, souriante, bouddhiste.

— Vous êtes recherché par la police, dit-il enfin. Mon devoir serait de vous dénoncer. Je vais réfléchir à ce que je ferai pour vous. Mais j'ai besoin d'une preuve de confiance totale, aveugle. Alors, c'est très simple. Vous allez regagner votre cachette. Demain à la même heure, revenez. Il n'y aura pas de souricière. Ce sera la preuve que vous

pouvez me faire confiance. Un pacte nous unira alors. Vous êtes toujours libre de ne pas revenir.

Le lendemain Bob était là.

— Ne comptez pas sur mon témoignage pour les lettres, lui dit Lucien. Mais j'ai mieux à vous offrir. Après-demain nous passerons en Italie. Je vous emmène.

Bob s'agenouilla dans la caravane et lui baisa les mains.

Ce fut un jeu pour Lucien de le cacher dans son lit pour lui faire franchir la frontière. Il lui imposa de rester enfermé lors des étapes du cirque à San Remo, Imperia et Savone. Il attendit Gênes pour le présenter au Signor d'Urbino comme un ami rencontré par hasard dans la foule et avec lequel il se proposait de monter une entrée nouvelle. Aussitôt ils se mirent au travail.

Leur énorme différence de taille suggérait à elle seule des numéros classiques. Ils mimèrent ainsi le combat de David et de Goliath auquel Lucien avait ajouté un final de son invention. Le géant s'étant écroulé, son vainqueur le gonflait avec une pompe à bicyclette. Dès lors c'était un pachyderme obèse, docile et mou, roulant d'un bord sur l'autre que le nain menait et malmenait. Il s'en servait à divers usages, matelas pneumatique pour faire un somme, tremplin élastique pour bondir vers les agrès, punching-ball. Et toujours le colosse était bafoué, rossé par son minuscule adversaire. Enfin Lucien se juchait à cheval sur son cou et enfilait un immense manteau qui couvrait Bob jusqu'aux chevilles. Et ils déambulaient ainsi, devenus un seul homme de deux mètres cinquante de haut, Bob aveuglé, anéanti par le manteau, Lucien haut perché, impérieux et rageur.

Ce fut en retrouvant la grande tradition du clown blanc et de l'auguste que leur entrée prit un tour définitif et couronna le triomphe de Lucien. Le clown blanc maquillé, pomponné, chaussé d'escarpins, les mollets cambrés dans des bas de soie avait jadis tenu seul la piste, éblouissant d'esprit et d'élégance. Mais il avait eu l'imprudence de chercher un repoussoir pour mettre en valeur sa beauté et son éclat, et l'auguste hilare et grossier, à trogne de poivrot – inventé à cette fin – l'avait peu à peu supplanté. Lucien prolongea cette évolution en faisant de son trop raffiné partenaire sa chose et son souffre-douleur. Pourtant rien n'était trop beau pour Bob. Le nain le coiffa d'une perruque platinée, il ajouta à son costume des flots de rubans, des broderies, des dentelles, du duvet de cygne. Finalement, emporté par la logique de son numéro, il imagina le mariage grotesque, sur la marche nuptiale de Mendelssohn jouée au trombone, de cette immense jeune fille neigeusement parée avec le minuscule crapaud rouge qui sautait en coassant aux pans de sa robe. À la fin du numéro,

il faisait un bond de chien et ceinturait de ses courtes jambes son partenaire qui l'emportait ainsi dans les coulisses sous un tonnerre d'applaudissements.

Ce saut final troublait profondément Lucien parce qu'il lui rappelait dans un vertige douloureux et voluptueux l'étreinte qui avait tué Edith Watson. Bob et lui n'étaient-ils pas unis par leur amour de l'ancienne cantatrice ? Lucien parlait d'elle le soir avec Bob, puis, obsédé par son souvenir, il finit par la confondre avec son compagnon, et comme il lui importait plus encore de soumettre et d'humilier les échassiers que de leur prendre leurs femmes, il en vint une nuit, chaque nuit, à rejoindre son ancien rival, dans le bas-côté de la caravane où il couchait, pour le posséder comme une femelle.

Plus tard, le thème impérial, esquissé par le peignoir pourpre de Bob, reprit possession de lui. Rien n'était plus conforme à la tradition clownesque que de faire évoluer l'auguste – le nom même le suggérait – vers une parodie d'empereur romain. Lucien se drapa dans une tunique rouge qui lui laissait nues ses cuisses torsées et musculeuses. Il portait glaive, collier barbare et couronne de roses. Ce n'était plus l'auguste, c'était le Néron, le gag-Néron, comme le dit un jour d'Urbino toujours en quête de slogans et de textes d'affiche. Quant à Bob, il devint tout naturellement Agrippine. Que Néron ait fait assassiner sa mère après l'avoir eue comme première maîtresse, cela paraissait de bon augure à Lucien (Lucius Nero) qui, ne trouvant pas sa place parmi les modèles honnêtes et courants, s'inspirait volontiers des grandioses turpitudes de l'Antiquité. Il lui plaisait que sa vie prît la forme d'une caricature des mœurs échassières, haute en couleur et tout éclaboussée de sang et de sperme.

— Ce qui me chagrine, dit-il une nuit en quittant Bob pour regagner son petit lit, c'est que, quoi que nous fassions, nous n'aurons jamais d'enfant.

Cette réflexion pesait certes son poids de cynisme brutal, mais elle n'en était pas moins secrètement inspirée par une découverte récente qui allait marquer un nouveau tournant dans sa destinée. Il avait remarqué que si les adulations du public ordinaire étaient sans influence notable sur la boule de haine qui pesait lourd et dur dans sa poitrine, parfois cependant un souffle tiède et printanier semblait lui parvenir des gradins et singulièrement du sommet des gradins, des derniers bancs qui se perdent dans l'ombre du chapiteau. Ce souffle qui le touchait, l'émouvait, le bénissait, il en guetta dès lors passionnément l'apparition, et chercha à repérer celles des représentations où il se manifestait. Or c'était toujours en matinée, le jeudi de préférence au dimanche, jour où à cette époque les enfants n'allaient pas à l'école.

— Je voudrais, dit-il un soir à d'Urbino, qu'une fois par semaine au moins on interdise l'entrée du cirque à toute personne âgée de plus de douze ans.

Le directeur se montra très surpris de cette exigence, mais il respectait les caprices des vedettes dont le génie inventif s'était manifesté par des innovations fructueuses et spectaculaires.

— Nous pourrions commencer le 24 décembre, veille de Noël, précisa le nain rouge.

L'échéance était si proche et la menace du manque à gagner si précise que d'Urbino commença à s'émouvoir.

— Mais pourquoi, mon cher maître, mais quelle idée, moins de douze ans, mais qu'est-ce que ça veut dire ?

Lucien sentit une fois de plus sa vieille colère haineuse le saisir, et il s'avança menaçant vers son directeur.

— Ça veut dire que pour une fois j'aurai un public à ma taille ! Vous comprenez, non ? Je ne veux pas un échassier, pas un seul !

— Mais, mais, mais, balbutia d'Urbino, si on interdit l'entrée aux adultes et aux adolescents, ça va nous coûter très cher !

La réponse de Lucien, d'habitude furieusement âpre au gain, le cloua d'étonnement.

— Je paierai ! trancha-t-il. Nous ferons calculer le manque à gagner par le caissier, et vous déduirez cette somme de mes cachets. D'ailleurs pour la matinée du 24 décembre, c'est bien simple, j'achète toutes les places. L'entrée sera gratuite... pour les enfants.

Cette représentation de Noël demeura mémorable dans l'histoire de la piste. Les enfants affluèrent de plusieurs lieues à la ronde, parfois par cars entiers, car on avait alerté les écoles, les maisons de redressement et les orphelinats. Certaines mamans refoulées aux entrées eurent l'idée d'attacher les leurs ensemble pour que les petits ne se perdent pas, et on vit des cordées de cinq, six et même sept frères et sœurs escalader les gradins.

Ce que fut le numéro du nain rouge ce jour-là, nul ne le sait car il n'eut pas d'autres témoins que les enfants, et il leur fit jurer le secret. À la fin du spectacle, ils lui firent une ovation formidable, et lui, planté dans la sciure sur ses jambes inébranlables, les yeux fermés de bonheur, il se laissa submerger par cet orage de tendresse, par cette tempête de douceur qui le lavait de son amertume, l'innocentait, l'illuminait. Puis les enfants par milliers croulèrent sur la piste, l'entourèrent d'un flot tumultueux et caressant, le portèrent en triomphe avec des chants.

Derrière les rideaux rouge et or de l'entrée d'écurie, les écuyères, le dompteur, les prestidigitateurs chinois, la trapéziste volante, les jongleurs népalais, et derrière eux la haute et grotesque silhouette d'Agrippine, tous reculaient, s'effaçaient, étonnés par cet hymne sauvage.

— Laissons-le, leur dit d'Urbino. Il est avec les siens, il est fêté par son peuple. Pour la première fois de sa vie peut-être, il n'est plus seul. Quant à moi, je tiens mon slogan : Lucius Gag-Néron, l'empereur des enfants. Je vois déjà mon affiche, le Nain rouge en toge avec son glaive et sa couronne, et la foule, la foule immense des petits dont pas un seul ne le dépasse d'un centimètre ! Mais quelle matinée, mes amis, quelle matinée !^{2}

Tristan Vox

Cette histoire se passe il y a bien peu d'années, à une époque qui paraîtra pourtant préhistorique aux jeunes d'aujourd'hui. En ce temps-là en effet la télévision n'existait pas encore. C'était la radio qui étendait son empire sur les esprits et enfiévrant les imaginations. Il ne faudrait pas croire cependant que son pouvoir était moindre que celui de notre télévision, bien au contraire. Pour rester sans visage ni regard, les voix n'en avaient que plus de mystère, et leur magie agissait avec une efficacité parfois redoutable sur les hommes et les femmes à l'écoute. On remarquera que dans nombre de religions, les décrets de Dieu se manifestent par une voix tombant du haut d'un ciel vide. Ainsi les « spiqueurs » – c'est ainsi qu'on les appelait – paraissaient-ils au grand public comme des créatures incorporelles et douées d'ubiquité, à la fois toutes-puissantes et inaccessibles. Certains prenant la parole tous les jours à la même heure – avec une régularité quasiment astronomique – jouissaient d'une notoriété extraordinaire et retenaient l'attention passionnée de foules immenses. Cette popularité, ils la mesuraient par le fabuleux courrier qu'ils recevaient, un courrier où il y avait tout, absolument tout, des cris, des plaintes, des menaces, des confidences, des promesses, des offres, des supplications. Les plus bornés, les plus entêtés de matérialisme ne pouvaient se dissimuler ce qu'ils représentaient dans l'esprit de leurs correspondants, et, se regardant parfois dans une glace, ils prononçaient en tremblant le mot terrible de quatre lettres qu'on leur faisait incarner malgré eux.

Le plus célèbre de tous était sans conteste le pathétique Tristan Vox dont la voix, partant d'un petit studio obscur et perdu au fond d'un énorme building des Champs-Élysées, berçait et exaltait à la fois des millions de cœurs solitaires, chaque soir de vingt-deux heures à minuit. Comment expliquer la magie de cette voix ? Certes, il y avait en elle une gravité caressante et veloutée que relevait une fêlure, une cassure, quelque chose de blessé, et qui blessait aussi avec une implacable douceur ceux – et surtout celles – qui l'entendaient. Cette *raucité tristanienne*, c'était bien autre chose que la *raucité aznavourienne* qui vint plus tard, comme son écho assourdi, et qui fit cependant d'un petit chanteur arménien, faune chétif et frileux, l'une des idoles du music-hall.

Mais la qualité physique de la voix de Tristan Vox n'aurait pas suffi à justifier l'extraordinaire ascendant dont elle jouissait. Encore une fois la radio avait sur la télévision l'immense privilège de s'adresser aux yeux de l'âme et non à ceux du corps. L'homme de télévision n'a que le visage qu'il a. L'homme de radio avait le visage que lui prêtaient ses auditeurs et ses auditrices sur la seule foi de ses intonations.

Or, chose étrange, un certain consensus apparaissait à travers les innombrables lettres et même dans les dessins que recevait Tristan Vox. L'image qu'on se faisait généralement de lui, d'après sa voix, était celle d'un homme dans sa seconde jeunesse, grand, mince, souple, avec une masse de cheveux châtain indomptés qui atténuaient par leur flou romantique ce que son masque noblement tourmenté, aux pommettes un peu hautes, aurait pu avoir d'excessivement sombre, malgré la douceur de ses grands yeux mélancoliques.

Tristan Vox s'appelait en réalité Félix Robinet. Il approchait la soixantaine. Il était petit, chauve et bedonnant. Sa voix prenante s'expliquait par une laryngite chronique et un étrange double menton vibratile qui agrémentait le bas de son visage. Au terme d'une médiocre carrière de comédien comique – il rappelait un peu Alerme – qui l'avait promené au gré des tournées théâtrales dans toutes les sous-préfectures de France, il avait été soulagé de trouver une situation stable et sédentaire comme « spiqueur » à la radio.

On lui avait d'abord fait lire des bulletins météorologiques, le résumé des nouvelles, les programmes du lendemain. Sa célébrité avait véritablement commencé le jour où il avait prêté sa voix à l'Horloge parlante que chacun pouvait entendre en composant le numéro *Observatoire 84.00* sur son téléphone. On avait commencé alors à s'interroger à son sujet, et un grand quotidien avait lancé, comme une sorte d'énigme policière, la question : qui se cache derrière l'Horloge parlante ? Robinet, qui avait choisi ce métier pour avoir une retraite paisible, s'était alors entouré de mystères. Il avait mis ainsi le comble aux curiosités.

Un jour, le directeur de la station avait eu une conversation avec lui.

— Franchement, lui avait-il dit en substance, vous valez de l'or. Le public que nous attirent vos vacances est immense. Vous pouvez me demander ce que vous voulez sur le plan matériel.

Robinet, qui avait réprimé une grimace en entendant parler de *vacation* – un de ces faux termes de métier qu'il détestait –, avait trop de méfiance à l'égard de son propre destin pour se réjouir sans réserve de ce préambule. Pour lui toute bonne fortune annonçait un piège. Il

remercia néanmoins son directeur et l'assura qu'il réfléchirait. La vérité, c'est que ses besoins étaient modestes, et que les avances de son directeur l'embarrassaient quelque peu. Pour lui, la réussite venait trop tard. Sa carrière de comédien était terminée. Vingt ans, trente ans plus tôt peut-être ? Ce n'était même pas sûr. À vrai dire, il avait fait ce métier comme un autre, en père tranquille que le démon de l'ambition n'a jamais troublé.

— Seulement voilà, reprit le directeur, de mon côté, j'ai deux choses à vous demander. Nous ne sommes pas là pour nous faire des courbettes, n'est-ce pas, et je n'irai pas par quatre chemins. Les gens qui vous écoutent ne vous imaginent pas tel que vous êtes. Ils brodent sur votre voix, ils vous idéalisent, ils se font tout un cinéma. Ce n'est l'intérêt de personne de les décevoir. Il faudrait donc : un, que vous choisissiez un pseudonyme. Deux, que vous restiez absolument invisible. Pas de photo, pas d'apparition en public, gala, coquetel ou autre. Êtes-vous d'accord ?

Ces exigences convenaient on ne peut mieux à Robinet. Rien n'était plus contraire à ses goûts qu'une notoriété de mauvais aloi qui viendrait troubler son calme confort. Sa voix – qui en quarante ans de théâtre n'avait jamais ému personne – soulevait les foules dès lors qu'elle passait par le canal d'un micro. C'était là une de ces loufoqueries du destin dont il convenait de limiter autant que possible les effets. Qu'elle édifie donc, cette voix d'or, tous les mythes romanesques possibles et imaginables. Lui, Félix Robinet, demeurerait à l'écart de ces folies.

C'était ainsi qu'était né Tristan Vox, superbe assemblage de roman courtois et de modernisme vulgaire. Il fut convenu que tous les ponts seraient coupés entre Vox et Robinet. Aucune personne étrangère à la station ne serait admise dans le studio pendant les vacances de Robinet. Aucune photographie de lui ne serait divulguée. Ses relations avec l'extérieur – courrier, téléphone, rendez-vous – seraient filtrées avec le plus grand soin. Robinet s'imaginait qu'en coupant ainsi tous les fils qui le rattachaient à Vox, l'inexistence de ce dernier suffirait à le rendre inoffensif. En réalité, il lui laissait une liberté redoutable, celle par exemple, après s'être fait une place dans des millions de vie, d'envahir et de saccager celle de son propre auteur.

Car la métamorphose qui faisait chaque soir sortir Tristan Vox de Félix Robinet par le simple truchement d'un micro n'était pas moins mystérieuse que celle d'une citrouille en carrosse par un coup de baguette magique. Robinet ne faisait aucun effort dramatique pour ressembler au héros ténébreux que son auditoire imaginait. Parce que c'était conforme à son caractère, il évitait tout effet, tout mouvement un peu vif, tout accent passionné, et il entretenait son monde entre

deux disques qu'il annonçait et « désannonçait » – selon le jargon de la radio – sur le ton de la confiance, un ton affectueux, un peu triste, mais rassurant, où on sentait passer une indulgence amusée et désabusée, nourrie par une immense expérience. De quoi parlait-il ? De tout et de rien. Des saisons, de son jardin, de sa maison – bien qu'il habitât un appartement rue Lincoln – des animaux, de tous les animaux, indistinctement, inépuisablement, lui qui n'avait jamais eu fût-ce un poisson rouge. En revanche il évitait toute allusion aux enfants, parce qu'il savait d'instinct que son public était formé en majeure partie de solitaires – vieux garçons et filles bréhaignes – et que l'image de l'enfant aurait jeté un froid dans les mille tête-à-tête qu'il entretenait simultanément.

On aurait pu lui représenter qu'il mentait, qu'il trompait son monde, qu'il commettait soir après soir un abus de confiance réitéré. Il aurait protesté en toute bonne foi qu'il poursuivait derrière un micro le métier de comédien qu'il avait exercé toute sa vie sur des planches, et qui consistait à incarner aux yeux du public un personnage qu'on n'est pas. Si on lui avait rétorqué que ce n'était pas la même chose, il en serait sans doute convenu, mais sans pouvoir préciser en quoi justement consistait la différence. Car ce personnage de Tristan Vox, il l'incarnait autrement qu'un acteur incarne Rodrigue ou Hamlet. Il l'incarnait en affirmant sans équivoque qu'il l'était réellement, et il le créait en même temps, à chaque instant, au lieu de l'emprunter tout fait à un répertoire. Se rendait-il compte du risque qu'il courait ? Car une illusion aussi vivement entretenue doit bien finir par déborder l'imaginaire et mordre sur le réel en y provoquant d'imprévisibles turbulences.

Contre une incursion du ravageur Tristan Vox dans la vie paisible de Félix Robinet, deux femmes faisaient rempart. Il y avait d'abord en première ligne sa secrétaire, la maigre et chevaline M^{lle} Flavie. C'était sur elle que venait se briser le flot du courrier matinal, l'artillerie lourde des cadeaux et paquets, et l'assaut intempestif des visiteurs et visiteuses. Elle répondait aux lettres – après avoir soumis à Robinet celles qui lui paraissaient présenter un intérêt –, acheminait les cadeaux vers un asile de vieillards, et décourageait avec une courtoisie inflexible les campeurs d'antichambre. Parce qu'elle faisait face intrépidement à la foule avide et idolâtre qui acclamait et réclamait Tristan Vox, Félix Robinet ne la voyait pour ainsi dire que de dos, et la connaissait mal. Elle-même, obsédée sans cesse par le prestigieux Tristan, avait peine à percevoir le gris et paisible Félix qui n'était à ses yeux que l'ombre et comme la doublure de l'Autre.

Aussi bien Robinet n'avait-il qu'une hâte, en sortant peu après minuit du studio : regagner le gîte conjugal où l'attendait son épouse,

la douce et plantureuse Amélie – née Lamiche – avec un petit médianoche de sa façon, c'est-à-dire à la mode auvergnate. Car Amélie était un fin cordon-bleu, et ils étaient tous les deux originaires de Billom – un petit bourg du Puy-de-Dôme – où ils comptaient se retirer dans quelques années. Ce souper quotidien où les Robinet communiaient dans la béatitude gastronomique, on pouvait regretter que personne n'en fût témoin, car leurs mines gourmandes et attendries, lorsque le plat longuement concocté déroulait ses effluves enivrants sous leur nez, fournissaient l'image même du bonheur et de la fidélité conjugale. Mais d'un autre côté, on aurait difficilement pu trouver un tableau plus contraire au personnage mélancolique et désincarné de Tristan Vox.

C'était pourtant sur ce point intime entre tous – leurs origines billomoises – que Vox allait faire porter sa première attaque contre Robinet.

Tout commença par une série de lettres brûlantes qu'une certaine Yseut – il s'agissait évidemment d'une signature d'emprunt accordée au prénom de Tristan – envoyait à intervalles réguliers, et qui contenaient des précisions assez troublantes sur la vie des Robinet. Bien entendu, c'était M^{lle} Flavie qui avait été alertée la première.

— C'est curieux, dit-elle un jour à Robinet en lui apportant, pour qu'il les signe, les réponses qu'elle avait préparées. Qu'est-ce au juste que le Gros et le Petit Turluron ? Je ne vous ai jamais entendu prononcer ces noms au micro.

Rien n'est au contraire plus familier aux habitants de Billom puisqu'il s'agit de deux grosses collines situées à l'ouest de la ville, et qui constituent un but de promenade dominicale. C'est ce que Robinet expliqua à sa secrétaire.

— Pourtant, s'obstina-t-elle, je ne me souviens pas que vous ayez jamais fait allusion à Billom.

Elle avait une mémoire d'éléphant, et Robinet pouvait se fier à elle. Il lut la lettre. À travers un bavardage fort libre, le Petit et le Gros Turluron apparaissaient avec une signification d'une transparente obscénité. C'était signé : Yseut.

— C'est possible tout de même que j'aie parlé de Billom où je suis né, et des deux Turluron que tout le monde connaît dans la région, risqua-t-il sans y croire vraiment en voyant M^{lle} Flavie secouer la tête énergiquement.

— Ça ne m'aurait pas échappé, affirmait-elle. De toute façon, nous ne pouvons toujours pas répondre à cette Yseut, car cette lettre ne comporte pas plus d'adresse que les autres.

Il y eut une brève accalmie, puis Yseut se manifesta à nouveau par une salve d'épistoles qui franchissaient cette fois toutes les bornes de la bienséance. Robinet lut et relut avec perplexité la phrase suivante : *Ah mon chéri ! Si tu me voyais quand je t'écoute, tu ne t'embêterais pas !*

— Que croyez-vous qu'elle veuille dire ?

M^{lle} Flavie prit un air outré.

— Comment voulez-vous que je le sache ?

— C'est une femme qui a écrit cela, et vous êtes une femme, raisonna Robinet.

— Vous devriez savoir qu'il y a plusieurs sortes de femmes ! s'indigna la vieille fille.

Robinet haussa les épaules et alla s'enfermer dans son studio, après avoir brièvement téléphoné à son épouse. Il laissa retomber sur lui la lourde porte qu'on verrouillait en abaissant un long bras de levier, et s'assit devant le micro. Autrefois les micros ressemblaient à de grosses boîtes rectangulaires criblées de petits trous. Il y avait quelque chose de familier et de bon enfant dans ces grosses cages à mouches. Les nouveaux micros avaient l'air d'une tête de vipère dardée sur le visage, sur la bouche de celui qui parlait. Robinet s'avisa que c'était ce serpent électronique hostile et méchant qui opérait sa métamorphose en Tristan Vox. Il fut particulièrement sensible à l'étrange solitude qui était la sienne chaque jour à la même heure. La petite pièce surchauffée et insonorisée, close comme un coffre-fort, n'ouvrait sur l'extérieur que par le rectangle à double vitre par lequel il voyait vaguement la silhouette paresseuse du preneur de son, inclinée devant ses consoles. Ils travaillaient ensemble depuis si longtemps qu'ils n'utilisaient plus jamais l'interphone grâce auquel ils auraient pu échanger quelques phrases. L'opérateur se contentait d'avertir Robinet d'un coup de lumière verte qu'il allait lui donner l'antenne. Puis le signal rouge s'allumait, et la solitude de Robinet, tout à fait fermée du côté de ses compagnons de travail et de ses relations privées, s'ouvrait de façon béante sur la foule immense et muette de son auditoire. Félix Robinet était désormais enfoui dans une sorte de tombeau. Tristan Vox retentissait comme un dieu omniprésent aux oreilles de tous. Il s'introduisait dans les cœurs, se déployait en Phénix resplendissant dans les imaginations.

Or Félix Robinet, un peu triste et angoissé ce soir-là, réagissait comme à l'accoutumée par un surcroît de tendresse pour les douceurs gastronomiques. Il n'avait téléphoné à sa femme avant le début de l'émission que pour lui demander des nouvelles des tripoux de Chaudes-Aigues qui étaient sur le feu et qui devaient constituer l'essentiel de leur souper. Il était certes tout à fait exclu que Tristan

Vox fit la moindre allusion sur l'antenne à l'un des plats les plus canailles de toute la cuisine bougnate, laquelle n'a jamais passé pour légère et raffinée. Mais on peut dire que les tripoux ne cessèrent de hanter Robinet pendant toute la durée de son émission.

Le surlendemain, M^{lle} Flavie lui apportait une nouvelle lettre d'Yseut, et attirait son attention sur une phrase qu'elle jugeait quant à elle parfaitement sibylline : *Mon Tristan n'en pouvait plus de saliver hier devant son micro, et il attendait avec une impatience frénétique le moment de mettre les talons dans l'estomac !*

Pauvre M^{lle} Flavie ! Comment aurait-elle pu soupçonner que son patron devait manger ce soir-là des tripoux, lesquels ne sont rien d'autres que des pieds de mouton farcis, enveloppés dans des estomacs, de mouton également ? L'allusion sautait aux yeux, à ceux du moins de Robinet. Mais n'était-ce pas une illusion due au souvenir du délicieux souper de ce soir-là ? Car, si allusion il y avait, comment expliquer qu'Yseut se fût trouvée au fait du plat auvergnat qui attendait Robinet après minuit ? À cela une seule explication possible : il en avait involontairement laissé percer quelque chose sur l'antenne. Pourtant il n'avait aucun souvenir d'une aussi grossière bévue, et s'il en arrivait maintenant à dire au micro des choses qui auraient dû être tues, et de surcroît à n'en garder aucun souvenir, n'y avait-il pas lieu d'être très inquiet ?

Profondément troublé, l'honnête Robinet se demandait s'il était encore en état d'exercer un métier somme toute semé de risques et lourd de responsabilités.

Yseut se tint coite dix jours. Ce n'était apparemment que pour préparer un poulet où la perfidie et le mystère formaient un mélange détonant. Il s'agissait d'ailleurs moins d'une lettre que d'un vaste dessin en couleurs représentant un énorme gâteau hérissé de bougies. Des lettres multicolores formaient guirlande autour du gâteau. En faisant tourner la feuille, on pouvait lire :

HAPPY BIRTHDAY FOR THE BIG TRISTAN !

Et un gros picoussel avec soixante bougies...

— Qu'est-ce que c'est qu'un picoussel ? interrogea M^{lle} Flavie, raide et sombre comme la Justice.

— Vous ne connaissez pas le picoussel ? s'étonna Robinet. Il est vrai que ça ne se mange qu'en Auvergne, et plus particulièrement, voyez-vous, à Mur, Mur-de-Barrez, un village du Cantal.

Et son visage s'épanouit de satisfaction.

— C'est une sorte de flan, oui, un flan de farine de blé noir, garni de prunes. Et assaisonné de fines herbes. Ça s'arrose de préférence avec un chanturge ou un châtaugay.

Cette évocation idyllique ne dérida pas M^{lle} Flavie qui demeurait obsédée par une triple énigme. Comment la dénommée Yseut connaissait-elle la date de naissance de Robinet, son âge, ses origines auvergnates ? Elle lui posa la question sans douceur.

— C'est quelqu'un qui vous connaît, monsieur Robinet. Et donc une femme que vous connaissez !

Elle lui tourna le dos et sortit sur cette accusation pleine de sous-entendus. C'était clair. Aux yeux de sa fidèle secrétaire, Robinet avait une créature, et il se laissait aller à des confidences sur l'oreiller !

Robinet, brutalement arraché à ses rêves de picoussel, fut atterré par l'injustice et la malignité du sort. Il attaqua sans appétit le truffado d'Aurillac qu'Amélie lui avait préparé ce soir-là.

— Samedi, c'est ton anniversaire, dit-elle entre deux bouchées. Je vais te faire un...

— Rien du tout ! coupa Robinet. Ni fleurs ni couronnes pour mes soixante ans, tu m'entends ! Ça suffit comme ça !

Et il alla se coucher en laissant devant son truffado à peine entamé une Amélie consternée par cette sortie.

Le samedi, un gros paquet en forme de carton à chapeaux attendait Tristan au studio. Le papier bariolé de dessins et de lettres rappelait le dernier message d'Yseut. Évidemment, il contenait le fameux picoussel d'anniversaire.

Robinet l'envoya à l'asile sans l'ouvrir.

Sans doute ce direct à l'estomac avait-il excité Yseut. Dès le lendemain, elle se déchaîna, mais cette fois en visant nettement au-dessous de la ceinture. On aurait dit qu'une frénésie de luxure s'était emparée d'elle. Et s'il n'y avait eu que des promesses, des caresses, des chatteries formulées en termes d'une abominable précision ! Mais c'étaient surtout les dessins en couleurs accompagnant les textes qui étaient de nature à faire rougir même un confesseur breton.

Robinet maniait ce courrier d'un genre particulier avec une répugnance très ostensible.

— Mais après tout, mademoiselle Flavie, finit-il par dire un jour à sa secrétaire, vous ne m'apportez pas toutes les lettres qui arrivent au nom de Tristan Vox ? Alors pourquoi choisissez-vous ces saletés ?

M^{lle} Flavie manifesta un grand trouble.

— Mais, monsieur, parce que... enfin... eh bien il m'avait semblé que cette correspondance pourrait présenter pour vous un certain intérêt, balbutia-t-elle.

— C'est ma foi possible, admit Robinet. Oui, on ne sait jamais les idées que cette exaltée pourrait avoir. Il vaut mieux la surveiller.

La vie double de Robinet-Vox poursuivit son cours tant bien que mal sous une grêle de lettres où alternaient les allusions gastronomiques et les déchaînements érotiques. Assez curieusement, les deux thèmes ne se mêlaient pas et constituaient comme deux sources épistolaires distinctes. Peut-être la situation aurait-elle pu durer cependant si un événement nouveau n'était venu la bouleverser, un coup du sort d'une violence et d'une perfidie à peine imaginables.

Chaque mercredi paraissait un hebdomadaire radiophonique très en vue, *Radio-Hebdo*, qui publiait, outre les programmes de la semaine à venir, tout un supplément photographique concernant les vedettes du micro. Le rédacteur en chef se demanda pourquoi l'édition ordinaire de son hebdomadaire s'épuisa cette semaine-là en quelques heures. Il fit procéder à un nouveau tirage et mena une petite enquête.

La clé du mystère se trouvait dans un coin d'une page magazine. En marge des programmes, on avait publié un portrait, celui d'un homme encore jeune, aux pommettes un peu hautes, aux grands yeux veloutés et mélancoliques, et à la chevelure châtain abondante et indomptée. Or par suite d'une inconcevable bévue, on avait imprimé sous cette photo le nom de Tristan Vox, alors que c'était celle d'un certain Frédéric Durâteau, finaliste de la Coupe Borotra du tennis-club de Nanterre.

Robinet n'ouvrait jamais un journal, et ce fut le directeur de la station qui le mit au courant de l'incident. Déjà affecté par les assauts quotidiens de la mystérieuse Yseut, il se montra fort abattu par cette nouvelle calamité. Son directeur s'efforça pourtant de le rassurer. La publication d'une photo qui ne ressemblait en rien à la sienne ne pouvait qu'achever d'égarer le public et renforcer son incognito. Sans l'avoir cherché, il avait désormais un visage à fournir à ses admirateurs, et ce visage n'était qu'un masque derrière lequel il resterait parfaitement invisible.

Les arguments étaient raisonnables et convaincants. Robinet les écouta avec la meilleure volonté du monde. Mais au fond de lui, il restait persuadé que l'horizon était noir de menaces. Mieux même, il avait le sentiment intime de voir toute sa vie en train de s'effondrer, comme un château de cartes. Il fit dès lors le dos rond dans l'attente d'une nouvelle catastrophe.

Elle se produisit le lundi suivant. C'est que la grande presse avait eu tout loisir le samedi et le dimanche de prendre le relais de *Radio-Hebdo*, et de reproduire, fortement agrandi, un repiquage de la prétendue photo de Tristan Vox. Donc ce lundi, comme Robinet se présentait au studio quelques minutes avant le début de son émission, il vit venir à lui M^{lle} Flavie dans un état d'agitation dont il ne l'aurait jamais crue capable.

— Monsieur, monsieur, s'écria-t-elle. Il est là !

— Qui est là ? demanda Robinet.

Il posa cette question parce qu'elle s'imposait, mais il savait bien, hélas, de qui il s'agissait !

— Mais Tristan Vox ! s'exclama M^{lle} Flavie.

Robinet se laissa tomber sur une chaise, les genoux cassés par l'émotion. Ainsi donc l'instant attendu avec terreur depuis des mois était arrivé. Celui de sa confrontation avec un personnage imaginaire, tiré de lui-même – et notamment de sa voix –, invoqué deux heures par jour devant une foule immense, fécondé et chargé de réalité par les rêves de cette foule, cité à paraître, à comparaître par lui, Robinet, et par cette foule, et donc voué forcément à s'incarner un jour ou l'autre.

Il laissa passer quelques minutes sous l'œil interrogateur et févreux de M^{lle} Flavie.

— Où est-il ? finit-il par articuler.

— Il attend... dans le bureau.

Robinet nota fugitivement qu'elle avait dit, non pas « votre bureau », mais « le bureau ». Bientôt sans doute dirait-elle « son bureau »...

— Bien, dit-il avec détermination, je vais aller voir.

Il évita il est vrai de préciser « aller *le* voir », car il ne voulait que jeter un coup d'œil par la fente d'une porte, et non engager un entretien qui aurait débordé le temps qu'il lui restait avant le début de son émission, et qui aurait été peut-être aussi au-dessus de ses forces.

Il s'éloigna sur la pointe des pieds et revint de même deux minutes plus tard.

— C'est bien lui en effet. C'est l'homme de la photo.

— C'est Tristan Vox ! précisa M^{lle} Flavie sans ménagement.

— C'est l'homme de la photo, répéta obstinément Félix Robinet.

Il avait plus qu'à moitié tort, et il le savait. Car celui qu'il avait vu,

assis patiemment dans le bureau, présentait tous les traits physiques – et probablement aussi moraux – que l'énorme courrier des auditeurs attribuait à Tristan Vox, et si on avait demandé à un dessinateur de faire à l'aide de ces lettres le portrait robot du célèbre spiqueur, c'est exactement l'image du visiteur indésirable qu'il aurait tracée.

— Que faut-il en faire ? demanda M^{lle} Flavie.

— Mon émission commence dans deux minutes, et j'en ai pour deux heures, dit Robinet. Dites-lui... Ah et puis, ça m'est égal ! Faites-en ce que vous voulez ! cria-t-il avant de s'enfermer dans le studio.

Les auditeurs de l'émission de ce soir-là se doutèrent-ils des circonstances extraordinaires qui l'entouraient ? Peut-être, car l'émotion qui étreignait Robinet rendit sa voix encore plus prenante dans sa douce et blessante raucité. Il parlait, et son âme s'envolait à tire-d'aile vers des milliers d'autres âmes. Mais pour la première fois, son âme avait un corps. Et ce corps n'était pas celui – lourd et ridicule – de Félix Robinet. Ce corps était assis dans un bureau voisin du studio, et, par l'effet de la « réinjection » de ce qui passait sur l'antenne, il ne perdait rien des propos que Robinet dépêchait dans l'éther. Cela, Robinet le savait, et il en était profondément troublé. Pour la première fois, il avait le sentiment affreux de commettre une imposture, un peu comme si, jouant le *César* de Shakespeare, il avait su que le vrai César de l'histoire l'observait et l'écoutait dans les coulisses.

À minuit deux minutes, il sortit du studio dans un état proche de la prostration. Il se dirigea vers son bureau en priant Dieu que l'intrus fût parti. Il était toujours là. Robinet ne pouvait plus échapper à l'entretien que « l'autre » visiblement attendait. Il pria M^{lle} Flavie de prévenir sa femme qu'il serait en retard, et qu'elle voulût bien retirer immédiatement du four les cailles bardées qui devaient à coup sûr s'y trouver pour être servies dans les trente-cinq minutes qu'il lui fallait pour rentrer chez lui et se mettre à table. Puis il entra dans le bureau, comme on se jette à l'eau, serra la main du visiteur – une main franche, fraîche et musclée, remarqua-t-il – et s'assit en face de lui.

— Alors ? dit-il pour toute entrée en matière.

— Alors ? répéta Durâteau, un peu surpris. Alors, oui, quoi... Alors bravo ! Oui, Tristan Vox, bravo ! Je vous écoute depuis deux heures. Vous n'avez jamais été aussi convaincant, chaleureux, familier sans démagogie, intime sans indiscretion, humain sans exhibitionnisme. Voulez-vous que je vous dise ? Eh bien, en vous écoutant, j'étais fier !

— Fier ? s'étonna Robinet. Fier de quoi ?

— Fier ? Mais tout simplement, fier d'être Tristan Vox !

— Car vous êtes Tristan Vox ?

— Ah ! cher monsieur, croyez bien que je ne l'ai pas cherché ! Non ! Je n'ai rien demandé à personne, moi. Il y a seulement huit jours, j'ignorais jusqu'à son existence, à ce monsieur Tristan Vox. Et puis voilà, brusquement ma photo est dans tous les journaux, et je ne peux plus mettre le nez dehors sans qu'on me montre du doigt, sans qu'on me demande des autographes, de l'argent, des conseils, de l'amour, que sais-je ! Vous trouvez que c'est une vie, ça ? Parce que moi, monsieur, ça va peut-être vous surprendre, mais j'ai une femme, des enfants, des parents, des amis, une situation. Et que reste-t-il de tout cela, je vous le demande, depuis que je suis Tristan Vox ?

— Alors là, je ne comprends plus, avoua Robinet. Vous êtes ici pour me féliciter ou pour vous plaindre ?

— J'étais venu, je l'avoue, pour vous demander des comptes. Pour vous dire que vous n'aviez pas le droit de bouleverser comme ça la vie d'un homme qui ne vous a rien fait. Oui, je venais vous entretenir d'arrangements possibles, je ne sais pas moi, de compensations, de dommages et intérêts, que voulez-vous ! Et puis voilà, je suis chambré ici depuis dix heures, et je vous écoute. Enfin, j'écoute Tristan Vox, et en somme je m'écoute moi-même dans la très grande mesure où, comme tout le monde me l'affirme, je suis Tristan Vox. Et je me trouve fichtrement bien ! Car voyez-vous, tout ce que vous avez dit ce soir, eh bien j'avais l'impression que c'était de ma bouche que ça sortait. Drôle d'impression, je vous le jure !

— Pas seulement pour vous ! remarqua Robinet ironiquement.

Il y eut un silence. On entendit, venant de très loin et se rapprochant, les deux sons plaintifs d'une ambulance.

— Un ange passe, observa encore Robinet toujours sarcastique.

— Un ange ? reprit Durâteau. Entre nous, un ange ne passe pas. Un ange se dresse, radieux, incorruptible, génial, généreux, terrible de pureté et de puissance. L'ange Tristan Vox !

— Ah non ! J'en ai assez moi, cria Robinet. Vous êtes complètement fou, et je vous soupçonne d'être contagieux. Vous voulez tous nous faire dérailler !

C'est alors que la porte du bureau s'ouvrit brutalement. On vit apparaître la tête hirsute d'un opérateur.

— Dites donc, Robinet, prononça-t-il d'une voix éraillée, y a votre secrétaire, elle vient d'avoir un accident ! On est en train de la charger dans une ambulance.

— M^{lle} Flavie ? Quel accident ? Qu'est-ce qui lui arrive à

M^{lle} Flavie ?

— Elle est tombée.

— Tombée ? Dans son bureau ? Dans l'escalier ?

— Non, par la fenêtre. Du troisième étage. Dans la rue.

— Ça alors ! Mais comment a-t-elle pu tomber par la fenêtre ?

— Ça j'en sais rien. Peut-être, elle y a mis un peu du sien ?

— Bon Dieu ! Voulez-vous téléphoner à ma femme ? Il faut que j'y aille !

Robinet se précipita dehors, descendit quatre à quatre les trois étages, et arriva sur le trottoir pour voir l'ambulance, coiffée d'un feu tournoyant, s'éloigner en répétant son appel sanglotant. Il fallut se renseigner sur sa destination, puis chercher un taxi et le lancer vers la clinique de Neuilly.

Robinet retrouva M^{lle} Flavie sur un lit de camp, la tête enveloppée dans un énorme turban de pansements, attendant une radiographie.

L'infirmière s'effaça devant Robinet en voyant les gestes insistants de la blessée pour qu'il approche. Elle disparut après lui avoir recommandé d'être aussi bref que possible.

Robinet avait du mal à reconnaître sa secrétaire dans ce mamamouchi au visage tuméfié.

— Venez plus près, Félix, murmura-t-elle.

Il obéit, profondément impressionné en l'entendant l'appeler pour la première fois par son prénom.

— Je ne sais pas ce que je vais devenir, et je vous dois une explication. Et d'abord un aveu. Oui. Yseut, c'était moi !

Elle se tut comme pour lui laisser le temps de percevoir et d'assimiler cette révélation fantastique.

— Je n'en pouvais plus, vous comprenez ? Toute cette vie, tout ce travail, toute cette correspondance consacrés à un être qui n'existait pas. Ce n'était plus possible. Je me sentais devenir folle. Il fallait absolument trouver un moyen pour le faire exister, pour le forcer à exister. C'est alors qu'Yseut a fait son apparition. Dès ses premières lettres, j'ai voulu prendre sa place. J'ai imité son écriture, et je vous ai bombardé de lettres violentes, inconvenantes, qui me coûtaient des larmes de honte et de colère quand je les écrivais. Tout cela pour obliger Tristan Vox à se manifester, à sortir de son trou, vous comprenez ?

Elle se tut un moment comme pour laisser passer le souvenir de ses

travaux épistolaires. Robinet, qui n'aurait jamais pu associer ces lettres criardes et obscènes à l'idée de sa secrétaire, la stricte et prude M^{lle} Flavie, n'éprouvait au contraire aucune difficulté à voir leur auteur dans ce personnage nouveau, enturbanné de crêpe blanc et barbouillé d'ecchymoses violacées.

— J'étais sûre qu'il finirait par apparaître, reprit-elle, et en même temps je sentais venir une catastrophe. Oui, car je ne pouvais pas l'affronter, vous comprenez ?

C'était la seconde fois qu'elle lui demandait s'il comprenait. Il se taisait. Non, il ne comprenait pas. D'ailleurs il y avait longtemps qu'il avait cessé de comprendre. Depuis que la photo de Tristan avait paru dans *Radio-Hebdo*, ou même avant cela, dès la première lettre signée Yseut. Quelle Yseut ? Pas M^{lle} Flavie qui, selon ses aveux, n'avait fait que mêler ensuite ses lettres à celles de l'autre, la première Yseut...

La blessée fit un effort désespéré pour se justifier.

— J'étais folle d'inquiétude quand il s'est présenté au studio. Je l'ai immédiatement reconnu, et j'avais la certitude que c'était moi qui l'avais fait venir. Je sais bien que c'est absurde, mais je ne peux toujours pas me défaire de cette idée. Ensuite, vous m'avez dit de me débrouiller avec lui, que vous ne vouliez pas le voir. C'était sous-entendre que j'étais responsable de sa présence dans le bureau. Et pour m'achever, vous m'avez fait téléphoner à votre femme. Quand je lui ai tout raconté...

Allons bon ! Voilà que sa femme était mêlée à toute cette histoire maintenant ! Comme si la situation n'était pas encore assez embrouillée !

— Oui, alors ? Qu'avez-vous dit à ma femme ? Que vous a-t-elle répondu ?

Mais M^{lle} Flavie était retombée, les yeux fermés, sur son oreiller. Robinet considéra un moment cette face de clown blafarde et bariolée dont la tristesse et la laideur grotesques étaient à l'image de son propre destin. Il n'avait plus rien à apprendre ici. D'ailleurs l'infirmière lui faisait signe par la porte entrebâillée.

Il se leva, sortit et dut marcher un bon moment avant de trouver un taxi. Il était près de deux heures du matin quand il essaya de rentrer chez lui. Le verrou de sûreté l'empêcha d'ouvrir la porte avec sa clé. Il sonna.

— Allons, Amélie ! Ouvre ! C'est moi, Félix !

Des pas feutrés glissèrent de l'autre côté de la porte.

— C'est toi, Félix ?

— Oui, ouvre.

Le verrou tourna bruyamment, la porte s'ouvrit, et Félix chancela sous l'assaut d'Amélie qui se jeta dans ses bras.

— Félix, Félix, sanglotait-elle. Pardonne-moi ! Tout est de ma faute.

— Te pardonner quoi ? Quelle faute ?

— Dis-moi d'abord que tu me pardonnes !

— Je te pardonne.

— Yseut, c'était moi !

Et les sanglots reprirent de plus belle. Robinet eut alors la certitude que le monde entier s'acharnait sur lui.

— Si nous allions nous coucher ? On reparlera de tout ça demain ? proposa-t-il.

Amélie suffoqua.

— Tu pourrais dormir là-dessus ? Et sans avoir mangé ?

Manger ? Tiens, pourquoi pas ? Il avait oublié les cailles bardées prévues ce soir-là. Il se libéra de l'étreinte d'Amélie, et se dirigea vers la cuisine. Une odeur de viande carbonisée flottait encore dans l'air. Sur la cuisinière, le plateau de tôle du four étalait la catastrophe : quatre petits paquets noircis et craquelés.

— J'avais dit à Flavie qu'elle te téléphone de les retirer du four.

— Ta secrétaire ? Ah oui, elle m'a appelée ! Mais pas pour me parler des cailles, tiens ! Mais enfin, Félix, à quoi penses-tu ?

— À quoi je pense ? À quoi veux-tu que je pense à deux heures du matin et l'estomac vide ?

— Mlle Flavie m'a dit que Tristan Vox était enfermé avec toi dans le bureau. Elle avait l'air folle d'inquiétude. Elle a ajouté : « Il va y avoir un drame, forcément avec les lettres d'Yseut ! » Et Yseut, c'était moi ! s'exclama à nouveau Amélie dans une nouvelle crise de larmes.

Finalement les deux époux grignotèrent dans la cuisine une omelette au fromage qu'Amélie confectionna entre deux sanglots. Cependant elle retraçait son calvaire.

— Chaque jour que Dieu fait, j'ai écouté comme des milliers d'autres la voix de Tristan entre dix heures et minuit. Mais pas comme des milliers d'autres, justement. Parce que moi, j'étais la femme de Félix Robinet. Et en principe Tristan et Félix, c'était le même homme. En principe, oui, mais allez donc savoir ! Parce que je n'ai jamais reconnu ta voix à la radio, tu m'entends, jamais ! Alors forcément, je

me faisais des idées. Qu'est-ce que c'était que ce Tristan Vox qui était à la fois mon mari de tous les jours et l'amour imaginaire d'une foule de femmes inconnues ? J'ai voulu me rendre compte. Etre l'amoureuse de Tristan. J'ai écrit des lettres signées Yseut. Pour voir ce qui se passerait. Et aussi pour essayer de te retrouver, de te reprendre quand tu devenais Tristan Vox.

Le regard fixé droit devant lui, Félix Robinet réfléchissait en mangeant. À la vérité il avait fait preuve d'imprévoyance. Pendant des années, il avait travaillé chaque soir à faire naître un personnage idéal, doué de tous les charmes, de toutes les vertus, personnage imaginaire, certes, mais non pas – comme il l'avait cru – inexistant, puisque des centaines de milliers d'auditeurs et d'auditrices croyaient en son existence. Il y avait dans cette masse de crédulité comme une énergie potentielle accumulée, une colossale nébuleuse dont le rayonnement devait fatalement perturber ceux qui le subissaient de plein fouet – sa secrétaire et sa femme au premier chef – et éventuellement provoquer une précipitation, une concrétion humaine, laquelle en l'occurrence s'était appelée Frédéric Durâteau. Dans toute cette affaire, Robinet avait joué les apprentis sorciers, provoquant le malheur des siens et sa propre perte pour avoir manipulé en toute inconscience des forces qui le dépassaient.

Que faire maintenant ? Arrêter les frais. Vox n'existait en somme que par l'injection quotidienne de pseudo-vie que constituaient ses deux heures d'émission radiophonique.

— Il faut fermer le robinet, pensa Robinet, sans même songer au jeu de mots sur son propre nom dont on lui avait rebattu les oreilles pendant toutes ses années scolaires et militaires.

Rompre unilatéralement son contrat avec la station radiophonique ? Il n'y fallait pas songer. Le cas était prévu, et si la direction pouvait à tout moment le congédier sans avertissement ni indemnité, il aurait été en revanche obligé de verser un dédit considérable pour prix de sa liberté. Cependant le suicide de Flavie suffisait à justifier une dépression nerveuse et trois semaines de repos.

Il ne retourna pas au studio et fit écrire par Amélie au directeur de la station pour expliquer dans quel état il se trouvait. Puis il attendit la réponse qui arriva le surlendemain et qui était aussi positive qu'il l'avait souhaitée. Compte tenu des incidents, on lui accordait bien volontiers le repos qu'il souhaitait.

Dès la fin de la semaine, le couple Robinet prit le train pour Billom. Ils s'installèrent dans la maison des parents d'Amélie qu'ils avaient quittée après les vacances d'été, quatre mois auparavant. Découvrir au seuil de l'hiver ces murs, ces pièces, et, au-delà, ces rues,

ces places, qu'on a l'habitude de ne voir qu'en été, ce fut pour eux une expérience étrange, un peu triste mais apaisante, qui leur donna l'impression d'avoir subitement beaucoup vieilli. Était-ce un effet de ce vieillissement ? Amélie avait perdu toute ardeur culinaire, et aucune allusion de son mari ne pouvait la ramener à ses fourneaux.

Robinet prit l'habitude d'aller chaque soir faire sa partie de billard dans le grand café de la rue du Colonel-Mioche. Amélie restait à la maison où elle passait souvent la soirée avec une voisine. Accoutumé à se coucher tard, il s'oubliait souvent jusqu'à l'heure de la fermeture du café. Un jour pourtant, parce qu'il était grippé, il regagna prématurément le domicile conjugal. Les deux femmes, penchées sur le récepteur de la T.S.F., n'entendirent pas la porte s'ouvrir et se refermer. Robinet prêta l'oreille. Il ne comprit qu'un nom, celui de l'homme dont la voix chaude, juvénile et sympathique allait retentir à nouveau : Tristan Vox !

Ce soir-là, Félix Robinet eut le pressentiment qu'il ne parlerait sans doute plus jamais devant un micro. Il en eut la confirmation en apercevant le surlendemain, à l'étalage du kiosque à journaux, le dernier numéro de *Radio-Hebdo*. Sur la couverture s'étalait la photographie de Frédéric Durâteau avec en grosses lettres encadrées un seul nom : Tristan Vox.

Il éprouva quelques jours plus tard un sentiment de solitude vertigineux en surprenant ce même nom sur une enveloppe qu'Amélie se préparait à poster en cachette.

Les suaires de Véronique

Chaque année, au mois de juillet, les *Rencontres internationales de Photographie* attirent à Arles une grande foule de photographes amateurs et professionnels. Pendant quelques jours, les expositions fleurissent à chaque coin de rue, de grands palabres se tiennent aux terrasses des cafés, le soir les invités de marque projettent leurs œuvres sur un vaste écran blanc tendu dans la cour de l'Archevêché et récoltent louanges et huées d'un public jeune, passionné et sans indulgence. Les connaisseurs du Gotha de la photographie se régalent en reconnaissant dans les ruelles et placettes de la ville Ansel Adams et Ernst Haas, Jacques Lartigue et Fulvio Roitier, Robert Doisneau et Arthur Tress, Eva Rubinstein et Gisèle Freund. On se montre Cartier-Bresson, rasant les murs parce qu'il ne croit pas pouvoir voir en étant lui-même vu, Jean-Loup Sieff, si beau qu'on voudrait qu'il ne fasse que des autoportraits, Brassai, nocturne, mystérieux, ne lâchant pas en plein soleil provençal un vieux parapluie noir.

— Brassai, pourquoi ce parapluie ?

— C'est une manie. Ça m'a pris le jour où j'ai cessé de fumer.

Sans doute ai-je vu ensemble pour la première fois Hector et Véronique, mais je suis excusable de n'avoir remarqué d'abord que le seul Hector. Cela se passait sur l'une de ces minces langues de terre qui bordent la Camargue et qui séparent la mer des derniers étangs saumâtres où les flamants viennent s'abattre comme d'immenses filets blancs et rouges. Pilotés par l'un des organisateurs des *Rencontres*, un groupe de photographes s'était rassemblé sur ces terres inondées pour faire des photos de nu. Le modèle évoluait dans sa nudité superbe et généreuse, tantôt courant dans l'écume des vagues, tantôt écrasé à plat ventre sur le sable, ou encore ramassé sur lui-même en posture foetale, ou marchant dans les eaux mortes de l'étang en repoussant de ses fortes cuisses des algues et des moirures salées.

Hector était un type de Méditerranéen de taille moyenne, lourdement musclé, au visage rond, un peu enfantin, assombri par un front de taurillon que festonnait une chevelure noire et frisée. Il jouait pleinement de son animalité naturelle qui s'accordait avec bonheur aux choses simples et frustes de ces confins, eaux vives ou stagnantes,

herbes rousses, sables gris bleuté, souches de bois blanchies par l'usage. Nu, il l'était certes, mais pas absolument, car il portait une sorte de collier, un lacet de cuir qui passait dans une grosse dent percée. Ce sauvage ornement ajoutait d'ailleurs à sa nudité, et il accueillait le mitraillage incessant des photographes avec une complaisance naïve, comme l'hommage qui revenait de plein droit à sa chair splendide.

Le retour à Arles se fit dans une demi-douzaine de voitures. Le hasard m'avait placé à côté d'une petite femme mince et vive, à laquelle l'intelligence et un certain charme fiévreux tenaient lieu de beauté, et qui me faisait cruellement partager le poids et l'encombrement du matériel de prise de vue qu'elle traînait avec elle. Elle paraissait au demeurant d'assez mauvaise humeur et, grommelant sans cesse, elle jugeait sévèrement la séance de travail de ce matin, sans que je fusse tout à fait sûr que son discours s'adressât à moi.

— Les photos faites ce matin... pas une à retenir. Cette plage ! Cet Hector ! Une banalité à pleurer ! Cartes postales et compagnie ! Encore, moi, j'avais mon distagon quarante millimètres. Avec ce supergrand angle, on obtient des distorsions de perspectives intéressantes. Pour peu qu'Hector tende la main vers l'objectif, il aura une main géante avec derrière un petit corps et une tête de moineau. Amusant. Mais enfin, c'est de l'originalité à bon compte. Ça ne fait rien. Remisés la mer, le sable et les souches vermoulues au magasin d'accessoires, ce petit Hector, on aimerait en faire quelque chose. Seulement, ça demanderait du travail. Du travail et des sacrifices...

Comme je faisais à la fin de ce même jour une petite promenade dans l'Arles nocturne, je les aperçus tous les deux – Hector et Véronique – à la terrasse du *Vauxhall*. Elle parlait. Il l'écoutait d'un air étonné. Lui parlait-elle de travail et de sacrifices ? Je marchai assez lentement pour l'entendre répondre tout de même à une question de Véronique. Il avait tiré du col de sa chemise le collier que j'avais remarqué ce matin.

— Oui, c'est une dent, expliquait-il. Une dent de tigre. Elle m'a été rapportée du Bengale. Les indigènes sont persuadés qu'ils n'ont pas à craindre d'être dévorés par un tigre aussi longtemps qu'ils ont ce fétiche sur eux.

Pendant qu'il parlait, Véronique l'observait d'un air sombre et insistant.

Les *Rencontres* s'achevèrent. Je perdis de vue Hector et Véronique, et même je les oubliai un peu dans l'hiver qui suivit.

Un an plus tard, j'étais à nouveau arlésien. Eux aussi. Je retrouvai Véronique inchangée. Quant à Hector, il était, lui, méconnaissable. De

sa patauderie un peu enfantine, de sa jactance de bel animal, de son épanouissement optimiste et solaire, il ne restait rien. Sous l'effet de je ne sais quel changement de vie, il avait maigri d'une façon presque alarmante. Véronique paraissait lui avoir communiqué son rythme fiévreux, et elle le couvait d'un regard possessif. Elle ne se refusait d'ailleurs pas – bien au contraire – à commenter sa métamorphose.

— L'année dernière, Hector était beau, mais pas vraiment photogénique, me dit-elle. Il était beau, et les photographes pouvaient, s'ils le voulaient, tirer des copies assez fidèles, et donc belles aussi, de son corps et de son visage. Mais comme toutes les copies, les photos ainsi faites demeuraient évidemment inférieures à l'original réel.

« Maintenant, il est devenu *photogénique*. En quoi consiste la photogénie ? C'est la faculté de produire des photos qui vont *plus loin* que l'objet réel. En termes grossiers, l'homme photogénique surprend ceux qui, le connaissant, voient ses photos pour la première fois : elles sont plus belles que lui, elles ont l'air de dévoiler une beauté qui était jusque-là demeurée cachée. Or cette beauté, les photos ne la dévoilent pas, elles la créent. »

J'appris par la suite qu'ils demeuraient ensemble dans un modeste mas que Véronique avait loué en Camargue, non loin de Méjannes. Elle m'y invita.

C'était une de ces chaumières si basses qu'avec leur toit de roseaux, il est impossible de les deviner dans le paysage camarguais avant de buter sur la barrière de leur enclos. J'imaginai mal leur vie commune dans ces quelques pièces chichement meublées. Seule la photographie y était pleinement chez elle. Ce n'était que spots électriques, flashes électroniques, gamelles de réflexion, appareils de prise de vue, puis laboratoire de tirage et de développement avec un grand luxe de produits chimiques en bouteilles, en bidons, en boîtes scellées, en doses de matière plastique. L'une des pièces cependant semblait destinée à Hector. Mais là, à côté d'une table monastique et d'un bac à douche entouré d'un rideau de caoutchouc, c'était tout l'arsenal de la culture intensive du muscle qui ne parlait qu'effort, travail, répétition inlassable du même geste douloureusement alourdi par la fonte ou l'acier. Contre l'un des murs se dressait l'espalier suédois. En face, des râteliers portaient toute la gamme des poids et haltères et un jeu complet de massues de chêne poncé. Le reste de la pièce n'était qu'extenseurs, crispateurs, musclets, planche abdominale, machine à ramer et barres à disques. Il y avait dans tout cela de la salle d'opération et de la chambre de torture.

— L'année dernière, si vous vous souvenez, expliqua Véronique, Hector était encore enveloppé comme un beau fruit juvénile, dur et

mûr. Très appétissant, mais sans intérêt pour la photo. Sur ces masses rondes et lisses, la lumière glissait sans accrocher ni jouer. Trois heures d'exercices quotidiens intenses ont changé cela. Il faut vous dire que depuis que je l'ai pris en main, tout ce matériel de culture physique nous accompagne dans tous nos déplacements. C'est le complément normal du matériel de prise de vue que j'emporte partout avec moi. Quand nous voyageons, le break est plein à craquer.

Nous changeâmes de pièce. Sur une table formée d'une planche soutenue par deux tréteaux, des agrandissements accumulés répétaient une suite de variations sur le même thème.

— Voilà, me dit Véronique avec une nuance d'exaltation dans la voix, le vrai, le seul Hector ! Regardez !

Était-ce vraiment Hector, ce masque creusé, tout en pommettes, en menton et en orbites, casqué de cheveux dont les boucles disciplinées semblaient vernissées ?

— L'une des grandes lois du nu photographique, reprit Véronique, c'est l'importance primordiale du visage. Combien de photos qu'on espérait magnifiques – et qui auraient pu, qui auraient dû l'être – sont gâchées par un visage mauvais, ou simplement sans harmonie avec le corps ! Lucien Clergue, dont nous sommes à Arles tous plus ou moins les invités, a résolu le problème en coupant la tête de ses nus. La décollation est évidemment un procédé radical ! Elle aurait dû logiquement tuer la photo. Au contraire, elle lui donne une vie plus intense, plus secrète. On dirait que toute l'âme contenue dans la tête a reflué de cette tête coupée dans le corps montré, et qu'elle s'y manifeste en suscitant une foule de petits détails pleins de vie, absents des nus ordinaires, pores de la peau, duvets, grains contrastés, hérissements de chair de poule, et aussi cette douce épaisseur des parties molles caressées et modelées par l'eau et le soleil.

« C'est du grand art. Mais je le crois réservé au corps de la femme. Le nu masculin ne se prêterait pas à ce jeu de la tête avalée en quelque sorte par le corps. Regardez cette image-là. Le visage est le chiffre du corps. Je veux dire : le corps même traduit dans un autre système de signes. Et en même temps, la clé du corps. Voyez dans les dépôts des musées, certaines statues mutilées. L'homme sans tête devient indéchiffrable. Il ne voit rien puisqu'il n'a plus d'yeux. Or, il donne au visiteur le sentiment pénible que c'est lui, le visiteur, qui est devenu aveugle. Tandis que la statue de la femme s'épanouit d'autant plus dans sa plénitude charnelle qu'elle a perdu la tête.

— Néanmoins, lui fis-je observer, on ne saurait dire que le visage que vous prêtez à Hector rayonne d'intelligence et d'attention au monde extérieur.

— Évidemment non ! Un visage éveillé, curieux, extraverti serait une catastrophe pour le corps nu. Il le viderait de sa substance. Le corps deviendrait le support négligeable de cette lumière braquée sur les choses, comme la tour d'un phare qui n'existe – plongée dans la nuit – que pour brandir au ciel la lanterne tournoyante. Le bon visage du nu est un visage fermé, rassemblé, concentré sur lui-même. Regardez, *Le Penseur* de Rodin. C'est une brute qui, la figure dans les poings, fait un effort violent afin de tirer une vague lueur de sa pauvre cervelle. Tout son corps puissant est parcouru et comme transfiguré par cet effort depuis les pieds tournés en dedans jusqu'à sa nuque de taureau en passant par son échine de démenageur.

— Je pense en effet aux yeux des statues, à leur étrange regard qui semble toujours nous traverser sans nous voir, comme si, pierre, ils ne pouvaient percevoir que la pierre.

— Les yeux des statues sont des fontaines scellées, affirma Véronique.

Un silence pendant lequel nous examinons trois épreuves tirées sur papier extra-dur. Le corps d'Hector, placé sur un fond noir uniforme – je connais ces vastes rouleaux de papier de toutes teintes dont usent les photographes pour isoler leur modèle, tout autant qu'un insecte piqué dans une boîte d'entomologiste –, découpé par les ombres et les plages de lumière d'une source lumineuse unique et violente, paraît figé, fouillé jusqu'à l'os, disséqué comme par un simulacre d'autopsie ou de démonstration anatomique.

— Ce n'est pas précisément ce qu'on appelle du « pris-sur-le-vif », plaisantai-je pour tenter de rompre le charme assez maléfique de ces images.

— Le vif n'est pas mon fort, admit Véronique. Et rappelez-vous Paul Valéry : « La vérité est nue, mais sous le nu, il y a l'écorché. » Or, il existe deux écoles de photographies. Ceux qui chassent l'image surprenante, touchante, effrayante. Ils parcourent les villes et les campagnes, les grèves et les champs de bataille pour saisir au vol des scènes évanescentes, des gestes furtifs, des moments étincelants qui tous illustrent la déchirante insignifiance de la condition humaine, surgie du néant et condamnée à y retourner. Ils s'appellent aujourd'hui Brassai, Cartier-Bresson, Doisneau, William Klein. Et il y a l'autre courant qui dérive tout entier celui-là d'Edward Weston. C'est l'école de l'image délibérée, calculée, immobile, celle qui vise non l'instant, mais l'éternité. Parmi ceux-là, Denis Brihat que vous avez pu voir ici avec sa barbe et ses lunettes à la Hemingway. Retiré dans le Luberon, il ne photographie depuis vingt ans que des plantes. Et savez-vous quel est son pire ennemi ?

— Dites.

— Le vent ! Le vent qui fait bouger les fleurs.

— Et il a choisi de vivre en pays de mistral !

— Cette école de l'immobile a quatre domaines réservés : le portrait, le nu, la nature morte et le paysage.

— D'un côté le pris-sur-le-vif, de l'autre la nature morte. J'ai presque envie de jouer sur ces mots et de dire : d'un côté la nature vive, de l'autre le pris-sur-le-mort.

— Ça ne me gênerait pas, concéda Véronique. La mort m'intéresse, et elle fait plus que m'intéresser. J'irai fatalement un jour ou l'autre faire des photos à la morgue. Il y a dans le cadavre – le vrai, le brut, pas celui qu'on a arrangé sur son lit, les mains jointes, prêt à recevoir sans sourciller des aspersion d'eau bénite – il y a, oui, dans le cadavre une vérité... comment dirais-je... marmoréenne. Avez-vous remarqué, le petit enfant qui ne veut pas qu'on l'emporte, comme il a la faculté de s'alourdir, de se donner un *poids mort* extraordinaire ? Je n'ai jamais porté de mort. Je suis sûre que, si j'essayais, je serais écrasée.

— Vous me faites peur !

— Ne jouez pas les mijaurées ! Il n'y a rien de plus ridicule, je trouve, que cette nouvelle forme de pudibonderie qui s'effarouche de la mort et des morts. Les morts sont partout, à commencer par l'art. Et tenez ! Savez-vous exactement ce que c'est que l'art de la Renaissance ? On peut en donner plusieurs définitions. Voici selon moi la meilleure : c'est la découverte du cadavre. Ni l'Antiquité ni le Moyen Âge n'avaient disséqué des cadavres. La statuaire grecque, absolument irréprochable du point de vue anatomique, repose tout entière sur l'observation du corps vivant.

— Le pris-sur-le-vif.

— Exactement. Praxitèle avait regardé des athlètes en action. Pour des raisons de religion, de mœurs ou toute autre, il n'avait jamais ouvert un cadavre. Il faut attendre le XVI^e siècle, et singulièrement le Flamand André Vésale pour que naisse véritablement l'anatomie. Le premier, il ose disséquer. À partir de là, les artistes vont se ruer dans les cimetières. Et presque tous les nus de cette époque se mettent à sentir le cadavre. Non seulement les manuscrits de Léonard de Vinci et de Benvenuto Cellini débordent de planches anatomiques, mais dans nombre de figurations de nus bien vivants, on devine l'obsession de l'écorché. Le saint Sébastien de Benozzo Gozzoli, les fresques de Luca Signorelli dans la cathédrale d'Orvieto paraissent échappés de quelque danse macabre.

— C'est évidemment un aspect de la Renaissance un peu inattendu.

— Par opposition à la belle santé du Moyen Âge, la Renaissance apparaît comme l'ère du morbide et de l'angoissé. C'est l'âge d'or de l'Inquisition et de ses procès de sorcellerie avec ses chambres de torture et ses bûchers.

J'avais reposé les nus d'Hector qui paraissaient tout à coup comme autant de pièces à conviction d'un procès en sorcellerie.

— Chère Véronique, si nous étions transportés en ces temps anciens, ne croyez-vous pas que vous risqueriez fort de finir sur un bûcher ?

— Pas forcément, répliqua-t-elle avec tant d'à propos qu'on aurait dit qu'elle s'était déjà posé la question. Il y avait alors un moyen bien simple de baigner dans la sorcellerie sans courir aucun risque.

— Quel moyen ?

— En faisant partie du tribunal de la Sainte Inquisition ! S'agissant de bûcher, je trouve pour toutes sortes de raisons que la bonne place n'est pas *dessus*, mais à côté, aux premières loges.

— Pour voir et photographier.

Je m'apprêtais à partir, mais une dernière question me brûlait les lèvres.

— À propos de voir, je serais déçu de vous quitter sans avoir dit bonjour à Hector.

Je crus remarquer que son visage un moment éclairé par mon ironie se fermait, comme si je venais de commettre une indiscretion.

— Hector ?

Elle consulta sa montre.

— À cette heure-là, il dort. À l'opposé du régime absurde qu'il suivait autrefois, je l'oblige à manger peu et à dormir beaucoup.

Elle sourit tout de même pour ajouter :

— C'est la règle d'or de la santé : qui dort, dîne. Je me dirigeais vers la porte quand elle parut se raviser.

— Mais vous pouvez tout de même le voir. Je le connais. Il lui en faut plus pour se réveiller.

Je la suivis jusqu'à une petite chambre située en impasse au fond d'un couloir. Je crus d'abord que cette sorte de cellule n'avait pas de fenêtre, mais je remarquai des rideaux tirés qui se confondaient avec la pâleur des murs et du plafond. Tout était si blanc, si nu qu'on se

serait cru à l'intérieur d'une coquille d'œuf. Hector dormait écrasé à plat ventre sur une couche basse et large dans une posture qui me rappela l'une des attitudes qu'il avait prises un an auparavant en Camargue. La température justifiait qu'il n'eût ni couverture ni drap. Dans la pénombre uniformément laiteuse, cette chair acajou, figée dans une position asymétrique – un genou replié, le bras opposé tendu hors du lit – où il y avait à la fois un abandon total et une volonté passionnée de dormir, d'oublier, de nier choses et gens du monde extérieur, c'était tout de même un beau spectacle.

Véronique posa sur lui un regard possessif, puis elle me regarda avec un air de triomphe. C'était son œuvre, une magnifique réussite, indiscutablement, cette masse sculpturale et dorée, jetée au fond de cette cellule ovoïde.

Trois jours plus tard, je la découvris dans l'arrière-salle d'un petit bar de la place du Forum que ne fréquentent que des gitans et des habitants de la Roquette, le bas quartier de la ville. J'eus un certain mal à l'admettre, mais c'était un fait : Véronique avait bu. Elle paraissait en outre avoir le vin mauvais. Nous échangeâmes quelques propos désabusés sur la corrida de la veille, une représentation d'« Élisabeth d'Angleterre » de Rossini qui devait avoir lieu le lendemain au Théâtre antique, une exposition Bill Brandt inaugurée dans l'après-midi. Elle répondait par phrases courtes, contraintes, l'esprit visiblement ailleurs. Un ange passa. Elle se décida brusquement.

— Hector est parti, dit-elle.

— Parti ? Où ?

— Si je le savais !

— Il ne vous a rien dit ?

— Non, si, enfin il a laissé une lettre. Tenez !

Et elle jeta sur la table une enveloppe décachetée. Puis elle se renfrogna comme pour me laisser tout le temps de lire. L'écriture était soignée, propre, un peu scolaire. Je fus frappé du ton de tendresse atténué et comme affiné, spiritualisé par le vouvoiement.

Véronique chérie,

Savez-vous combien de photos vous avez tirées de mon corps pendant les treize mois onze jours que nous avons passés ensemble ? Bien sûr, vous n'avez pas compté. Vous m'avez photographié sans compter. Moi, je me suis laissé photographier en comptant. C'est bien normal, non ? Vous m'avez arraché vingt-deux mille deux cent trente-neuf fois mon image.

Évidemment ça m'a donné le temps de réfléchir et j'ai compris bien des choses. J'étais assez naïf l'été dernier quand je faisais modèle en Camargue pour tout le monde. Ce n'était pas sérieux. Avec vous Véronique, c'est devenu sérieux. La photographie pas sérieuse ne touche pas au modèle. Elle glisse sur lui sans l'effleurer. La photographie sérieuse instaure un échange perpétuel entre le modèle et le photographe. Il y a un système de vases communicants. Je vous dois beaucoup, Véronique chérie. Vous avez fait de moi un autre homme. Mais vous m'avez aussi beaucoup pris. Vingt-deux mille deux cent trente-neuf fois quelque chose de moi m'a été arraché pour entrer dans le piège à images, votre « petite boîte de nuit » (caméra obscura), comme vous dites. Vous m'avez plumé comme une poule, épilé comme un lapin angora. J'ai maigri, durci, séché, non sous l'effet d'un quelconque régime alimentaire ou gymnastique, mais sous celui de ces prises, de ces prélèvements effectués chaque jour sur ma substance. Est-il besoin de dire que tout cela n'aurait pas été possible si j'avais gardé ma dent ? Mais, pas folle, vous me l'aviez fait enlever, ma dent magique... Maintenant je suis vidé, épuisé, ravagé. Ces vingt-deux mille deux cent trente-neuf dépouilles de moi-même que vous avez classées, étiquetées, datées avec un soin jaloux, je vous les laisse. Je n'ai plus que la peau et les os, et je veux les garder. Vous n'aurez pas ma peau, chère Véronique ! Trouvez maintenant quelqu'un d'autre, homme ou femme, intact, vierge, possédant un capital-image intact. Moi, je vais essayer de me reposer, je veux dire de me refaire un visage et un corps après la terrible mise à sac que vous m'avez fait subir. Ne croyez pas que je vous en veuille, au contraire, je vous aime bien, en échange de l'amour de votre façon que vous m'avez porté, un amour dévorant. Mais il est inutile de me chercher. Vous ne me trouverez nulle part. Même pas devant votre nez, si d'aventure nous venions à nous croiser, diaphane, translucide, transparent, invisible que je suis devenu.

Je vous embrasse.

Hector.

P.-S. – J'ai repris ma dent.

— Sa dent ? Qu'est-ce que c'est que cette dent ?

— Mais si, vous savez bien, s'impatienta Véronique, ce gri-gri qu'il portait autour du cou au bout d'un lacet. J'avais eu toutes les peines du monde à le lui faire enlever pour le photographe.

— Ah oui, cette dent fétiche dont les Bengalais croient qu'elle les protège de l'appétit des tigresses ?

— Des tigresses ? Pourquoi dites-vous des tigresses et non des tiges ? demanda-t-elle avec irritation.

Je n'aurais pu évidemment justifier l'emploi de ce féminin. Il y eut un silence lourd d'hostilité. Mais ayant commencé à me compromettre entre Hector et elle, je décidai de vider mon cœur.

— La dernière fois que nous nous sommes vus, commençai-je, vous m'avez longuement parlé des anatomistes de la Renaissance, et notamment du Flamand André Vésale. Mis en appétit par vos propos, j'ai eu la curiosité d'aller à la bibliothèque municipale pour en savoir davantage sur ce personnage qui fut le véritable créateur de l'anatomie. J'ai découvert une vie mystérieuse, aventureuse, dangereuse, pleine de péripéties et de retournements, guidée de bout en bout par la seule passion de la découverte scientifique.

« Né à Bruxelles, Vésale devient vite le familier des cimetières, des gibets, des hospices, des lieux de torture, bref de tous les endroits où l'on meurt. Il passe une partie de sa vie à l'ombre de Montfaucon. On songe à une vocation de nécrophile, de vampire, de charognard. Ce serait horrible en effet si la lumière de l'intelligence ne purifiait tout cela. Charles Quint, cet autre Flamand, en fait son médecin particulier et l'emmène à Madrid. C'est là qu'éclate le scandale. Le bruit se répand que Vésale ne se contente pas de disséquer des cadavres. C'est que le corps privé de vie dévoile certes son anatomie. Sur sa physiologie, il ne dit rien, et pour cause. Là, c'est le corps vivant qui doit parler. Chercheur intrépide, Vésale se fait livrer des prisonniers. On les abrutit à force d'opium. Puis il les découpe. Bref après avoir inventé l'anatomie, il crée la vivisection. C'est un peu rude, même pour une époque qui n'était pas douillette. Vésale passe en jugement. Il est condamné à mort. Philippe II lui sauve la vie de justesse. Sa peine est commuée en l'obligation d'accomplir un pèlerinage en Terre sainte. Mais il faut croire que le sort était définitivement contre lui. Retour de Jérusalem, il fait naufrage et est jeté sur l'île déserte de Zante. Il y meurt de faim et d'épuisement. »

Véronique, tirée de sa rumination morose, avait écouté avec un intérêt croissant.

— Quelle belle vie et comme elle finit bien ! dit-elle.

— Oui, mais vous voyez que pour Vésale, les cadavres n'étaient qu'un pis-aller. Il préférerait tout de même les vivants.

— Sans doute, admit-elle, mais à condition de pouvoir les découper.

J'ai rarement l'occasion de rencontrer mes amis photographes au cours de l'hiver parisien. Je manquai Véronique de peu cependant lors d'une exposition qui inaugurerait la Photogalerie de la rue Christine.

— Elle est partie il n'y a pas cinq minutes, me dit Chéreau qui la connaissait. Elle a beaucoup regretté de ne pas te voir, mais elle ne pouvait s'attarder. Elle m'a d'ailleurs raconté des choses passionnantes, tu m'entends, passionnantes !

Je n'avais rien pour ma part à regretter. Chéreau est la gazette vivante du Landerneau de la photographie et je n'avais qu'à ouvrir toutes grandes mes oreilles pour apprendre ce que Véronique lui avait révélé et bien davantage encore.

— D'abord, commença-t-il, elle a retrouvé et repris son modèle souffre-douleur, tu sais ce petit Hector qu'elle a ramassé à Arles ?

Je savais.

— Grâce à lui, elle s'est lancée ensuite dans une série d'expériences de « photographies directes ». C'est ainsi qu'elle appelle des prises de vue effectuées sans appareil, sans pellicule et sans agrandisseur. En somme le rêve de la plupart des grands photographes qui ressentent comme une tare ignominieuse les sujétions techniques de leur métier. Cette photographie directe est aussi facile à formuler dans son principe que délicate à réaliser. Véronique utilise des grandes feuilles de papier photographique qu'elle commence par exposer en toute quiétude à la lumière du jour. La surface sensible impressionnée ne réagit en l'absence de révélateur que par un infime virage jaune. Ensuite elle plonge le malheureux Hector dans un bain de révélateur (métol, sulfite de soude, hydroquinone et borax). Puis elle le couche, tout mouillé encore, sur le papier photographique, dans telle ou telle position. Il ne reste plus enfin qu'à laver le papier avec une solution de fixage acide... et à envoyer le modèle à la douche. Il résulte de tout cela d'étranges silhouettes écrasées, une projection plane du corps d'Hector, assez semblables, dit Véronique textuellement, à ce qui restait sur certains murs d'Hiroshima des Japonais foudroyés et désintégrés par la bombe atomique.

— Et Hector ? Que dit-il de tout cela ? demandai-je en pensant à sa lettre d'adieu qui prenait soudain dans mon souvenir l'allure d'un appel au secours tragique et dérisoire.

— Eh bien justement ! Cette chère Véronique ne se doutait pas lorsqu'elle me contait les merveilles de la « photographie directe » que je connaissais l'autre versant de l'opération. Car j'ai appris par ailleurs – tu sais que j'ai des informateurs – que le pauvre Hector avait dû être hospitalisé avec une dermatose généralisée. C'était cela surtout qui avait intrigué les médecins. Ses lésions provoquées visiblement par des produits chimiques ressemblaient aux dermites professionnelles qu'on observe chez les tanneurs, les droguistes ou les graveurs. Mais tandis que chez ces artisans, elles se localisent sur les mains et les avant-bras,

Hector présentait de vastes érythèmes toxiques sur des parties du corps – le dos par exemple – rarement exposées et d'autant plus vulnérables.

À mon avis, avait conclu Chériaux, il ferait bien de s'arracher aux griffes de cette sorcière, sinon, elle finira par avoir sa peau.

Avoir sa peau... L'expression même employée dans sa lettre ! Pourtant j'étais encore loin de me douter de l'illustration qu'elle allait trouver quelques mois plus tard.

Quelques mois plus tard, en effet, les *Rencontres internationales* me ramenaient rituellement à Arles. J'avais un certain retard sur le début des manifestations, et c'est par la presse que j'appris l'inauguration dans la chapelle des Chevaliers de Malte du musée Réattu d'une exposition qui s'intitulait *Les Suaires de Véronique*. L'annonce s'accompagnait d'un entretien avec l'artiste. Véronique expliquait qu'après une série d'expériences de « photographie directe » sur papier, elle était passée à un support plus souple et plus riche, la toile de lin. Le tissu, rendu photosensible par une imprégnation de bromure d'argent, était exposé à la lumière. On y enveloppait ensuite le modèle, sortant tout trempé encore d'un bain de révélateur, des pieds à la tête, « comme un cadavre dans un linceul » précisait Véronique. La toile était enfin traitée au fixateur et lavée. Des effets intéressants de mordantage pouvaient s'obtenir à condition de badigeonner le modèle au bioxyde de titane ou au nitrate d'urane. L'empreinte prenait alors des dégradés bleutés ou dorés. En somme, avait conclu Véronique, la photographie traditionnelle se trouve dépassée par ces créations nouvelles. *Dermographie* serait un mot plus approprié.

On imagine bien que ma première visite fut consacrée à la chapelle des Chevaliers. La hauteur du plafond fait paraître exiguë la nef qui semble comme enfoncée dans une fosse. L'impression facilement étouffante qui en résulte pour le visiteur était aggravée par les « suaires » qui tapissaient entièrement les murs et le sol. Partout, en haut, en bas, à droite, à gauche, le regard s'écrasait sur le spectre noir et doré d'un corps aplati, élargi, roulé, déroulé, reproduit en frise funèbre et obsédante dans toutes les positions. On songeait à une série de peaux humaines arrachées, puis étalées là comme autant de trophées barbares.

J'étais seul dans cette petite chapelle qui prenait des airs de morgue, et mon angoisse augmentait chaque fois que je découvrais un détail qui me rappelait le visage ou le corps d'Hector. Je songeais, non sans écœurement, à ces empreintes sanglantes et symétriques que nous obtenions à l'école en broyant d'un coup de poing une mouche prise

entre deux feuilles de papier.

J'allais sortir quand je me trouvai soudain nez à nez avec Véronique. Je n'avais qu'une question à lui poser, et je ne pus la retenir une seconde de plus.

— Véronique, où est Hector ? Qu'avez-vous fait d'Hector ?

Elle eut un sourire mystérieux et d'un geste vague, elle montra les suaires qui nous enveloppaient de toutes parts.

— Hector ? Mais, il est... là. J'en ai fait... ça. Que voulez-vous de plus ?

J'allais insister quand je vis quelque chose qui me réduisit définitivement au silence.

Elle portait au cou un lacet de cuir qui passait dans la dent trouée du tigre du Bengale.

La jeune fille et la mort

L'institutrice s'était subitement interrompue en entendant un rire étouffé au fond de la classe.

— Qu'est-ce que c'est encore ?

La tête d'une fillette se dressa cramoisie et hilare.

— C'est Mélanie, mademoiselle. Elle est à cette heure à manger des citrons.

Toute la classe pouffa. L'institutrice s'avança jusqu'au dernier rang. Mélanie levait vers elle un visage innocent dont la minceur et la pâleur étaient accentuées par la lourde masse de ses cheveux noirs. Elle tenait dans sa main un citron soigneusement épluché dont le zeste s'enroulait en serpent d'or sur le pupitre. L'institutrice s'arrêta perplexe.

Cette Mélanie Blanchard n'avait cessé de l'intriguer depuis le début de l'année scolaire. Docile, intelligente, travailleuse, il était impossible de ne pas la considérer et la traiter comme l'une des meilleures élèves de la classe. Pourtant elle se faisait remarquer – sans provocation il est vrai et avec une spontanéité désarmante – par des inventions saugrenues et des comportements bizarres. C'est ainsi qu'en histoire, elle manifestait une curiosité passionnée, presque morbide, pour tous les personnages célèbres condamnés à mort et suppliciés. Elle récitait avec un regard d'une inquiétante vivacité tous les détails des dernières minutes de Jeanne d'Arc, Gilles de Rais, Marie Stuart, Ravailiac, Charles I^{er}, Damiens, n'omettant aucune précision de leurs tourments, aussi atroce fût-elle.

Était-ce simplement la fascination, fréquente chez les enfants, face à l'horreur, aggravée par un certain sadisme ? D'autres traits prouvaient qu'il s'agissait chez Mélanie de quelque chose de plus complexe, de plus profond. Dès la rentrée scolaire, elle s'était distinguée par l'étonnante narration qu'elle avait remise à la maîtresse. Traditionnellement celle-ci avait demandé aux enfants de raconter une journée des vacances qui venaient de s'achever. Or si le récit de Mélanie commençait assez banalement par les préparatifs d'un déjeuner champêtre, il tournait court sur la mort subite de la grand-mère qui obligeait toute la famille à renoncer à cette partie de

campagne. Puis il reprenait, mais sur le mode négatif, irréel, et Mélanie décrivait imperturbablement et dans une sorte de vision hallucinatoire les étapes de la promenade qui n'avait pas été faite, le chant des oiseaux que personne n'avait entendu, l'installation sous un arbre du déjeuner qui n'avait pas eu lieu, les incidents comiques d'un retour sous l'orage qui n'avait aucune raison d'être, puisqu'on n'était pas parti. Et elle concluait :

La famille étant tristement rassemblée autour du lit où gisait le corps de la grand-mère, personne ne courut en riant s'abriter dans la grange, on ne se recoiffa pas en se bousculant devant l'unique petite glace de la pièce commune, on n'alluma pas un grand feu pour faire sécher les vêtements trempés qui ainsi ne fumèrent pas devant la cheminée comme le poil d'un cheval en sueur. La grand-mère était partie toute seule, en laissant tout le monde à la maison.

Et maintenant les citrons ! Y avait-il un rapport entre toutes les inventions saugrenues de la fillette ? Quel rapport ? L'institutrice se posait la question, soupçonnait l'existence d'une réponse – car indiscutablement ces inventions avaient toutes un certain « air de famille », elles étaient signées par la même personnalité – mais elle ne trouvait rien.

— Tu aimes ça, les citrons ?

Mélanie secoua la tête négativement.

— Alors pourquoi tu en manges ? Tu crains le scorbut ?

À ces deux questions, Mélanie ne pouvait répondre. L'institutrice haussa les épaules et reprit pied sur un terrain plus familier.

— En tout cas, c'est défendu de manger pendant la classe. Tu me copieras cinquante fois *Je mange des citrons en classe*.

Mélanie acquiesça docilement, soulagée de n'avoir pas à s'expliquer davantage. En effet, comment aurait-elle pu faire comprendre aux autres – alors qu'elle comprenait si peu elle-même – que ce n'était pas le scorbut qu'elle redoutait et qu'elle soignait au citron, mais un mal plus profond, à la fois physique et moral, une marée de fadeur et de grisaille qui tout à coup déferlait sur le monde et menaçait de l'engloutir ? Mélanie s'ennuyait. Elle subissait l'ennui dans une sorte de vertige métaphysique.

Au demeurant était-ce bien elle qui s'ennuyait ? N'était-ce pas plutôt les choses, le paysage autour d'elle ? Soudain une lumière livide tombait du ciel. La chambre, la classe, la rue paraissaient pétrées dans une boue blafarde où les formes se dissolvaient lentement. Seule vivante au milieu de cette désolation nauséuse, Mélanie luttait avec acharnement pour ne pas s'enliser à son tour dans cette vase.

Ce brusque changement d'éclairage qui modifiait l'esprit des choses, elle en avait trouvé dès sa petite enfance un équivalent inoffensif, et pourtant bien impressionnant, dans l'escalier à vis qui menait aux chambres mansardées de la maison de ses parents. La fenêtre qui éclairait cet escalier n'était qu'une étroite meurtrière garnie de petits carreaux multicolores. Assise sur les marches de l'escalier, Mélanie s'était souvent amusée à regarder le jardin à travers tel carreau, puis tel autre de couleur différente. Et c'était chaque fois le même étonnement, le même petit miracle. Ce jardin, qui lui était si familier et qu'elle reconnaissait sans la moindre hésitation, voilà qu'à travers le carreau rouge, il baignait dans une lueur d'incendie. Ce n'était plus le lieu de ses jeux et de ses rêveries. À la fois reconnaissable et méconnaissable, c'était un antre infernal léché par des flammes cruelles. Puis elle passait au carreau vert, et alors le jardin devenait le fond d'une fosse marine abyssale. Des monstres aquatiques devaient être tapis dans ces profondeurs glauques. Le verre jaune au contraire répandait à profusion de chauds reflets solaires, un poudrolement doré et réconfortant. Le bleu enveloppait les arbres et les pelouses dans un clair de lune romantique. L'indigo donnait aux moindres objets une allure solennelle et grandiose. Et toujours, c'était le même jardin, mais chaque fois avec un visage d'une surprenante nouveauté, et Mélanie s'émerveillait du pouvoir magique qu'elle possédait ainsi de plonger à volonté son jardin dans un enfer dramatique, une joie chantante ou une pompe magnifique.

Car il n'y avait pas de carreau gris dans la petite fenêtre de l'escalier, et la pluie de cendres de l'ennui avait une autre origine, moins innocente, plus réelle.

Assez tôt, elle avait repéré ce qui, dans l'ordre alimentaire, favorisait la crise d'ennui ou au contraire pouvait la conjurer. La crème, le beurre et la confiture – nourritures enfantines dont on s'acharnait à l'accabler – annonçaient et appelaient, comme autant de provocations, le déferlement de la grisaille, l'empâtement de la vie dans un limon épais et gluant. Au contraire le poivre, le vinaigre et les pommes, pourvu qu'elles fussent vertes – tout ce qui était acide, relevé, piquant –, projetaient un souffle d'oxygène pétillant et revigorant dans une atmosphère croupissante. La limonade et le lait. Ces deux boissons symbolisaient pour Mélanie le bien et le mal. Elle avait adopté le matin, malgré les protestations de sa famille, le thé fait avec de l'eau minérale et parfumé d'une rondelle de citron. Avec cela un biscuit bien dur, ou un toast bien grillé. En revanche, elle avait dû renoncer pour quatre heures à la tartine de moutarde dont elle avait envie, mais qui avait soulevé une tempête de rires et de cris dans la cour de récréation de l'école. Elle avait compris qu'avec sa tartine de

moutarde, elle dépassait la limite de la tolérance à la différence d'une école communale de province.

S'agissant des climats et des saisons, elle ne détestait rien tant qu'un bel après-midi d'été, sa paresse, sa langueur, l'épanouissement assouvi et obscène de la végétation qui semble se communiquer aux bêtes et aux gens. Le geste épouvantable qu'appelaient ces heures moites et voluptueuses consistait à se laisser aller dans une chaise longue en écartant les jambes, en levant les bras, en bâillant à grand bruit, comme s'il fallait ouvrir à on ne sait quel viol son sexe, ses aisselles et sa bouche. À l'opposé de ce triple bâillement, Mélanie cultivait le rire et le sanglot, deux réactions impliquant le refus, la distance, la clôture d'un être sur lui-même. Le temps qui convenait le mieux à cette conduite de rejet, c'était un froid sec et lumineux, suscitant une nature dépouillée, gelée, durcie et brillante. Mélanie faisait alors des marches rapides et exaltées dans la campagne, les yeux larmoyants sous l'effet de l'air glacé, mais la bouche pleine de rires ironiques.

Comme tous les enfants, elle avait rencontré le mystère de la mort. Mais il avait revêtu d'emblée à ses yeux deux aspects bien opposés. Les cadavres d'animaux qu'elle avait pu voir étaient généralement boursouflés, décomposés, et exsudaient des humeurs sanieuses. L'être réduit à ses dernières extrémités avouait crûment sa nature foncièrement putride. Au contraire les insectes morts s'allégeaient, se spiritualisaient, accédaient spontanément à l'éternité légère et pure des momies. Et pas seulement les insectes, car en furetant au grenier, Mélanie avait trouvé une souris et un petit oiseau également desséchés, purifiés, réduits à leur propre essence : la bonne mort.

Mélanie était la fille unique d'un notaire de Mamers. Elle demeurait assez étrangère à son père, qui l'avait eue tard et qu'elle paraissait intimider. Sa mère, de santé fragile, disparut prématurément, la laissant seule avec le notaire à l'âge de douze ans. Ce deuil la blessa cruellement. Elle ressentit d'abord une douleur dans la poitrine, un point lancinant, comme si elle avait été atteinte d'un ulcère ou d'une lésion interne. Elle se crut sérieusement malade. Puis elle comprit qu'elle se portait bien : c'était le chagrin.

En même temps, elle éprouvait de loin en loin des bouffées d'attendrissement assez agréables. Il suffisait qu'elle pensât intensément à sa mère, à la mort de sa mère, au cadavre mince et raide couché dans une boîte au fond d'un trou glacé... Ses yeux se mouillaient de larmes et elle ne pouvait retenir un sanglot hoquetant qui ressemblait à un petit rire amer. Alors elle se sentait soulevée, arrachée à l'encerclement des choses, délivrée du poids de l'existence. Pour un bref instant, la réalité quotidienne était frappée de dérision,

dénuée de l'importance bouffie dont elle se pare, allégée de la pesanteur obsédante qui oppressait la fillette. Rien n'avait aucune importance, puisque sa maman chérie était morte. L'évidence de cette irréfutable déduction brillait comme un soleil spirituel. Mélanie flottait, portée par une ébriété funèbre dans des airs retentissant d'hilarité.

Puis son chagrin se dissipa. Il ne lui resta plus qu'une cicatrice qui se crispait quand quelqu'un parlait de la disparue, ou, certaines nuits, quand elle ne trouvait pas le sommeil et ouvrait de grands yeux dans l'obscurité.

Ensuite les jours se suivirent et se ressemblèrent entre une vieille bonne de plus en plus dure d'oreille et un père qui n'émergeait de ses dossiers que pour évoquer le passé. Mélanie grandissait sans traverser de difficultés apparentes. Elle n'était pour son entourage ni difficile, ni secrète, ni mélancolique, et on aurait surpris tout le monde en révélant qu'elle nageait avec l'énergie du désespoir dans un vide morne et gris, contre l'angoisse fade que lui donnaient cette maison cossue pleine de souvenirs, cette rue où rien de nouveau ne se passait jamais, ces voisins assoupis. Elle attendait ardemment qu'il arrivât quelque chose, que quelqu'un survînt, et c'était affreux car il n'arrivait rien, personne ne survenait.

Quand une guerre atomique menaça d'éclater entre les États-Unis et l'U.R.S.S. à cause de Cuba, Mélanie était en âge de lire les journaux, de suivre les nouvelles à la radio et à la télévision. Il lui sembla qu'un souffle d'air frais balayait le monde, et un espoir gonfla ses poumons. C'est que pour la tirer de sa prostration, il n'aurait pas fallu moins que les immenses destructions et les épouvantables hécatombes d'un conflit moderne. Puis la menace se dissipa, le couvercle de l'existence, un instant entrebâillé, retomba sur elle, et elle comprit qu'il n'y avait rien à attendre de l'histoire.

Au printemps, le notaire avait l'habitude d'arrêter le chauffage central et de faire une flambée dans sa cheminée, les soirs où la température était vraiment trop fraîche. C'est ainsi qu'un beau matin d'avril, Étienne Jonchet vint livrer un camion de bûches. Employé dans une scierie voisine de la forêt d'Écouves – son cinquième métier en moins d'un an – c'était un de ces beaux gars francs et joviaux qui ressentent la nécessité de travailler comme un fardeau injuste et sordide. Il fleurait la résine et le tanin, et ses manches de chemise retroussées découvraient des avant-bras pulpeux et dorés, ornés de tatouages canailles. Mélanie était descendue à la cave pour le payer. Pendant qu'elle fouillait dans le portefeuille, il la regardait d'un air bizarre qui commença à l'effrayer. Ce fut bien autre chose quand il leva lentement ses mains vers ses épaules, vers sa tête et les referma

sur son cou. Les genoux tremblants, la bouche sèche, elle ne voyait plus que les bras tatoués et un peu plus loin le visage souriant du jeune homme.

— Il m'étrangle, se disait-elle. Il veut le portefeuille et me tue pour s'en emparer !

Et elle se sentait défaillir dans une approche de la mort où se mêlaient indistinctement la terreur et une brûlante volupté.

Finalement elle tomba de faiblesse, mais il la cueillit dans ses bras, la bascula sur un tas d'antracite, et posséda son corps de vierge tendre et blanc dans cette alcôve de noirceur.

Quand elle croisa son père plus tard dans l'escalier, il eut la surprise de la voir, toute barbouillée de charbon, lui sauter au cou en riant. Elle était dépuclée et mâchurée, mais heureuse.

Ils se revirent. Un mois plus tard, elle prétextait des vacances chez une camarade, et filait rejoindre son beau bûcheron en n'emportant que la chemise qu'elle avait sur le dos.

Étienne n'était pas un fin psychologue, mais le comportement insolite de sa nouvelle compagne ne manqua pourtant pas de le surprendre. Elle faisait à la scierie plus d'apparitions qu'il n'aurait été nécessaire. Au lieu de mettre chaque matin le casse-croûte de midi dans sa musette, elle préférait l'apporter elle-même et le partager avec lui au milieu des autres compagnons. Il était certes assez faraud de la jeunesse, de la beauté et surtout des origines bourgeoises évidentes de la jeune fille. Mais elle aurait dû s'éclipser dès la reprise du travail. Au lieu de cela, elle musait autour des machines, appréciait du doigt la denture des lames, leur piquant, leur tranchant, la largeur du chemin, la tension des rubans d'acier, leurs flancs rendus infiniment lisses et brillants par le terrible frottement auquel ils étaient soumis. Puis elle prenait dans sa main une poignée de sciure, éprouvait sa fraîcheur pelucheuse et élastique, l'approchait de son nez pour en sentir l'odeur forestière, et la laissait fuir entre ses doigts. Que l'on puisse fabriquer cette neige feutrée à partir de troncs ligneux et compacts, c'était un miracle qui la ravissait !

Mais rien ne la fascinait comme le bref hurlement des scies circulaires s'enfonçant dans le cœur d'une bûche et le halètement vertigineux du grand châssis faisant danser ses douze lames parallèles dans l'aubier de la grume avancée sur le chariot.

C'était le père Sureau qui entretenait le matériel. Ancien ébéniste, il avait connu des jours meilleurs, mais après la mort de sa femme, il avait sombré dans l'alcool, et il vivotait en affûtant les lames de la scierie. Mélanie entreprit de le conquérir. Elle alla le voir dans sa

masure, lui rendit de menus services, s'insinua dans ses bonnes grâces. En vérité, elle savait ce qu'elle voulait, mais personne n'aurait compris le projet grandiose auquel elle s'acharnait à l'employer. Elle finit par obtenir qu'il reprît ses « clarinettes » – comme il appelait ses outils –, qu'il les affûtât et qu'il se mît au travail. Il est vrai qu'il lui faudrait peut-être des années pour mener à bonne fin ce qui serait à coup sûr le chef-d'œuvre de sa vie.

L'été passa dans une gloire de soleil et d'amour, sous-tendue par le mystère du projet Sureau. Les étreintes de Mélanie et d'Étienne semblaient ne pas devoir finir. Elles se poursuivirent dans les brouillards de l'automne, dans le crépitemment nocturne de la pluie sur le toit de bardeau de leur hutte, sous le blanc manteau de la neige qui fut abondante cet hiver-là.

Au début de mars, Étienne fut mis à pied à la suite d'une altercation avec son patron. Il partit chercher du travail. Il avait entendu parler d'embauche au Haras du Pin. Il promit de revenir chercher Mélanie dès qu'il serait fixé. Elle ne devait plus entendre parler de lui. Et comme un malheur n'arrive jamais seul, le père Sureau fut hospitalisé avec un point de pleurésie. Tant il est vrai que le printemps est souvent fatal aux vieillards.

Mélanie ne songea pourtant pas à retourner chez son père avec lequel elle entretenait une correspondance parcimonieuse. Pour l'heure, la merveilleuse surprise de ses amours, la superbe folie de la scierie, le projet Sureau qui découlait rigoureusement de l'une et de l'autre dressaient un mur entre sa vie présente et les eaux grises où la maison paternelle paraissait échouée, comme une arche vermoulue, aux yeux de son souvenir.

Pourtant le vide se reformait inexorablement autour d'elle dans les souffles aigres et humides d'un printemps qui n'en finissait pas de se déclarer. La cabane était gagnée par la désolation de la forêt qui sortait noire et hagarde du dégel. Un jour, Mélanie se surprit à accomplir le geste fatidique : elle bâilla, et elle reconnut avec effroi le signe saluant et appelant à la fois la marée clapotante de l'ennui. Le temps des petits trucs enfantins – citrons, moutarde – était bien révolu. Puisque désormais elle était libre, il aurait fallu fuir. Mais pour aller où ? Car telle est la force pernicieuse de l'ennui : il s'entoure d'une sorte de contagion universelle, et projette ses ondes maléfiques sur le monde entier, sur tout l'univers. Rien, aucun lieu, aucune chose ne paraît lui échapper.

En fouillant dans la resserre à outils, où haches, cognées, coins et scies attendaient l'improbable retour d'Étienne, Mélanie trouva la solution. C'était une corde, une belle corde, neuve, toute luisante

encore de l'atelier de corderie, qui se terminait tout exprès, semblait-il, par une boucle. En passant l'extrémité de la corde dans cette boucle, on obtenait un nœud coulant fort propre à une pendaison.

Tremblante d'excitation, elle accrocha la corde à la poutre maîtresse de la toiture. Le nœud coulant se balançait à deux mètres cinquante du sol, hauteur idéale, car il suffisait de se mettre debout sur une chaise pour pouvoir y passer la tête. Mélanie plaça en effet la meilleure chaise qu'elle possédât à l'aplomb du nœud. Puis elle s'assit sur l'autre chaise de la maison – bancale, celle-ci – et admira son œuvre.

Ce n'était pas que ces deux objets – la corde, la chaise – fussent en eux-mêmes bien admirables. Il s'agissait plutôt de la perfection de la réunion de ce siège et de cette sorte de fil à plomb de chanvre, et de la signification fatale qui s'en dégageait. Elle s'abîma dans une contemplation béate et métaphysique. En préparant sa propre mort, en imposant à la perspective désertique de sa vie une barrière visible et palpable, en arrêtant par une digue les eaux stagnantes du temps, elle mettait fin d'un coup à l'ennui. L'imminence de sa mort, concrétisée par la corde et la chaise, conférait à sa vie présente une densité et une chaleur incomparables.

Elle connut plusieurs semaines de bonheur patibulaire. Le charme commençait pourtant à se dissiper, quand le facteur, qu'elle voyait rarement, se présenta. Il lui apportait une lettre de sa meilleure amie. Jacqueline Autrain, nommée pour ce troisième trimestre institutrice dans un village voisin, habiterait seule le premier étage de l'école. Elle se réjouirait si Mélanie acceptait de venir passer quelques jours auprès d'elle pour l'aider à s'installer.

Mélanie serra son baluchon, cacha la clé de la hutte dans un trou connu d'Étienne, et partit rejoindre son amie.

L'accueil de Jacqueline et l'éclat printanier du village lui firent oublier ses obsessions et leur funèbre remède. Il est vrai qu'elle avait laissé sa belle corde pendue à l'aplomb de la chaise dans l'obscurité de la hutte fermée, comme en attente, comme le gage d'un retour obligé. Pendant que son amie faisait la classe, Mélanie tenait leur intérieur. Puis elle s'intéressa aux enfants. Elle entreprit de donner des leçons particulières à ceux qui suivaient mal. Après les amours de l'été et de l'hiver, elle découvrait ainsi l'amitié avec le renouveau de la nature. Entre ces deux fêtes de la vie s'étendait un morne désert peuplé d'ombres exorbitantes et nauséuses que seule une corde terminée par la lunette d'un nœud coulant rendait habitable.

Jacqueline était fiancée à un jeune homme actuellement en stage dans les Compagnies républicaines de Sécurité. Deux fois, au cours du

printemps, elle avait profité d'un congé pour aller le voir à la caserne d'Argentan. Un jour, il débarqua avec son casque, son calot, sa matraque et son gros étui à pistolet tout boursouflé. Les deux jeunes femmes s'amuserent de cet attirail.

Sa permission dura trois jours. Le premier ne fut qu'une suite de rires et de caresses entre les deux fiancés. Mélanie cherchait à s'éclipser quand la scène devenait par trop tendre. Le deuxième jour, le jeune homme insista pour faire une excursion avec les deux femmes, bien que Jacqueline eût visiblement préféré rester à la maison pour mieux profiter d'heures si rares. Le troisième jour, elle fit une scène violente à Mélanie, l'accusant de tenter de détourner sur elle l'attention du trop naïf C.R.S. Le jeune homme survenant se jeta dans la dispute, et, prenant maladroitement la défense de Mélanie, il acheva de désespérer sa fiancée. Quand il reprit le chemin d'Argentan, il laissait derrière lui un monceau de décombres sentimentaux.

Mélanie ne pouvait plus songer à demeurer avec Jacqueline. Elle s'installa à Alençon, et pendant les deux derniers trimestres de l'année scolaire, elle fit la classe dans un cours privé.

Puis les vacances vidèrent les écoles, les rues, toute la ville, et Mélanie se retrouva seule sous un soleil blanc, impitoyable, lancinant. Dans les branches poussiéreuses des platanes, entre les pavés inégaux des places, sur les murs lépreux questionnés par la lumière, émergeait la face blême et bouffie de l'ennui.

Mélanie, se sentant couler, s'accrochait à ses plus récents souvenirs. Lorsqu'elle évoquait l'image du fiancé de Jacqueline, c'était bizarrement toujours l'étui boursouflé de son pistolet qui se présentait d'abord à son esprit. Elle lui écrivit à la caserne d'Argentan, pour lui demander un rendez-vous. Il répondit en lui proposant un jour, une heure et un café.

S'il avait cru au début d'une aventurette, il fut déçu. Mélanie lui expliqua qu'elle voulait au contraire dissiper tout malentendu et tenter de restaurer entre Jacqueline et lui les bonnes relations qu'elle avait pu contribuer involontairement à altérer. Elle le suppliait de reprendre contact au plus tôt avec sa fiancée et de la tenir au courant de la réussite de ces retrouvailles. Ce serait un grand soulagement pour elle.

Puis il lui vint une inspiration. Pourquoi ne téléphonerait-il pas tout de suite, du café à Jacqueline ? Elle saurait ainsi que tout avait été tenté.

Après s'être mollement défendu, il haussa les épaules et se leva pour se diriger vers la cabine téléphonique. Il laissa sur la table son calot, son casque, sa matraque et l'étui boursouflé de son pistolet.

Mélanie attendit un moment. La communication devait être difficile à obtenir, car le jeune homme tardait à revenir. En vérité elle ne pouvait quitter des yeux l'étui boursoufflé du pistolet qui se gonflait innocemment sur la table. Soudain elle céda à la tentation. Elle fit glisser l'objet dans son sac et gagna rapidement la sortie.

Rentrée dans sa petite chambre d'Alençon, la satisfaction du devoir accompli lui donna quelques jours de calme. Mais elle ne pouvait oublier qu'en réconciliant les deux fiancés, elle s'était définitivement exclue de leur amitié. Le pistolet était en revanche la source d'un puissant réconfort. Chaque jour, à une heure donnée qu'elle attendait en frémissant d'impatience et de joie anticipée, elle sortait le magnifique et dangereux objet. Elle n'avait aucune idée de la façon de s'en servir, mais ce n'était ni le temps ni la patience qui lui faisaient défaut. Posé nu sur la table, le pistolet paraissait irradier une énergie qui enveloppait Mélanie de chaleur voluptueuse. La brièveté compacte et rigoureuse de son profil, sa noirceur mate et comme sacerdotale, la facilité avec laquelle la main épousait sa forme et s'en saisissait, tout dans cette arme contribuait à lui donner une *force de conviction* irrésistible. Comme ce serait bon de mourir par ce pistolet ! Il appartenait en outre au fiancé de Jacqueline, et le suicide de Mélanie unirait ses amis, tout comme sa vie avait failli les séparer.

Le pistolet n'était pas chargé, mais l'étui contenait un chargeur de six balles, et Mélanie eut tôt fait de trouver l'orifice de la crosse dans lequel il devait être glissé. Un déclic lui apprit que le chargeur était en place. Puis le jour vint où elle sentit qu'elle ne pouvait plus différer un essai.

Elle partit de bonne heure dans la forêt. Parvenue à l'orée d'une clairière, loin de tout chemin, elle sortit le pistolet de son sac, et, le tenant à deux mains, le plus loin possible d'elle, fermant les yeux, elle pressa la détente de toutes ses forces. Rien ne se produisit. Sans doute y avait-il un cran de sûreté. Elle palpa un moment la crosse, le canon, la détente. Enfin un relief glissa vers le canon en découvrant une plage rouge. C'était cela sans doute. Elle essaya encore. La détente céda sous ses doigts, et l'arme, comme prise d'une brusque folie, rua entre ses mains.

La détonation avait paru formidable à Mélanie, mais la balle n'avait laissé aucune trace dans les arbres et les fourrés où elle avait dû se perdre.

Toute tremblante, Mélanie replaça le pistolet dans son sac et reprit sa marche. Elle avait les jambes molles, mais elle ne savait pas si c'était l'effet de la peur ou celui du plaisir. Elle disposait d'un nouvel instrument de libération, combien plus moderne et pratique que la

corde et la chaise ! Elle n'avait jamais été aussi libre. La clé de sa cage était là, dans son sac, à côté du démaquillant, du porte-monnaie et des lunettes de soleil.

Elle avait parcouru une centaine de mètres quand elle vit venir à elle, marchant à grands pas, un vieil homme vêtu à la fois comme un pêcheur et comme un alpiniste, et portant une boîte de botaniste cylindrique en bandoulière. Il l'aborda aussitôt.

— Qu'est-ce que c'est ? Vous n'avez pas entendu une détonation ?

— Non, mentit Mélanie. Je n'ai rien entendu.

— Curieux, curieux. D'autant plus que cela semblait provenir de la direction dont vous venez. Et moi qui craignais de devenir dur d'oreille ! Enfin soit. Admettons que j'ai eu une illusion, oui, comment dire, une hallucination auditive.

Il avait prononcé ces deux derniers mots avec une sorte d'emphase ironique, et il acheva sa phrase dans un petit rire grinçant. Puis avisant le sac de Mélanie :

— Vous cherchez aussi des champignons ?

— Oui, c'est cela, des champignons, mentit encore Mélanie avec empressement.

Puis emportée par une soudaine inspiration, elle précisa :

— Je voudrais surtout savoir reconnaître les vénéneux.

— Bof, vénéneux ! Pour un vrai mycologue, ils sont si rares, presque inexistants ! Savez-vous que mes amis de notre Société savante et moi-même nous nous offrons des dîners agrémentés de plats entiers de champignons réputés mortels ? Il n'est que de savoir les préparer, et aussi peut-être de les manger sans crainte. L'appréhension rend l'organisme plus vulnérable, c'est bien connu. Un divertissement de spécialistes, en somme.

— Les champignons vénéneux sont si peu dangereux que cela ? demanda Mélanie avec une nuance de déception dans la voix.

— Pour nous, pour nous, les mycologues ! Mais pour les profanes, halte-là ! C'est un peu comme les grands fauves d'une ménagerie, n'est-ce pas ! Le dompteur peut entrer dans la cage et leur tirer les moustaches. Mais malheur au visiteur qui se permettrait cela !

— Comme vous êtes passionnant !

Aristide Coquebin, qui tenait une boutique d'antiquaire rue des Filles-de-Notre-Dame, non loin de la maison natale de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, appartenait à l'espèce des esprits érudits et curieux de tout qui fleurissent discrètement dans l'ombre des petites villes de

province. Le meilleur de lui-même, il le réservait à la Société savante qu'il régalaît de communications éclectiques, allant des merveilles de la botanique aux grimoires de mystiques obscurs.

Il était trop heureux d'avoir trouvé une oreille vierge pour lâcher Mélanie de sitôt, et ils cheminèrent longuement côte à côte en devisant. Lorsqu'elle regagna son modeste logis, le pistolet disparaissait dans son sac sous une provende parfumée de cèpes, de chanterelles et de lépiotes qu'ils avaient ramassés ensemble. Mais elle avait insisté pour rapporter aussi – isolés il est vrai dans une poche de plastique – trois entolomes livides et deux amanites phalloïdes, les plus redoutables tueurs des sous-bois.

Le soir elle disposa sur sa table le pistolet, déshabillé de son étui, et, dans une assiette, les cinq champignons vénéneux. Un crépuscule de silence enveloppait sa solitude, mais de ces objets meurtriers émanait un rayonnement dont elle connaissait bien la chaleur tonique. Elle retrouvait avec élan le frémissement voluptueux des heures passées dans la hutte, en présence de la corde et de la chaise. Mais elle allait maintenant beaucoup plus loin dans son intimité avec la mort.

Elle était d'abord troublée par une mystérieuse affinité qui paraissait rapprocher ces deux sortes d'objets. Ils avaient en commun une force concise, une énergie assoupie, endormie et comme tapie dans des formes qui avaient peine à la contenir, et qui en étaient inspirées. La carrure massive du pistolet – arme de poing – et les rondeurs musculeuses des champignons évoquaient aussi pour elle un troisième objet qui se cacha longtemps dans les replis de sa mémoire, mais qu'elle finit par débusquer non sans rougir de pudeur : le sexe d'Étienne Jonchet qui lui avait donné tant de bonheur pendant de longues semaines. Elle découvrit ainsi la complicité profonde de l'amour et de la mort, et que les signes menaçants et crapuleux tatoués sur les beaux bras d'Étienne donnaient leur véritable sens à leurs étreintes. Étienne trouvait ainsi sa juste place dans le paysage forestier dont le centre demeurait la corde et la chaise.

Les champignons, le pistolet, la corde, c'était trois clés ouvrant chacune une porte sur l'au-delà, trois portes monumentales, d'allures et de styles assurément bien différents.

Les champignons étaient les clés molles et contournées d'une porte qui présentait la douceur et la rondeur d'un ventre géant. Elle ressemblait à un vaste reposoir anatomique dressé à la gloire de la digestion, de la défécation et du sexe. Cette porte ne s'entrebâillerait que lentement, paresseusement. Il faudrait qu'en mangeant et en assimilant les champignons Mélanie se glisse dans une fente étroite avec la ruse opiniâtre d'un enfant s'acharnant à naître à l'envers.

La seconde porte était coulée dans le bronze. Noire et tabulaire, elle se dressait inébranlable devant un flamboyant secret qui perçait par des lueurs inquiètes par le trou de la serrure. Seule une explosion terrible, une détonation claquant tout contre l'oreille de Mélanie, l'ouvrirait d'un seul coup découvrant un paysage de flammes, la trouée incandescente d'une fournaise, des nuées de soufre et de salpêtre.

La troisième clé – celle de la corde et de la chaise – dissimulait sous sa rusticité la richesse foisonnante d'une affinité directe avec la nature. En passant la tête dans le collier de chanvre, Mélanie découvrirait la profondeur secrète de l'humus forestier, fécondé par les pluies d'orage et durcie par les gelées de Noël. C'était un au-delà qui sentait la résine et le feu de bois, qui retentissait du ronflement d'orgue que faisait le vent en brassant les hautes futaies. En devenant le poids de chair et d'os qui lesterait la corde elle-même accrochée à la poutre maîtresse de la hutte bûcheronne – Mélanie prendrait sa place dans cette vaste architecture de cimes équilibrées et de branches balancées, de troncs verticaux et de ramures enchevêtrées qui s'appelaient : forêt.

Coquebin avait invité Mélanie à venir le voir. Elle déclencha un soir la musique argentine d'une grappe de tubes que la porte bousculait en s'ouvrant. Tout un paradis de saints de plâtre polychromé l'accueillit, les bras ouverts ou la dextre bénissante. La petite sœur Thérèse, en cent exemplaires de dimensions différentes, serrait un crucifix sur son uniforme de carmélite, en levant les yeux vers les moulures du plafond.

— C'est qu'elle est née à deux pas d'ici, expliqua Coquebin avec ferveur. Au 42 de la rue Saint-Biaise. Si vous voulez, nous irons visiter sa maison natale ensemble.

L'air consterné avec lequel Mélanie le remercia ne put lui échapper. Il comprit qu'il faisait fausse route, et que le pieux antiquaire devait en l'occurrence s'effacer devant le philosophe. Il convenait d'ouvrir l'œil et de faire preuve d'humilité, s'il voulait cerner la personnalité de cette étrange jeune fille qui cheminait solitairement dans les bois en tirant des coups de pistolet et en collectionnant avec prédilection des champignons vénéneux. Ce n'était certes pas une personne banale. Malheureusement la conversation s'avéra difficile, car elle se souciait plus d'apprendre de lui des choses modestes et précises que de se raconter.

Elle le quitta au bout d'un quart d'heure, mais elle revint le surlendemain, et peu à peu leur intimité grandit. Avec un étonnement

croissant, Coquebin cousait ensemble les bribes que Mélanie lui révélait de son bref destin. Car la différence d'âge et l'atmosphère benoîte du magasin rassuraient Mélanie et l'encourageaient à se livrer. Il ne put retenir un haut-le-corps le jour où elle lui apprit qu'elle faisait la classe aux enfants. C'est qu'elle lui avait laissé entendre l'essentiel de son aventure avec le beau tatoué et de sa fascination pour la corde et le nœud coulant. « Pauvres enfants ! pensa-t-il. Mais après tout, les gens tout à fait normaux sont rarement dans l'enseignement, et peut-être est-il naturel et préférable que les enfants, ces demi-fous que nous tolérons parmi nous⁽³⁾, soient élevés par des originaux. »

Plus tard, elle lui raconta l'escalier à vis, l'étroite fenêtre, les carreaux multicolores qui lui permettaient de voir son jardin sous des aspects profondément différents. « Kant ! pensa-t-il. Les formes *a priori* de la sensibilité ! Elle a découvert à dix ans, sans le vouloir ni le savoir, l'essentiel de la philosophie transcendante ! » Mais quand il tenta de l'initier au kantisme, il vit bien qu'elle ne le suivait pas, qu'elle ne l'écoutait même pas.

Remontant plus loin dans ses souvenirs, elle fit allusion à ses goûts et à ses dégoûts de fillette – goût du citron, dégoût des pâtisseries –, à l'ennui qui la submergeait parfois comme une marée grise et grasse, au soulagement pétillant et revigorant qu'elle a trouvé d'abord petitement dans des nourritures et des boissons corrosives, puis de façon grandiose dans la mort de sa mère.

Il ne douta plus alors qu'elle avait une vocation métaphysique innée, laquelle s'accompagnait d'un rejet spontané de toute ontologie. Il essaya de lui faire comprendre qu'elle incarnait à l'état brut l'antagonisme millénaire de deux formes de pensée. Depuis l'aube la plus lointaine de l'humanité occidentale, deux courants se croisent et s'opposent, dominés l'un par Parménide d'Élée, l'autre par Héraclite d'Éphèse. Pour Parménide la réalité et la vérité se fondent dans l'Etre immobile, massif et identitaire. Cette vision figée fait horreur à l'autre penseur, Héraclite, qui voit dans le feu tremblant et grondant le modèle de toutes les choses, et dans le courant limpide d'une eau chantante le symbole de la vie perpétuellement créatrice. L'ontologie et la métaphysique – le repos en l'Etre et le dépassement de l'Etre – dressent l'une contre l'autre depuis toujours deux sagesse et deux spéculations...

Pendant qu'il parlait ainsi, possédé par son sujet sublime, Mélanie fixait sur lui ses grands yeux sombres et passionnés. Il aurait pu croire qu'elle l'écoutait, subjuguée par le portrait vertigineux qu'il lui faisait d'elle-même. Mais il était fin et lucide, il savait qu'il avait un long poil roux qui se tordait sur sa joue au sommet d'une petite verrue, et rien

qu'à regarder Mélanie, il se rendait compte qu'elle n'avait d'yeux que pour cette infime disgrâce, et que pas un mot de son discours ne parvenait jusqu'à l'esprit de la jeune fille.

Non décidément, il fallait se rendre à l'évidence, Mélanie n'avait pas l'esprit philosophique, malgré le don prodigieux qu'elle possédait de vivre spontanément, à l'état brut et en toute inconscience, les grands problèmes de la spéculation éternelle. Les évidences philosophiques, dont elle était possédée et qui orientaient son destin souverainement, n'étaient pas traduisibles pour elle en concepts et en mots. Métaphysicienne de génie, elle demeurait à l'état sauvage et ne s'élèverait jamais jusqu'au verbe.

Ses visites cessèrent. Coquebin n'en fut pas autrement surpris. Ses discours n'ayant pas trouvé prise sur l'esprit de la jeune fille, il savait que ses relations avec elle étaient à la merci d'influences fortuites, obscures et imprévisibles. Il finit toutefois par aller frapper à la porte de la chambrette qu'elle habitait. Un voisin lui apprit qu'elle avait déménagé.

Par suite de quel instinctif avertissement avait-elle décidé de revenir dans la cabane de la forêt d'Écouves ? Sans doute une réflexion qui s'était imposée à elle y fut-elle pour beaucoup.

La perspective de la mort – d'une certaine mort, concrétisée par un instrument particulier – était seule capable de l'arracher à l'engloutissement dans la nausée de l'existence. Mais cette libération n'était que temporaire et perdait peu à peu toute sa vertu ; comme un médicament qui s'évente, jusqu'à ce qu'une autre « clé » se présente à elle avec la promesse d'une mort nouvelle, une promesse plus jeune, plus fraîche, plus convaincante, possédant un capital de crédibilité intact. Or il était clair que ce jeu ne pourrait se poursuivre longtemps encore. Il faudrait bien qu'à toutes ces promesses non tenues, à tous ces rendez-vous manqués, succède un jour une échéance inéluctable. Menacée une nouvelle fois d'un naufrage dans les fondrières de l'être, Mélanie avait donc fixé au dimanche 1^{er} octobre^{4} à midi, la date et l'heure de son suicide.

L'idée de cet engagement l'avait d'abord effrayée. Mais à mesure qu'elle l'envisageait plus sérieusement, à mesure que la décision mûrissait dans son esprit, elle sentait des courants d'énergie et de joie la réchauffer et la regonfler en ondes successives de plus en plus intenses. C'était cela surtout qui avait dicté sa conduite. La mort, même lointaine encore, par sa seule certitude, par la précision de la date de sa survenue, commençait déjà son œuvre de transfiguration. Et cette date une fois fixée, chaque jour, chaque heure augmentait ce rayonnement bienfaisant, comme chaque pas qui nous rapproche d'un

grand feu de joie nous fait participer un peu plus à sa lumière et à sa chaleur.

C'est ainsi qu'elle avait regagné la forêt d'Écouves où elle avait connu dans les bras tatoués d'Étienne, puis dans la contemplation de la corde et de la chaise, des bonheurs qui annonçaient la grande extase finale.

À la date du 29 septembre une divine surprise devait achever de la combler. Une camionnette s'arrêta devant la hutte. Un vieil homme qui était assis à côté du chauffeur en descendit et frappa à la porte. C'était le père Sureau dont la maladie n'avait été qu'une assez sévère alerte. Les deux hommes sortirent du véhicule et transportèrent dans la salle commune un haut objet fragile et lourd, tout enveloppé de voiles noirs, comme une grande veuve, raide et solennelle...

— Si je ne craignais pas d'exprimer un paradoxe, dit le jeune médecin en reposant son stéthoscope, je dirais qu'elle est morte de rire.

Et il expliqua que le rire dans un premier degré se caractérise par une dilatation subite de l'orbiculaire des lèvres et de la contraction du risorius de Santorini, du canin et du buccinateur, en même temps que par une expiration entrecoupée, mais que, dans un deuxième degré, les contractions musculaires pouvaient gagner en propagation toutes les dépendances du nerf facial et s'étendre jusqu'aux muscles du cou, en particulier au peaucier. Et que, à un troisième degré, il ébranle tout l'organisme, faisant couler les larmes, s'échapper l'urine et contracter par saccades douloureuses le diaphragme aux dépens de la masse intestinale et du cœur.

Pour les témoins qui entouraient le corps de Mélanie Blanchard, ce cours de physiologie comique avait des sens bien différents. Connaissant Mélanie, ils savaient, mieux que le médecin lui-même, que cette théorie apparemment extravagante de la mort par le rire s'accordait assez bien au caractère excentrique de la défunte. Son père, le vieux notaire timide et distrait, la revoyait ce jour de printemps, ses vêtements en désordre, la figure et les bras couverts de charbon, lui sauter au cou en riant comme une folle. Étienne Jonchet se souvenait du sourire étrange et profond qui lui venait lorsqu'elle flattait de la main les lames les plus effrayantes de la scierie. L'institutrice évoquait la grimace voluptueuse que la petite fille ne pouvait réprimer en mordant à pleine bouche dans un citron. Cependant Aristide Coquebin cherchait à appliquer à ce cas privilégié la théorie exposée par Henri Bergson dans *Le Rire*, selon laquelle le comique est du mécanique plaqué sur du vivant. Seule Jacqueline Autrain n'y comprenait rien. Sanglotant sur l'épaule de son fiancé, elle

était persuadée que Mélanie, consumée d'amour pour le jeune homme, s'était sacrifiée à leur bonheur. Quant au père Sureau, il ne songeait qu'au chef-d'œuvre de sa carrière d'artisan, et il surveillait sous la visière de sa casquette sa silhouette endeuillée qui encombra le fond de la pièce.

Avant de mourir, Mélanie leur avait adressé une sorte de faire-part anthume pour les avertir du jour et de l'heure de son suicide, tout en postant les enveloppes trop tard pour que quiconque pût intervenir. Ils s'étaient ainsi retrouvés les uns après les autres dans la salle commune de la hutte forestière après qu'Étienne Jonchet – le seul qui n'avait pas reçu de faire-part – eut découvert le cadavre en venant reprendre ses outils.

Au plafond pendait toujours la corde, la belle corde neuve et cirée que terminait un impeccable nœud coulant. Sur la table de chevet étaient placés le pistolet – dont le chargeur avait toutes ses balles moins une – et une soucoupe contenant cinq champignons qui commençaient à se dessécher. Mélanie reposait intacte sur son grand lit, emportée par une crise cardiaque foudroyante qui n'avait pas assombri l'expression épanouie, hilare même, de son visage. En vérité elle paraissait planer dans la joie de ne pas vivre, cette morte qui n'avait eu besoin d'aucun expédient brutal pour franchir le pas.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? finit par demander le médecin en désignant la « veuve ».

Le père Sureau se dérangea, et, avec les gestes soigneux et tendres d'un jeune marié déshabillant sa mariée de ses propres mains, il entreprit de faire tomber les voiles de lustrine noire qui enveloppaient l'objet. Avec stupeur chacun put reconnaître alors une guillotine. Mais pas une guillotine ordinaire, une guillotine de salon, fabriquée avec un soin amoureux dans un bois fruitier, finement ajointée par des tenons en queue-d'aronde, cirée, peaufinée, patinée, un vrai chef-d'œuvre d'ébénisterie, dans lequel la lame, brillante et d'un profil rigoureux, apportait une note cruelle et glacée.

Coquebin, en antiquaire averti, remarqua que les deux montants dans lesquels la lame coulissait étaient décorés à l'antique, par des rinceaux et des ramages eurythmiques, et que la pièce supérieure qui les coiffait affectait le profil d'une architrave hellénistique.

— Et en plus, murmura-t-il saisi d'admiration, elle est de style Louis XVI !

Le Coq de bruyère

En cette matinée de fin mars, les giboulées crépitaient rageusement sur les verrières de la salle d'armes d'Alençon où les meilleures lames du 1^{er} chasseurs s'affrontaient en assauts courtois mais impétueux. L'uniformité des culottes serrées au-dessous du genou, des plastrons capitonnés et surtout des masques grillagés effaçait les titres, les grades et même les âges, et les deux tireurs qui retenaient l'attention des autres escrimeurs auraient pu passer pour des frères jumeaux. Cependant à y regarder de plus près, l'un d'eux paraissait plus sec, plus nerveux, plus agile, et d'ailleurs il était en train de mettre son adversaire en difficulté, lequel rompait, ripostait sans efficacité, rompait encore, et finalement baissait les bras, touché sur une fente longue de son adversaire.

Des applaudissements éclatèrent. Les tireurs enlevèrent leur masque. Le vaincu était un jeune garçon au teint rose et aux cheveux bouclés. Il retira ses gants pour applaudir lui-même son vainqueur, un homme grisonnant et sec, d'une belle et juvénile soixantaine. On l'entoura. Il y avait de la sympathie, une admiration amusée, une familiarité respectueuse dans les exclamations et les félicitations qui convergeaient vers lui. Il rayonnait, modeste et heureux, au milieu de ces compagnons qui tous auraient pu être ses fils.

Pourtant il n'acceptait pas toujours sans se rebiffer ce rôle de vieillard prodige où ces jeunes gens le poussaient. Au fond tout ce bruit autour d'une fente longue aurait eu de quoi l'irriter. Il avait cloué le petit Chambreux. Et après ? Pourquoi lui rappelait-on avec tant d'insistance ces quelque quarante ans de différence ? Comme c'était difficile de vieillir ! On le vit bien lorsqu'il prit congé une heure plus tard. La porte ouverte révéla le rideau gris et mouvant d'une averse drue et probablement durable. Il allait s'avancer sans protection sous la douche. De Chambreux se précipita, un parapluie à la main.

— Mon colonel, prenez ça ! J'enverrai quelqu'un le reprendre chez vous demain matin.

Il hésita. Pas longtemps.

— Un parapluie ? Jamais ! protesta-t-il. Un parapluie, c'est bon à

votre âge, jeune homme. Mais moi ! Moi, j'aurais l'air de quoi, là-dessous ?

Et héroïquement, sans même courber la tête, il s'élança sous l'averse.

Le colonel baron Guillaume, Geoffroy, Étienne, Hervé de Saint-Fursy était né avec le siècle dans le château familial du village normand éponyme. Dès 1914, il avait souffert comme d'une double disgrâce d'être trop jeune pour s'engager et de se prénommer Guillaume comme le Kaiser prussien. Il n'entra pas moins à Saint-Cyr, suivant la tradition consacrée par son père et son grand-père. Il en sortit lieutenant de cavalerie malgré une faiblesse en mathématiques qu'aucune leçon particulière n'avait pu corriger. Mais il brillait dans les salons, les salles d'armes et les concours hippiques. Ses principaux trophées équestres, il les devait à une jument, qui avait eu son heure de célébrité. Fleurette avait longtemps valu une coupe d'argent par épreuve où le colonel l'engageait. « Je l'aime mieux qu'une femme », disait-il parfois. Mais ce n'était qu'une boutade, car les femmes, il les aimait par-dessus tout. Monter Fleurette, se battre au fleuret, conter fleurette, c'était toute sa vie. Il convient cependant d'ajouter la chasse, car le baron était l'un des fusils les plus fameux de tout le canton. Il mêlait d'ailleurs un peu tout cela dans ses propos péremptaires, expliquant par exemple qu'une femme se conquiert comme un cheval se maîtrise – d'abord la bouche, la croupe se rend ensuite d'elle-même – ou se chasse comme un coq de bruyère. (*Le premier jour, je le lève, le deuxième jour je le fatigue, le troisième jour, je le tire.*) On l'appelait affectueusement le « Coq de bruyère » pour ces propos, et aussi à cause de ses mollets cambrés et de sa poitrine toujours bombée.

Il s'était marié jeune, très jeune, trop jeune pensaient certains de ses amis, car dès l'âge de vingt-deux ans il épousait une demoiselle Augustine de Fontanes, sensiblement plus âgée que lui, mais riche héritière, en espérance au moins. À leur grand chagrin ils n'avaient pas eu d'enfants. Commandant d'active en 1939, il avait fait une guerre magnifique, mais la débâcle de 1940 l'avait laissé gravement blessé au physique comme au moral. Pour lui, il n'y avait eu qu'un seul recours concevable : le maréchal Pétain. Aussi prit-il une retraite anticipée dès la fin de la guerre.

Il se consacrait depuis à l'exploitation du domaine dont sa femme avait hérité. L'ennui provincial, il le trompait grâce à ses chevaux, son fleuret et des aventures, de moins en moins faciles il est vrai à mesure que les années passaient. Car pour cet homme tout en dehors, le repli ne pouvait être qu'une démission et la vieillesse un naufrage.

Cette histoire est celle du dernier printemps du baron Guillaume.

Devant la fenêtre qui donnait sur le jardin, le dos de la baronne de Saint-Fursy et celui de l'abbé Doucet faisaient deux ombres inégales – l'une carrée, l'autre arrondie – qui exprimaient avec une éloquence surprenante leur caractère respectif.

— La fin de l'hiver a été exceptionnellement humide, dit l'abbé. C'est une vraie bénédiction pour les pâtures. On dit dans mon village : Pluie de février vaut un fumier. Mais vrai, tout est encore bien noir, bien hivernal !

La baronne semblait éprouver une joie tonique dans la contradiction, et l'abbé Doucet était un homme si agréable à contredire !

— Oui le printemps se fait attendre cette année, affirma-t-elle. Eh bien tant mieux ! Regardez comme ce jardin a l'air sage et comme il est propre. Tout repose encore en ordre, dans l'état où nous l'avons laissé en automne. Voyez-vous l'abbé, le nettoyage d'un jardin à la veille de l'hiver, c'est un peu la toilette d'un mort avant la mise en bière !

— Je ne vous suis pas, protesta l'abbé qui redoutait certains écarts d'imagination auxquels la baronne se livrait parfois.

— D'une semaine à l'autre, enchaîna-t-elle imperturbable, les mauvaises herbes vont l'envahir, le gazon va déborder sur les allées, les taupes vont tout défoncer, et il va falloir donner la chasse aux hirondelles qui s'acharnent tous les ans à vouloir faire leur nid aux coins des fenêtres et dans l'écurie.

— Mais oui, mais c'est si beau la vie qui éclate ! Regardez ces premiers crocus qui font une tache jaune au pied du prunier. Le jardin du presbytère, lui, est entièrement voué aux fleurs blanches. D'abord les narcisses, puis les lilas, puis naturellement les roses, *rosa mystica*, enfin et surtout, ah ! les lys, les lys de saint Joseph, le très chaste époux de Marie, la fleur de la pureté, de l'innocence, de la virginité...

Comme si ces propos la décourageaient, la baronne se détourna de la fenêtre, laissant l'abbé en contemplation devant le jardin, et elle alla s'asseoir sur le canapé.

— La pureté, l'innocence, la virginité ! soupira-t-elle. Il faut vraiment être un saint homme comme vous pour voir tout cela dans le printemps. Célestine ! Célestine ! Eh bien, et ce thé ? Cette pauvre Célestine, elle est devenue d'une lenteur ! Et sourde bien sûr. Il faut s'égosiller pour se faire servir. Je me demande parfois si vous ne confondez pas la sainteté et la naïveté, et si les petits voyous auxquels vous faites le catéchisme ne sont pas plus éveillés que vous, l'abbé ! Il est vrai que la jeunesse d'aujourd'hui... Même vos Enfants de Marie. Il

y en a une... Comment s'appelle-t-elle ? Julienne... Adrienne... Donatienne...

— Lucienne, murmura d'une voix imperceptible l'abbé sans se retourner.

— Lucienne, ah oui. Donc vous voyez ce que je veux dire. Eh bien, on dirait que vous êtes vraiment le seul à ne pas vous apercevoir que son ventre ne tient plus, même dans les robes de sa mère, et que dans peu de semaines votre Enfant de Marie...

L'abbé quitta brusquement la fenêtre et s'avança vers elle.

— Je vous en prie ! Vous parlez de scandale. Le scandale est bien souvent dans le regard sans amour que nous portons sur notre prochain. Oui, la petite Lucienne sera mère cet été, et je sais l'homme qui est responsable de cela. Eh bien, j'ai décidé de ne m'apercevoir de rien. Parce que si je m'en apercevais, il faudrait que je la chasse, et même que j'aille à la gendarmerie, et les conséquences seraient désastreuses pour plusieurs, à commencer par elle.

— Pardonnez-moi, concéda la baronne sans désarmer. Je crains de ne mettre jamais assez d'amour dans mes regards.

— Alors fermez les yeux ! trancha l'abbé avec une autorité surprenante.

Célestine entrant avec le plateau à thé fit diversion. Elle disposa maladroitement la théière, les tasses, le sucrier, le lait et le pot à eau, et se retira, consciente de l'exaspération que sa gaucherie provoquait chez la baronne.

— Cette brave Célestine ! dit-elle en haussant les épaules. Trente ans de bons et loyaux services dans la même famille. Mais maintenant l'âge de la retraite a sonné pour elle.

— Que va-t-elle devenir ? demanda l'abbé. Voulez-vous que je la recommande à la mère supérieure de l'hospice Sainte-Catherine ?

— Plus tard peut-être. Elle va se retirer chez sa fille. Nous continuerons à lui envoyer ses gages. On verra si elle peut rester là. Ce serait la meilleure solution. Si elle ne s'entend pas avec ses enfants, alors je vous en reparlerai. J'ai davantage d'inquiétudes en ce qui concerne celle qui va lui succéder.

— Vous avez quelqu'un en vue ?

— Absolument personne. J'ai fait un premier essai au bureau de placement des œuvres diocésaines. Ces filles qui ne savent rien faire ont toutes des exigences insensées. In-sen-sées. Et puis, ajouta-t-elle plus bas, il y a aussi mon mari.

L'abbé, surpris et inquiet, se pencha vers elle.

— Le baron ? demanda-t-il dans un chuchotement.

— Hélas oui. Il faut que je tienne compte de ses penchants.

Les yeux de l'abbé s'arrondirent.

— Pour choisir une bonne vous êtes obligée de tenir compte des penchants du baron ? Mais... quels penchants ?

Inclinée vers lui, la baronne précisa dans un souffle :

— Son penchant pour les bonnes...

Plus stupéfait encore que choqué, l'abbé se redressa de toute sa petite taille.

— J'espère ne pas comprendre ! s'exclama-t-il à voix haute.

— Mais pour les contrarier, ces penchants ! claironna la baronne avec indignation. Il est tout à fait impossible que je fasse entrer ici une fille jeune et jolie. Ça ne m'est arrivé qu'une fois, il y a... voyons... quatorze ans. C'était un enfer ! La maison était devenue un véritable lupanar.

— Diable ! s'exclama l'abbé avec soulagement.

— J'ai fait passer une annonce dans *Le Réveil de l'Orne*. Je pense que les candidates vont se présenter dès la semaine prochaine. Tiens, voilà mon mari.

Le baron venait en effet de faire irruption dans le salon. Il était en culotte de cheval et badinait avec sa cravache.

— Bonjour l'abbé, bonjour ma chérie ! s'écria-t-il gaiement. J'ai deux grandes nouvelles à vous annoncer. Premièrement ma petite pouliche vient de franchir le talus breton sans broncher. La bougresse ! Ça faisait huit jours qu'elle me dérobait. Demain, je la mets sur le grand oxer.

— Vous finirez par vous rompre le cou, prédit la baronne. Vous serez bien avancé quand il faudra que je vous pousse dans une petite voiture.

— Et quelle est l'autre grande nouvelle ? s'enquit l'abbé poli et curieux.

Le baron avait déjà oublié.

— L'autre grande nouvelle ? Ah oui ! Eh bien, c'est que le printemps est à notre porte. L'air a quelque chose de... Vous ne trouvez pas ?

— D'un peu grisant, oui, compléta l'abbé. Je faisais justement

observer tout à l'heure que les premiers crocus émaillaient la prairie.

Le baron s'était enfoncé dans un fauteuil avec sa tasse de thé. Il chantonna :

Si tous les crocus avaient des sonnettes

Ça ferait tant de chahuss qu'on ne s'entendrait plus

Puis il leva un regard rusé vers sa femme.

— J'entrais. Je vous ai entendu prononcer un mot : candidate. Serait-il indiscret de vous demander candidate à quoi ?

La baronne tenta vainement de nier.

— Moi, j'ai parlé de candidate ?

— Oui, oui, oui, et ne s'agirait-il pas de la succession de Célestine ?

— Ah oui, concéda la baronne, je parlais des difficultés que j'avais à trouver une fille ayant toutes les qualités qui... que...

— Eh bien moi, trancha le baron, je vais vous dire les deux premières qualités qu'elle doit avoir. Il faut qu'elle soit jeune et jolie !

Pour certains petits travaux se rattachant à des occupations nobles, le baron avait installé dans un appartement, qui ouvrait directement sur son bureau, un atelier avec établi, outillage et bibliothèque technique. C'était là qu'il entretenait ses fusils de chasse, ses armes blanches, ses cuirs, selles et harnachements d'équitation. Ce matin-là, il tournait des cartouches quand il entendit sa femme entrer dans son bureau et s'installer à sa table. Ayant revêtu sa tenue n° 0, comme il l'appelait par-devers lui – calot militaire, vieille veste de treillis et pantalon de velours côtelé – il estimait s'être mis en marge de la vie familiale et domestique, et il ressentit péniblement cette incursion de la baronne dans un domaine presque aussi fermé à l'élément féminin que le cercle militaire. Il s'efforça néanmoins de conserver sa bonne humeur lorsqu'elle fit entendre sa voix par la porte demeurée ouverte.

— Guillaume, je fais la liste de nos invités pour notre dîner du mois d'avril. Voulez-vous voir cela avec moi ?

— Ma chérie, je fabrique des cartouches. Mais allez-y, je vous écoute.

La voix de la baronne commença à égrener.

— Deschamps, Conon d'Harcourt, Dorbec, Hermelin, Saint-Savin, de Cazère du Flox, Neuville... Ceux-là bien sûr, nous les invitons

comme d'habitude.

— Pas de problème, non. Seulement voilà, je vais manquer de bourre. Saperlipopette, mais quel idiot aussi de ne pas en avoir pris hier chez Ernest !

La voix de la baronne s'impatiente.

— Guillaume, ne jurez pas et pensez à notre dîner.

— Non chérie, oui chérie !

— Les Bretonnier, c'est fini. Nous ne pouvons plus les recevoir.

— Tiens pourquoi ?

— Mais enfin, Guillaume, à quoi pensez-vous ? Vous savez bien qu'on parle de faillite de leur entreprise de construction.

— Bof, on en parle, oui.

— Je ne veux pas de gens douteux chez moi.

— De toute façon sa femme n'y est pour rien... et elle est charmante.

— Elle dépenserait moins pour sa toilette, son mari serait peut-être un peu moins ruiné !

— Un tout petit peu moins, peut-être. Mais pour moi le 6 est désormais incompatible avec la bécasse. Défendu le 6 pour la bécasse ! C'est efficace, oui, oh pour ça, c'est efficace ! Mais quelle boucherie ! La dernière fois, j'en ai ramassé une, une loque, une guenille, de la dentelle. Tiens, c'est joli ça, un oiseau en dentelle...

— Donc pas de Bretonnier, poursuivait la baronne inexorable. La question est plus délicate en ce qui concerne les Cernay du Loc. Faut-il ou ne faut-il pas les inviter ?

— Allons bon ! Qu'est-ce qui leur arrive maintenant aux Cernay du Loc ?

— Mon ami, on se demande parfois sur quelle planète vous vivez. Vous ignorez que ce ménage a tout l'air de s'être rallié à une morale assez particulière.

— Tiens, tiens, tiens, tiens, chantonna le baron en tournant activement la manivelle de son sertisseur. Et peut-on savoir en quoi consiste la particularité de cette morale ?

— Vous avez certainement rencontré ce Flornoux ou Flournoy qui ne les a pas quittés de tout l'hiver.

— Non, et alors ?

— Alors ce monsieur qui paraît du dernier bien avec Anne du Loc

aurait largement aidé Cernay du Loc à obtenir certaines commandes pour son bureau d'architecte.

— Diable ! Et moyennant ce coup de pousse, le mari aurait un peu fermé les yeux. C'est bien ça ?

— C'est ce qu'on dit en tout cas.

Le baron s'arrêta soudain de travailler, comme saisi par une révélation.

— Anne du Loc... Un amant. Fichtre de nom de nom ! Mais c'est énorme ça ! Mais ma chère, vous l'avez regardée, Anne du Loc ? Vous savez l'âge qu'elle a ?

Il y eut un bruit de chaise remuée dans le bureau, et tout à coup la silhouette de la baronne s'encadra dans la porte, imposante, tragique.

— Anne du Loc ? Elle a dix ans de moins que moi ! Vous pourriez mesurer vos propos !

Le baron, voyant sa femme devant lui, lâcha son travail et fit mine de se lever sans en rien faire cependant.

— Mais voyons, Augustine, ça n'a aucun rapport ! Vous n'allez tout de même pas vous comparer à cette... à cette...

— À cette femme ? Et pourquoi pas ? On dirait vraiment que j'appartiens à un autre sexe !

— En un sens, prononça le baron comme intéressé soudain par le problème du sexe de son épouse, eh oui tiens ! Vous n'êtes pas *une* femme, vous êtes *ma* femme.

— Je n'aime pas trop ce genre de nuance.

— Ah mais, c'est une nuance importante, capitale même ! Dans cette nuance, il y a tout le respect que j'ai pour vous, pour la baronne Augustine de Saint-Fursy, née de Fontanes.

— Le respect, le respect... Il m'arrive de penser que vous abusez en un sens de ce sentiment à mon égard.

— Alors là, ma chère, évitons les malentendus entre nous ! Il y a belle lurette que vous m'avez laissé entendre que... certains aspects de la vie conjugale vous importunaient, et que vous souhaitiez voir mes... visites nocturnes s'espacer.

— J'ai toujours pensé qu'il y avait un temps pour tout et que – l'âge venant – eh bien, il y avait certaines choses qui n'étaient plus de saison. J'étais loin de me douter en vous priant, comme vous dites, d'espacer vos visites nocturnes que vous m'obéiriez aussi docilement, et que vous les feriez à d'autres, vos visites nocturnes.

Le baron, gêné de rester assis devant la haute silhouette de sa femme, se leva à son tour sans prévoir qu'il aggravait encore ainsi le sérieux de leur entretien.

— Augustine, voulez-vous que nous fassions l'un et l'autre un effort de sincérité ?

— Dites tout de suite que je suis de mauvaise foi.

— Je dis ce que je dis. Je dis ceci : ces choses dont vous parlez, admettez donc que pour vous elles n'ont *jamaï été* de saison. J'admets que pour moi, elles n'ont *jamaï cessé* d'être de saison.

— Vous êtes un faune, Guillaume, voilà ce qu'il faut admettre !

— Je reconnais bien humblement que la chasteté n'est pas mon fort.

— Mais enfin, vous n'êtes plus un jeune homme !

— Ça, ma chère, c'est le destin qui en décide. Aussi longtemps que j'aurai bon pied, bon œil, aussi longtemps que j'aurai à la fois l'appétit et le moyen de le satisfaire...

Il disait cela avec une sorte de jactance naïve, redressé de toute sa petite taille, passant un doigt sur sa moustache, cherchant des yeux un miroir absent.

— Et moi alors ? protesta la baronne avec véhémence. Est-ce en me ridiculisant aux yeux de toute la ville avec vos... visites nocturnes que vous prétendez me respecter ?

— Ah mais il faudrait savoir quel genre de respect vous voulez ! Mais non, nous n'allons pas ranimer une fois de plus une dispute qui n'a ni rime ni raison.

Une soudaine fatigue semblait l'avoir pris, et il regardait autour de lui d'un air désespéré.

— Ce que je voudrais vous redire, Augustine, c'est que... Ah, comme c'est difficile. J'ai vingt ans tout à coup, et les mots me manquent, et je bafouille comme pour ma première déclaration d'amour. Eh bien, c'est que, quoi qu'il arrive, quoi que je fasse, vous êtes quelqu'un de très important pour moi, Augustine. Quand je parle de respect, ce n'est pas vraiment le mot qui convient. Mais je n'ai pas oublié ceux que ma mère a prononcés quand nous sommes allés la trouver ensemble pour lui demander d'approuver le projet que nous avions formé de nous marier. Nous nous tenions par la main, si jeunes, si confiants devant cette vieille dame affable et lucide. À nos yeux, c'était elle – plus que le curé et le maire – qui devait consacrer notre union. Elle a dit : « Petite Augustine, je suis heureuse que vous vouliez bien de notre Guillaume. Parce que vous êtes mille fois plus

intelligente et sage que lui. Nous vous le confions, Augustine. Veillez sur lui, et soyez très patiente, très indulgente avec lui...

— ... soyez pour notre petit coq de bruyère, poursuivit la baronne, le calme, la force, la lumière dont il a besoin pour vivre, pour *bien* vivre. »

— C'est cela, elle avait appuyé sur le mot *bien*, se rappela le baron.

Il y eut un silence pendant lequel ils se regardèrent émus et rêveurs. Puis le baron se rassit brusquement à son établi et se remit à ses cartouches avec fébrilité.

— Au fait, demanda la baronne, qu'est-ce que c'est que cette partie de chasse que vous préparez ? L'hiver s'achève, la saison est terminée, il me semble ?

— Alors là, Augustine, c'est à moi de vous demander sur quelle planète vous vivez ! Eh bien, sachez-le, c'est comme cela tous les ans depuis toujours. À la fin de l'hiver, nous arrosons l'an nouveau et nous tirons quelques coups de fusil pour ne pas perdre la main. Oh bien sûr, nous ne tuons rien. C'est plutôt pour le bruit. C'est une tradition.

— En somme, conclut la baronne, vous fêtez la fermeture de la chasse.

— C'est ça, la fermeture de la chasse.

— Eh bien va pour la fermeture de la chasse !

La baronne se retira dans le bureau laissant son mari absorbé dans ses cartouches. Mais au bout d'un instant, il releva la tête, l'œil perplexe et se passa la main sur le menton.

— Mais qu'est-ce qu'elle veut dire avec sa fermeture de la chasse ? murmura-t-il.

L'offre d'un emploi de bonne à tout faire chez un couple de retraités cossus qui parut dans *Le Réveil de l'Orne* fit son effet dès le surlendemain.

La baronne siégeait sans désespérer dans son salon, assise à une table où s'entassaient des fiches. « Vous ressemblez à une tireuse de cartes », avait fait observer aigrement le baron qui était de mauvaise humeur. Aux coups de sonnette dont l'insistance ou la timidité constituait un premier renseignement, elle chaussait ses lunettes-à-voir-de-loin, tandis que la pauvre Célestine allait ouvrir. Après quelques minutes d'attente psychologique, on faisait comparaître la candidate. Il y avait un premier examen visuel et silencieux qui portait sur la présentation et l'aspect physique.

La baronne était partagée entre des exigences contradictoires. Elle n'aurait pas eu la perversion de rechercher la laideur en elle-même. Comme tout un chacun, elle aurait préféré se faire servir par une fille accorte et point trop désagréable à regarder. Mais il ne fallait pas tenter le baron, impératif catégorique et prioritaire. Elle rêvait donc d'une créature point vraiment laide, mais inconsistante, incolore, insipide, transparente. Ou alors d'une femme *bifrons*, jolie, gracieuse aux yeux de sa maîtresse, mais présentant à ceux de son maître une face carrément repoussante. Rêve irréalisable, comme le prouvait bien le défilé des appelées, rendues par la circonstance tantôt stupides et percluses de timidité, tantôt arrogantes et pleines de prétentions.

Le baron, lui, avait fini par filer pour ne pas assister davantage à une opération qu'il sentait dirigée contre lui. Ah, si c'était lui qui avait eu la charge d'engager la « nouvelle » ! Ça n'aurait pas traîné, en ce joli printemps de Normandie ! Et tout en remontant la rue du Pont-Neuf en direction du Champ du Roi, il voyait s'animer sur l'écran de son imagination la scène piquante et adorable de l'examen d'entrée : « Voyons, voyons, approchez sans crainte, mon enfant. Ce petit front, ce petit nez, ce petit menton, oui, oui, pas mal. Et la poitrine, mon Dieu, ça pourrait être plus pigeonnant, plus accueillant. Et la taille, la taille, la taille, mes deux mains pourraient presque en faire le tour, que dis-je, elles en font le tour ! Et maintenant, petit oiseau, reculez, reculez encore, montrez-moi vos jambes, mieux que ça, voyons, quand on a de si jolies jambes on ne craint pas de les montrer sacrebleu ! » Et soudain ramené sur terre, il se prenait à envier ceux qui avaient vécu au temps des marchés d'esclaves.

À propos d'écran, des affiches géantes annonçaient justement le film que projetait cette semaine le Rex : *Barbe-bleue*, avec Pierre Brasseur et Cécile Aubry. Pierre Brasseur ? Bof, pensa-t-il. Un homme sans consistance, faux dur, grande gueule, mais pas de caractère. À preuve : son menton. Un menton fuyant, un menton lâche qui le vouait aux rôles de tête à claques. Jusqu'au jour où il avait eu l'idée géniale de laisser pousser sa barbe. C'était toujours la même chose : l'ornement est là pour masquer la tare. C'était comme ces chevaux dont le col de cygne si prisé des peintres trahit en fait une bête pousrive.

Mais Cécile Aubry... Hé, hé ! Un peu petite certes, la tête un peu grosse pour le corps, le visage boudeur du genre pékinois. Mais tout de même, tout de même, quel joli brin de petite fille en ce printemps follet ! Voilà ce qu'il aurait aimé retrouver chez lui engagée comme bonne à tout faire. Bonne à tout faire vraiment ? Cécile Aubry, délicieuse à tout faire, exquise à tout faire ! Et le baron imaginait Cécile – mais oui, on appelle toujours les bonnes par leur prénom –

virevoltant dans son bureau un plumeau à la main, provoquant et évitant à la fois avec des rires de gorge les caresses lancées à sa poursuite !

Quand il rentra deux heures plus tard, tout était consommé. Il l'apprit en évitant de justesse une grosse malle d'osier qui encombrait le vestibule. La nouvelle venait de Pré-en-Pail, un bourg situé à vingt-quatre kilomètres, sur la route de Mayenne. Elle avait cinquante ans, une ombre de moustache, une carrure de déménageur, et elle s'appelait Eugénie.

Les débuts d'Eugénie comblèrent la baronne de satisfactions. Armoire à glace elle-même, elle déplaçait les meubles à bout de bras. La baronne profita d'ailleurs de son arrivée pour entreprendre un de ces vastes nettoyages de fin d'hiver qui mettaient la maison sens dessus dessous, et le baron au comble de l'exaspération. C'était vraiment le moment où les femmes domestiques prenaient possession de la totalité de l'espace, et ne lui laissaient de salut que dans la fuite. Eugénie s'avéra au demeurant bien plus redoutable en l'occurrence que la pauvre Célestine. Le baron l'éprouva à ses dépens le jour où elle l'envoya valser par mégarde en se déplaçant à reculons, une commode calée sur son ventre.

Eugénie avait aux yeux de la baronne une autre qualité. Laconique comme il sied aux gens de sa condition, elle savait pourtant écouter en marquant son attention et son approbation par juste ce qu'il fallait de mots. Leurs dialogues reposaient sur la complicité des femmes en face des hommes, mais elle savait rétablir l'écart social qui la séparait de sa maîtresse en se donnant toujours comme moins expérimentée qu'elle en ces domaines délicats.

Ce matin-là, elle était bardée comme un vrai soldat domestique : turban sur la tête, tablier sanglé, manches retroussées, avec en main la panoplie réglementaire des balais, plumeaux, têtes-de-loup et brosses à reluire. La baronne la suivait, la précédait, dirigeant ses évolutions.

— L'hiver, dit la baronne, on ne voit pas la poussière. Mais dès le premier rayon de soleil, on s'aperçoit du travail à faire.

— Oui, madame, approuva Eugénie.

— Je veux une maison impeccable. Pourtant je ne suis pas une maniaque de la propreté. Certes je n'admets pas de moutons sous les lits. Mais ma grand-mère obligeait sa bonne à enlever la poussière des rainures du plancher avec une épingle à cheveux. Je n'en suis pas là.

— Non, madame.

— Les cadres, les bibelots, les porcelaines, vous n'y touchez pas. J'en fais mon affaire.

— Oui, madame.

— Le bureau de mon mari, c'est toute une histoire. Il ne faut pas y entrer quand il y est, ça le dérange. Et quand il n'y est pas, si on l'écoutait, on n'y mettrait pas non plus le nez. Il faut tout nettoyer sans qu'il s'en aperçoive.

— Oui, madame.

— Quand j'étais petite fille, la mère supérieure de mon institution disait : Une maison propre et bien tenue est l'image d'une âme vouée aux saints anges.

C'est à ce moment-là qu'Eugénie déplaçant une pile de dossiers fit déferler sur le tapis un flot d'images et de publications érotiques.

— Encore ces saletés ! s'exclama la baronne. Je savais bien qu'il les cachait quelque part !

Elle les ramassa, les rassembla, et y jeta un coup d'œil écœuré.

— Ces chairs nues étalées, c'est d'une laideur !

— Pour ça oui, approuva Eugénie penchée sur son épaule.

— Et d'un ennui ! Il faut vraiment les hommes avec leur sale désir de mâles pour y trouver quelque chose.

— Ah ça pour être sales, ils sont sales, les hommes !

— Je vous en prie, Eugénie, il s'agit du baron !

— Que Madame m'excuse !

— Les hommes sont comme ils sont, raisonna la baronne. Soit. Mais ce que je ne comprends pas, ce sont les créatures qui se prêtent à leurs caprices.

— C'est peut-être pour l'argent, hasarda Eugénie.

— Pour l'argent ? Ce serait le moindre mal. Mais j'en doute. C'est qu'il y en a qui sont assez vicieuses pour aimer ça, vous savez.

— Ça, c'est bien vrai, hélas !

La baronne s'était relevée et faisait quelques pas vers la cheminée couverte de trophées équestres.

— Quand je suis entrée en pension chez les sœurs de l'Annonciation, prononça-t-elle rêveuse et vaguement souriante, j'avais neuf ans. Il y avait des salles de bains. Quatre salles de bains pour tout le pensionnat. Chaque pensionnaire pouvait se baigner une fois par semaine. Près de la baignoire pendait une sorte de cape en

grosse toile écrue. C'était pour se déshabiller, se laver et se rhabiller sans voir son propre corps. La première fois, je n'ai pas compris à quoi ça servait. Je me suis lavée, comme ça, sans rien. Quand la surveillante s'est aperçue que je ne m'étais pas servie de cette sorte d'éteignoir, savez-vous ce qu'elle m'a dit ?

— Non, madame.

— Elle m'a dit : « Comment, mon enfant, vous vous êtes mise toute nue en pleine lumière ! Vous ne savez donc pas que votre ange gardien est un jeune homme ? »

— Ben ça alors ! Je n'y avais jamais pensé.

— Moi non plus, Eugénie, conclut la baronne. Mais depuis, je n'ai jamais cessé d'y penser. Oui, je n'ai jamais cessé de penser à ce jeune homme, très doux, très pur, très chaste, qui est à tout instant près de moi, comme un compagnon fidèle, un ami idéal...

La baronne l'avait bien dit à l'abbé Doucet : Le printemps avec ses germinations et ses éclosions était une saison de troubles et de turbulences. À peine Eugénie avait-elle terminé le grand ménage à fond de la maison, à peine ses balais, plumeaux, têtes-de-loup et autres brosses à reluire rangés comme les armes d'une panoplie, à peine son turban déroulé et son tablier déceint qu'elle recevait une dépêche en provenance de Pré-en-Pail. Sa sœur allait accoucher, et ses sept enfants ne pouvaient rester seuls à la maison, bien que Mariette l'aînée, eût dix-huit ans.

Eugénie expliqua la situation à la baronne. La sœur en question était une pas-grand-chose. Elle avait de surcroît épousé un ivrogne qui ne savait faire que des enfants. Quant à la Mariette, fillette gâtée, écervelée toujours à se pomponner ou à lire des illustrés sentimentaux, il ne fallait pas compter sur elle. Bref Eugénie demandait vingt-quatre heures pour aller se rendre compte sur place de la situation.

Les vingt-quatre heures passèrent, et devinrent trente-six heures, quarante-huit heures. Enfin le soir du deuxième jour, alors que la baronne était sortie – il fallait bien que quelqu'un fasse les courses – on sonna. Le baron appela sa femme et constata avec humeur qu'elle n'était pas là. Décidé à ne pas se déranger, il s'enfonça dans son fauteuil et déploya un journal entre le monde extérieur et lui. C'est alors que retentit le second coup de sonnette, cette fois impérieux, intolérable, presque menaçant. Le baron se leva et courut dans le vestibule tout prêt à agonir le malotru comme il le méritait. Il ouvrit la porte brutalement, et recula aussitôt comme frappé d'un éblouissement. Qui est-ce qui se tenait devant lui ? Cécile Aubry, en

chair et en os. Il était abasourdi, il n'en croyait pas ses yeux. Mais si, c'était bien la petite trogne butée et puérile sous la masse énorme des cheveux, les lèvres boudeuses, les yeux verts insolents, avec en plus une gaucherie campagnarde et l'odeur violente d'un parfum bon marché qui sentaient la terre normande toute proche.

— Je voudrais voir M^{me} la baronne de Saint-Fursy, prononce-t-elle d'une traite.

— C'est moi... Enfin quoi, je suis le baron de Saint-Fursy. Ma femme est absente pour un moment.

— Ah bien, soupira la jeune fille avec soulagement.

Puis elle fit un large sourire au baron et entra d'autorité pour jeter dans le vestibule un coup d'œil circulaire et possessif.

— Eh bien voilà, dit-elle. Je suis Mariette, la nièce de M^{me} Eugénie. Ma tante peut pas encore revenir. Non. Ma mère est toujours malade. À la clinique. La naissance du dernier vous comprenez. Celui-là, il aurait pu rester où il était. Surtout qu'au village y a personne pour aider. Alors j'ai pensé que pour vous dépanner, je pourrais venir la remplacer en attendant.

— Vous ? Remplacer Eugénie ? Tiens, mais... pourquoi pas ?

Le baron avait repris toute son assurance, et en face de cette cascade de miracles, il était redevenu le Coq de bruyère.

— Au moins ça nous changera. Mais... C'est Eugénie qui vous envoie ?

— Ben... oui et non. Je lui ai proposé de venir. Elle a haussé les épaules. Elle a dit que je ne ferais sûrement pas l'affaire.

— Tiens, quelle idée !

— Mais oui, n'est-ce pas ? Et puis moi, vous comprenez, la vie à Pré ! Depuis dix-huit ans que ça dure !

— Depuis dix-huit ans ? s'étonna le baron. Mais où étiez-vous avant ?

— Avant ? J'étais pas née !

— Ah, c'est pour ça !

— Alors j'ai sauté sur l'occasion. Je suis partie sans rien dire. J'ai juste laissé un papier sur la table de la cuisine que je partais pour aider M^{me} la Baronne.

— Très bien, très bien.

— Mais vous croyez que Madame va vouloir de moi ?

— Sûrement. Enfin sûrement pas. Mais ici c'est moi qui décide, non ? Alors c'est fait, c'est d'accord, votre engagement est signé. Prenez votre paquetage, je vais vous montrer vos quartiers. Ou plutôt non, faisons le tour de la maison. Voici mon bureau. On y fait toujours trop le ménage. On dérange mes papiers, je ne retrouve plus rien. Ça, oui, c'est la photo de mon père, le général de Saint-Fursy. Ça, c'est moi lieutenant. J'avais vingt ans.

Mariette s'était emparée de la photographie.

— Oh, comme Monsieur a changé ! Ben ça alors ! Jamais je l'aurais reconnu. Comme il était jeune et frais !

— Oui, bon, naturellement à cet âge-là.

— Ça en fait des choses, les années !

— Bon, bon, ça suffit.

— Eh bien voyez-vous, se hâta d'ajouter Mariette, je vous trouve plutôt mieux maintenant.

— Ça c'est gentil.

— Un homme trop jeune, je trouve, c'est pas un homme.

— C'est bien ce que je pense aussi. Bravo, bravo. Venez, nous repassons par le vestibule pour aller dans la salle à manger.

Il s'était galamment effacé devant elle, et il faillit la heurter parce qu'elle s'était arrêtée devant une haute et sombre silhouette. Le baron dans son ivresse avait presque oublié sa femme.

— Tiens, bonjour, ma chérie, dit-il précipitamment. C'est Mariette. Sa tante Eugénie est encore retenue près de sa mère. Alors elle vient nous aider. C'est gentil, non ?

— Très gentil, approuva la baronne d'un air glacé.

— Et puis, n'est-ce pas, quelqu'un de jeune dans la maison, ça va nous changer.

— Je vous remercie, Guillaume.

— Mais, ma chérie, je ne dis pas ça pour vous ! Je pensais... eh bien je pensais à Eugénie.

— Vous pensiez aussi un peu à vous-même peut-être ?

— À moi-même ?

Le baron laissant les deux femmes le précéder s'était arrêté devant un miroir.

— Penser à moi-même ? murmurait-il. Changer. Un coup de jeune. Retrouver le lieutenant de vingt ans ? Pourquoi pas ?

Les semaines qui suivirent, le baron exploita adroitement ce premier et facile succès que le hasard lui avait offert. La tâche lui était d'autant plus aisée que Mariette, traitée avec une espèce d'horreur sacrée par la baronne, constamment menacée d'un retour d'Eugénie, n'avait que lui comme refuge. Sans doute la baronne eût-elle été mieux inspirée en ne rejetant pas totalement la jeune fille du côté de son mari, et peut-être s'en rendait-elle compte. Mais ses sentiments à l'égard de « cette petite traînée » parlaient trop fort pour qu'elle pût songer à faire preuve d'un peu de psychologie.

Le Coq de bruyère en revanche gardait assez de sang-froid pour ménager au moins les apparences. Évidemment Mariette mettait souvent beaucoup plus de temps qu'il n'en aurait fallu pour faire les courses, et comme par hasard le baron s'absentait toujours en même temps qu'elle. Mais ses avances demeuraient cependant discrètes, quand elles n'éclataient pas aux yeux de sa femme comme des bombes à retardement. C'est ainsi qu'il avait mené la jeune campagnarde chez Roger, le seul coiffeur esthéticien de la région, avec un modèle, la photo de Cécile Aubry dans *Barbe-bleue*. La baronne fut suffoquée quand elle vit débarquer chez elle cette créature de rêve, manucurée, maquillée, coiffée et laquée, et elle comprit immédiatement qui avait été le *deus ex machina* de cette métamorphose.

Elle résolut pourtant un jour de rassembler assez de sagesse et de patience pour avoir un entretien sérieux et affectueux avec son mari. Le meilleur moment, ce serait après le dîner, lorsque Mariette après un bref *Bonsoir M'sieur Dame* se serait éclipisée. Elle attendit donc que la porte se fût refermée au premier étage, et ouvrit la bouche pour attaquer le baron qui lisait son journal assis en face d'elle, ses maigres cuisses nerveusement croisées. C'est alors qu'une musique de jazz endiablée jaillit de la chambre de Mariette et envahit toute la maison.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclama la baronne.

— Du jazz Nouvelle-Orléans, répondit le baron sans lever les yeux de son journal.

— Plaît-il ?

— New Orleans, si vous préférez, prononça-t-il avec le meilleur accent d'Oxford.

— C'est encore une de vos inventions ?

— Croyez-vous que cette petite ait besoin de moi pour se procurer un électrophone et des disques ? C'est plus de son âge que du mien.

— Oui, je le crois ! éclata-t-elle. De vous ou de votre argent. Ah

non vraiment, je n'en peux plus, je n'en peux plus, répétait-elle en quittant la pièce, un mouchoir pressé sur ses lèvres.

Le baron laissa un moment s'écouler en mordillant sa moustache. Puis il se leva à son tour et fit un pas en direction de la chambre de sa femme. Il lui devait bien cela. C'était son épouse. Le prêtre qui les avait mariés la lui avait confiée pour la vie. Il s'arrêta cependant et fit deux pas du côté où venait la musique. Mariette. Cécile Aubry. Leurs petits corps frais et confondus dans ce printemps musqué. Il revint à son fauteuil. Se rassit. Ramassa son journal. La musique redoubla d'entrain. Ce magnétophone, ces disques qu'ils avaient choisis ensemble. Vraiment cette musique était-elle faite pour être écoutée seule dans une chambre de célibataire ? Il jeta son journal. Se leva. Puis d'un pas rageur, il décrocha son chapeau, lança sa cape de loden sur ses épaules et sortit en faisant lourdement retomber le portail pour que nul n'en ignore.

Pourquoi le Coq de bruyère avait-il finalement choisi la fuite ? Certes, il avait mieux que des principes, le sens aigu de l'élégant et de l'inélégant, et tromper la baronne sous son propre toit, presque en sa présence, cela cadrait mal avec l'honneur qui constituait la moitié de la devise du 1^{er} chasseurs, *Honneur et Patrie*. Et cependant il l'avait déjà fait, oui, il lui était arrivé de pousser les amours ancillaires jusque sous les combles de sa propre maison. Donc il y avait autre chose encore, et c'était le sentiment tout nouveau pour lui qu'il s'agissait avec Mariette d'une aventurette plus grave que les autres, le pressentiment assez pathétique d'une conclusion, d'un finale, d'une sorte de révérence qu'il ne fallait rater à aucun prix. Il convenait donc de ne rien précipiter, d'avoir le courage, l'application, le tact qu'exigeait la sortie en beauté d'un homme qui avait été toute sa vie un grand séduit beaucoup plus qu'un vulgaire séducteur.

La baronne au contraire était décidée à agir avec toute l'assurance que lui donnait la conscience de son droit coïncidant avec le bien de tous. Car elle s'était formé au sujet de Mariette une théorie selon laquelle cette innocente et un peu sotte campagnarde était en train de se laisser gravement et rapidement pervertir par les séductions empoisonnées de la ville. Elle n'en voulait pour preuve que les métamorphoses de la jeune fille qui avait évolué en peu de jours dans le sens du plus mauvais genre.

Pourtant Mariette restait toujours parfaitement soumise et respectueuse à l'égard de la baronne, et elle ne fit aucune objection quand celle-ci lui apprit sa décision de la renvoyer à Pré-en-Pail sans attendre le retour d'Eugénie.

— Mais vous savez, Mariette, ajouta-t-elle adoucie par une victoire

aussi complète, je vous reste très reconnaissante d'être venue à mon secours pendant qu'Eugénie aidait votre maman. Seulement voyez-vous, je crois que le climat de la ville ne vous vaut rien. Chacun à sa place, n'est-ce pas ? Quand on est né à la campagne, il est préférable d'y rester.

— Pour sûr, balbutia Mariette en se dandinant.

— Qu'est-ce que vous comptez faire à Pré-en-Pail ? demanda encore la baronne avec indifférence.

— Ben dame ! Traire les vaches, butter les haricots, arracher les pommes de terre, puisque je suis une paysanne.

Le baron qui venait d'entrer jugea que les deux femmes allaient tout de même un peu loin, chacune dans sa partie.

— J'espère, Mariette, ajouta-t-il sur un ton de légèreté mondaine, que vous savez aussi mener la charrue et abattre les arbres ?

— Guillaume, vous n'êtes pas drôle, trancha la baronne.

Mais avant de la quitter, elle offrit à Mariette un hochet pour son petit frère et une croix de Marie avec une chaînette pour elle-même. Elle tint à la conduire en personne à la gare et à la voir monter dans son wagon, cependant que le baron avait sorti sa vieille Panhard pour aller voir un cheval aux haras de Carrouges.

Au premier arrêt du train, en gare de Saint-Denis-sur-Sarthon, Manette descendit avec sa valise. La vieille Panhard du baron était stationnée devant la sortie. Il y eut des rires et des embrassades. Puis on reprit la route d'Alençon. Le baron installa sa petite amie dans une coquette garçonnière qu'il venait de louer boulevard du 1^{er}-Chasseurs.

Suivirent trois jours d'euphorie, fragile et légère passerelle jetée sur des abîmes de malentendus. Car tandis que la baronne ne cessait de se féliciter d'avoir si bien réussi à expédier Mariette, le baron planait dans la joie de l'avoir fait revenir. À la longue, pourtant, l'air de bonheur dont il rayonnait finit par intriguer la baronne. Il avait beau fixer son esprit sur des idées noires pour assombrir son visage, inventer des succès hippiques pour justifier les jaillissements de bonne humeur qui lui échappaient malgré lui, la baronne se mit en quête du pot aux roses. Le retour d'Eugénie acheva de la convaincre que l'affaire Mariette n'était pas aussi terminée qu'elle l'avait cru, car Eugénie ouvrit des yeux ronds en entendant parler du retour de sa nièce à Pré-en-Pail. Non, la jeune fille n'avait pas reparu depuis dix jours au village. Où était-elle donc ? Les airs guillerets du baron répondaient à la question. Au demeurant, un personnage aussi connu que le baron de Saint-Fursy n'aurait pu dissimuler longtemps sa seconde vie à la petite société alençonnaise. Le bruit se répandit

lentement mais sûrement qu'il entretenait une jeunesse dans un coquet nid d'amour. On l'aimait bien. Il était en tout cas plus populaire que la baronne, jugée fière et intéressée. Il eut droit à une indulgence sympathique et amusée. La baronne se sentit bientôt en revanche entourée d'un cercle de bien-pensants dont les mines scandalisées et les propos apitoyés la blessaient cruellement. Le baron n'en était pas à sa première incartade. Mais c'était la première fois qu'il s'installait ouvertement dans l'adultère.

Bien entendu, la baronne s'ouvrit de ses malheurs à son directeur de conscience. À nouveau l'abbé Doucet lui conseilla la résignation. Il fallait tenir compte de l'âge du baron. Il arrivait au stade où les passions sont d'autant plus impérieuses qu'il leur reste peu de temps pour s'épanouir. Cette flambée était plus vive que les autres parce que ce serait sans doute la dernière. Le fait même que le coupable perdît pour la première fois toute mesure prouvait bien qu'il subissait l'ultime assaut du Diable. Très vite viendrait le temps de la calme et sereine lumière du grand âge.

— Fermez les yeux, répétait l'abbé comme une litanie. Fermez les yeux. Quand vous les rouvrirez, l'orage sera passé !

Fermer les yeux ? Le conseil révoltait la conscience et l'orgueil de la baronne qui y voyait à la fois une complaisance et une humiliation. Et comment supporter l'hypocrisie lénifiante qui se coagulait autour d'elle chaque fois qu'elle se mêlait à la bourgeoisie alençonnaise ? Elle songea un moment à partir. Elle possédait une vieille villa marine à Donville. Pourquoi n'irait-elle pas y passer la belle saison en laissant sa demeure alençonnaise à la garde d'Eugénie ? Mais dans cette solution aussi, elle trouvait de la démission, de la déroute, un abandon de poste. Non, elle resterait, et en dépit des exhortations de l'abbé, elle garderait les yeux grands ouverts sur la vérité, aussi cruelle fût-elle.

Fermer les yeux. Si la conscience de la baronne de Saint-Fursy rejetait ce conseil trop facile, on aurait pu croire cependant que quelqu'un en elle l'avait entendu et le mettait en pratique sans tarder. Quelqu'un de plus élémentaire, de plus profond que sa conscience. Le fait est qu'un soir, en rentrant chez lui tout émoustillé, le baron trouva sa femme en train de se tamponner les yeux avec une gaze imbibée de collyre. Il s'étonna, s'inquiéta poliment.

— Ce n'est rien, lui dit-elle. Sans doute une allergie provoquée par le pollen qui flotte dans l'air en cette saison.

Elle venait de toucher sans le vouloir un thème qui avait le don de rendre le baron lyrique.

— Ah oui, s'exclama-t-il, le printemps ! Le pollen ! Il y en a à qui le pollen donne de l'asthme. Vous, il vous fait mal aux yeux. À d'autres, il fait un effet bien différent !

Mais il se tut soudain et devint sombre quand sa femme tourna vers lui un visage décomposé, ruisselant de larmes, habité par deux yeux morts.

Deux jours plus tard, elle s'affubla d'une paire de lunettes grises qui la faisaient paraître à la fois vieille, pauvre, pitoyable. Puis elle prit l'habitude de faire fermer tous les volets de la maison, obligeant tout le monde à vivre avec elle dans une pénombre lugubre.

— Toujours ces yeux, expliquait-elle. Je ne supporte plus que la lumière tamisée, et encore quelques minutes par jour.

Et elle échangea ses lunettes grises contre des lunettes noires. On aurait dit qu'elle était possédée par un calme et patient démon qui haïssait la lumière et qui la chassait lentement de cette vie.

Le baron profita d'abord de cette retraite apparente de sa femme. Mariette pouvait désormais se hasarder en ville sans craindre de rencontrer son ancienne patronne. Certes, le risque demeurait qu'elle se trouvât un jour nez à nez avec sa tante. Du moins y aurait-il alors la possibilité d'une explication en famille dont l'écho ne parviendrait pas forcément à la baronne. Quant au Coq de bruyère, il n'avait jamais été aussi heureux. Mariette n'était pas seulement la plus délicieuse petite maîtresse qu'il eût jamais eue. Elle assumait en outre le rôle de l'enfant qui lui avait été refusé. Il lui faisait apprendre à conduire. Il lui avait commandé une culotte de cheval qui moulerait adorablement sa petite croupe ferme et rebondie. Il rêvait de vacances à Nice ou à Venise, d'un costume de chasse et d'une mignonne carabine pour l'ouverture. Il l'initiait même à l'anglais. Mais ce qui le ravissait le plus, c'était le concert chuchoté d'allusions flatteuses qui l'entourait comme un encens sonore au cercle, au mess, au manège, à la salle d'armes. Son bonheur était décuplé par la rumeur qu'il éveillait.

Tout cela l'aidait à supporter l'atmosphère funèbre et empoisonnée que la baronne, vigoureusement secondée par Eugénie, entretenait dans la maison. La situation paraissait évoluer vers une inéluctable rupture. Ce fut le contraire qui se produisit.

Il faisait très beau ce jour-là, et le baron rentrait chez lui dans une humeur folâtre. Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient ouvertes, mais les volets étaient tirés en cabane selon les instructions de la baronne. En approchant, le baron cessa de chantonner et risqua un œil farceur dans l'entrebâillement des volets du petit salon. Il découvrit la baronne installée devant sa table à ouvrage, un livre à la main. Ayant sans doute entendu quelque bruit, elle ferma le livre, le dissimula dans

son panier à couture, se leva et quitta la pièce.

Le baron rit silencieusement d'avoir surpris sa femme en flagrant délit de lecture invouable. « Tiens, tiens, pensa-t-il, elle s'y met. Il serait temps ! » À pas de loup, il entre dans le petit salon, s'approche de la table, extrait le livre du panier et – toujours hilare – s'approche de la fenêtre pour le lire.

Son sourire se fige. Il n'y comprend rien. Des petits points en relief disposés en carrés géométriques remplacent les mots. Il ne comprend toujours pas, mais un terrible soupçon le prend. Il se précipite dans le couloir en appelant sa femme. Il finit par la trouver dans leur chambre. Elle fait une haute et sombre silhouette sur un mur blanc orné d'un crucifix.

— Ah vous êtes là, enfin ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il lui met le livre entre les mains. La baronne s'assoit, ouvre le livre et y cache son visage comme pour pleurer.

— J'aurais tant voulu que vous n'appreniez pas la vérité ! Enfin le plus tard possible.

— Quelle vérité ? Qu'est-ce que vous avez à faire de ce livre ?

— J'apprends à lire. L'alphabet Braille. Pour les aveugles.

— Pour les aveugles ? Mais vous n'êtes pas aveugle !

— Pas encore tout à fait. Il me reste deux dixièmes pour l'œil gauche et un dixième pour le droit. Dans moins d'un mois, ce sera fini. La nuit noire. Mon médecin est formel. Vous voyez bien qu'il faut que je me dépêche d'apprendre le Braille ! C'est tout de même plus facile quand on y voit encore un peu.

Le baron est bouleversé. Sa bonté, sa droiture, son sens de l'honneur, sa peur du jugement qui sera porté sur lui par le mess, le manège et la salle d'armes se coalisent pour bouleverser la situation.

— Mais c'est insensé, mais c'est incroyable, balbutie-t-il. Et moi qui n'y comprenais rien ! Vos lunettes, vos gouttes, cette obscurité où vous vous enfermiez. Bougre d'idiot ! Ignoble égoïste ! Et pendant ce temps-là... Ma parole, mais je le faisais exprès de ne pas comprendre ! Ah, il y a vraiment des jours où on se déteste !

— Mais non, mais non, Guillaume, c'était moi qui me cachais. Que voulez-vous, j'ai honte de cette horrible infirmité qui va faire de moi une charge pour tout le monde.

— Aveugle ! Je n'arrive pas à y croire. Mais qu'est-ce qu'a dit le médecin ?

— J'ai d'abord consulté notre vieil ami, le docteur Girard. J'ai vu

ensuite deux spécialistes. Bien entendu, ils se sont efforcés de me ménager. Mais j'ai bien compris la vérité, allez ! Toutes les bonnes paroles se brisent sur cette vérité cruelle : ma vue décroît de jour en jour, et déjà je n'y vois presque plus.

Le baron ne reste jamais sans ressources devant les coups du sort. Il n'est pas l'homme de l'abandon, de la résignation. Il se redresse, il se rassemble. C'est une fois de plus le Coq de bruyère qui parle.

— Eh bien voilà, Augustine, décide-t-il. Nous allons lutter ensemble. C'est fini. Je ne vous quitte plus. Je vais vous prendre par la main, comme ça, et nous allons marcher doucement ensemble vers la guérison, vers la lumière.

Il la prend dans ses bras, il la berce.

— Ma Titine, nous allons nous retrouver, comme autrefois, tous les deux, être à nouveau heureux. Tu te souviens quand nous étions jeunes et que je chantais pour te faire enrager sur l'air de *Viens Poupoule* : « Viens, Titine, viens, Titine, viens ! »

La baronne s'abandonne dans les bras de son mari. Elle se blottit contre lui, elle sourit à travers ses larmes.

— Guillaume, vous ne serez jamais sérieux ! lui reproche-t-elle tendrement.

Non, on ne trompe pas un aveugle. On ne profite pas de la cécité d'une épouse. Dès le lendemain, le baron mit autant de zèle à détruire son bonheur qu'il avait mis d'ardeur à le construire. Il ne revit Mariette que pour lui faire ses adieux. Il continuerait à payer le loyer de son petit logement. Il l'aiderait à subsister aussi longtemps qu'elle n'aurait pas trouvé de travail – car il ne lui venait pas à l'idée qu'à défaut de travail elle pourrait trouver un autre protecteur. Mais ils ne se reverraient plus. Elle pleura beaucoup. Il sut garder l'œil sec. Mais c'est le cœur crevé qu'il quitta pour toujours le nid de son dernier printemps.

Les semaines qui suivirent, il donna le spectacle d'un dévouement touchant auprès de l'infirme. Il lui coupait sa viande dans son assiette. Il lui faisait la lecture à haute voix. Il la promenait lentement à son bras en lui signalant les obstacles, en lui nommant les personnes de connaissance qu'ils croisaient ou abordaient. Tout Alençon était édifié.

La baronne vivait un bonheur sans mélange. Elle avait cessé de s'enfermer des journées entières dans l'obscurité. Elle abandonnait ses lunettes noires de plus en plus souvent. Elle se surprenait même parfois à feuilleter un journal ou à ouvrir un livre. On aurait dit en vérité qu'elle remontait lentement la pente au bas de laquelle le malheur l'avait précipitée.

Un jour, elle convoqua de toute urgence l'abbé Doucet, et, dès qu'il arriva, elle s'enferma avec lui.

— Je vous ai fait venir pour vous dire quelque chose. Quelque chose de grave, commença-t-elle sans préambule.

— De grave, mon Dieu ! j'espère que quelque nouveau malheur...

— Non, c'est même plutôt un bonheur. Un bonheur grave, très grave.

Elle lui fit face alors et brusquement elle retira ses lunettes noires. Puis elle le fixa, les yeux plissés.

L'abbé la fixa à son tour.

— Non, je... Comme c'est étrange ! balbutia-t-il. Vous n'avez pas le regard d'un aveugle. Quelle vie il y a dans ces yeux !

— J'y vois, l'abbé ! Je ne suis plus aveugle ! s'écria-t-elle.

— Seigneur, quel miracle ! Quelle récompense pour votre résignation, pour les soins du baron, pour mes prières aussi ! Mais depuis quand...

— J'ai d'abord vécu dans un crépuscule incertain, traversé parfois de rayons lumineux qui ne duraient qu'un instant. Quel instant ? Celui où j'avais senti mon Guillaume particulièrement proche de moi. Et puis peu à peu le jour s'est levé.

— Ainsi, ce qui a provoqué ou au moins accéléré votre guérison...

— Oui, ce que je dis ferait sourire tout autre que vous, tellement c'est... édifiant.

— Édifiant ? C'est vrai, l'édifiant fait rire aujourd'hui, il fait même peur, plus peur que le scandale. Etrange époque !

— Eh bien l'abbé, vous pourrez raconter notre histoire à vos ouailles, car je n'en connais pas de plus belle. Ma guérison n'a qu'un nom, qu'un prénom même. Et ce prénom, c'est Guillaume !

— Le baron ?

— Oui, mon mari. C'est une guérison par l'amour, par l'amour conjugal. Et dire qu'il va falloir s'en cacher pour ne pas faire rire !

— Que c'est beau ! Comme je suis comblé d'avoir connu cela dans mon misérable ministère ! Qu'en a pensé le baron quand vous lui avez appris la merveilleuse nouvelle ?

— Guillaume ? Mais il n'en sait rien ! Vous êtes le premier à qui j'ose avouer ma guérison. J'en parle, n'est-ce pas, comme s'il s'agissait d'une mauvaise action !

— Mais il faut avertir le baron tout de suite, s'impatienta l'abbé. Voulez-vous...

— Non, surtout pas ! Ne précipitons rien. Ce n'est pas aussi simple.

— Je ne vous suis pas.

— Réfléchissez. Guillaume a une liaison avec cette créature. Je tombe malade... enfin je perds la vue. Il rompt pour se consacrer à moi. Quelques semaines plus tard, je recouvre la vue.

— Quelle merveille !

— Justement. Ce que je raconte est très beau et parfaitement vrai. Mais n'est-ce pas un peu trop beau pour être *vraisemblable* ?

— Le baron se rendra bien à l'évidence.

— Quelle évidence ? L'évidence pour lui, n'est-ce pas qu'il a été berné ? L'idée qu'il pourrait me considérer comme une simulatrice m'est insupportable. Tout le monde ne croit pas comme vous aux miracles.

— Il faudra pourtant bien...

— Et il y a un autre point de vue. Seule mon infirmité était parvenue à arracher Guillaume à cette créature. Est-ce qu'il ne faut pas craindre que ma guérison ne le fasse retomber dans son vice ? J'ai besoin de votre conseil, et peut-être même de votre complicité, l'abbé.

— Cela donne à réfléchir en effet. Pour le bien même du baron, il faudrait donc lui dissimuler quelque temps votre guérison. Cette petite entorse à la vérité est justifiée, je pense, par l'excellence de nos intentions.

— Il ne s'agit que de le ménager. Le préparer lentement à la bonne nouvelle de ma guérison.

— Gagner du temps en somme, rien de plus.

— Le temps qu'il oublie sa créature.

— De telle sorte qu'il s'agira moins d'un mensonge que d'une vérité suspendue, différée, progressive.

— Mais naturellement, il faut que personne ne soupçonne la vérité. D'ailleurs je n'ai parlé qu'à vous, et je sais que je peux compter sur votre discrétion.

— Vous pouvez, mon enfant. Nous autres prêtres, le secret de la confession nous a habitués à tenir notre langue. Eh oui, car il serait désastreux que le baron apprît par un tiers que vous n'êtes plus aveugle. Et il y a des gens si bavards !

— Il y en a surtout de si malveillants ! renchérit la baronne.

La baronne et l'abbé avaient bien pu mettre au point un dévoilement progressif de la vérité. Celle-ci ne se laisse hélas pas toujours apprivoiser. Elle éclata un beau dimanche après-midi sur la promenade de la Demi-Lune avec une brutale indiscretion.

Cette promenade constitue pendant la belle saison un rite alençonnais consacré. Toute la bonne société est là, arpentant bras dessus, bras dessous un cours planté d'ormes, se saluant, s'ignorant, faisant des stations très précisément mesurées, selon le subtil réseau des relations et des préséances mondaines. Le couple Saint-Fursy occupait une place privilégiée sur cet échiquier depuis que le baron assumait pleinement ses devoirs d'époux d'une grande infirme. On l'entourait d'une aura de respect attendri. Pourquoi fallut-il que ce fût dans ces circonstances privilégiées que le drame se produisît ?

Le baron faillit s'arrêter brusquement en voyant quelque chose d'insolite, d'extraordinaire sous les arbres, quelqu'un en vérité, une jeune femme, Mariette, oui, plus printanière, plus jolie que jamais. Mais ce n'était pas tout. Elle était accompagnée, la petite campagnarde de Pré-en-Pail. On ne va jamais seul à la Demi-Lune. Elle était pendue au bras d'un homme, d'un homme jeune. Et comme ils allaient bien ensemble dans leur commune jeunesse, comme ils avaient l'air heureux !

La vision n'avait duré qu'un instant, mais le baron avait accusé le choc si vivement qu'il était impossible que sa femme, serrée contre lui, ne se fût aperçue de rien. Mais alors pourquoi ne l'interrogeait-elle pas, elle qui ne cessait de poser des questions sur les uns et sur les autres ? Il leva vers elle un regard inquiet. Et ce qu'il vit le stupéfia plus encore que l'apparition de Mariette au milieu des bourgeois d'Alençon : la baronne souriait. Elle ne souriait à personne en particulier, comme faisaient tous ces gens qui se croisaient, se saluaient. C'était un sourire intime, irrépressible sans doute, et ce sourire gagnait tout son visage lunetté de noir, il s'épanouissait, et – chose inouïe depuis bien longtemps – elle rit, elle ne put retenir un petit rire argentin et ironique.

Pourquoi ce sourire, pourquoi ce rire ? Et d'abord pourquoi n'avait-elle pas posé de question en sentant son mari si profondément tressaillir à ses côtés ? Pourquoi ? Parce qu'elle avait vu la même chose que lui – Mariette au bras d'un homme jeune – parce qu'elle voyait en vérité aussi bien que lui !

Le baron avait été doublement choqué. Selon son tempérament, la réaction fut immédiate. Il fit face à sa femme, scruta son visage un instant, puis d'un geste brusque, il lui arracha ses lunettes qui

tombèrent par terre.

— Madame, lui dit-il d'une voix blanche, je viens d'être deux fois blessé. Par vous et par une autre. En ce qui vous concerne, j'en aurai le cœur net. Et je soupçonne fort que vous n'avez pas besoin de mon aide pour rentrer à la maison.

Et il s'éloigna d'un pas rapide.

Rentré chez lui il téléphona au docteur Girard. Celui-ci lui donna le nom et l'adresse d'un ophtalmologiste, puis des renseignements concernant un psychosomaticien de Paris. Sur son conseil, c'est chez ce dernier que le baron s'annonça dès le lendemain matin.

Il détestait Paris où il ne s'était pas rendu au demeurant depuis des années. L'antichambre du docteur Stirling acheva de le mettre mal à l'aise avec ses meubles aux formes liquides et ses tableaux abstraits. Il se laissa glisser dans un fauteuil avec le sentiment de se laisser avaler par une méduse géante. Il pouvait tout juste encore atteindre une table basse couverte de revues. Il en fit descendre une sur ses genoux. Le titre lui sauta au visage comme un cobra : *Hystéries de conversion et névroses d'organes*. Il la repoussa avec dégoût. Enfin une infirmière le pria d'entrer dans le cabinet du docteur. C'était un homme ridiculement fluët, un garçonnet, pensa le baron. Des cheveux longs, un nez, minuscule et retroussé retenant à grand-peine une paire de lunettes énormes, achevaient de le déconsidérer. « Je parie qu'il zézaie », pensa le baron.

— Que puis-je pour vous ?

Non, il ne zézaie pas, constata le baron avec dépit.

— Je me présente. Colonel Guillaume de Saint-Fursy. Je viens vous voir au sujet de ma femme qui est votre cliente, expliqua-t-il.

— M^{me} de Saint-Fursy ?

— Évidemment !

Le docteur actionna un fichier automatique et plaça devant lui la fiche éjectée.

— M^{me} Augustine de Saint-Fursy, marmonna-t-il. Puis après quelques phrases inintelligibles lues très vite. C'est cela. Votre médecin de famille l'avait adressée à un confrère ophtalmologiste qui me l'a lui-même recommandée. Que souhaitez-vous exactement ?

— Eh bien, c'est très simple, n'est-ce pas, s'anima le baron soulagé de revenir à ses préoccupations. Ma femme était aveugle. Du moins je le croyais. Enfin elle me l'avait fait croire. Et puis tout à coup, elle est guérie, elle y voit comme vous et moi. Alors la question que je me pose et que je vous pose est très simple : oui ou non ma femme est-elle

une simulatrice ?

— Je voudrais d'abord vous prier de bien vouloir vous asseoir.

— M'asseoir ?

— Oui. C'est que, voyez-vous, si votre question est simple en effet, la réponse, elle, ne l'est pas.

Le baron consentit à s'asseoir de mauvaise grâce.

— Résumons-nous, poursuivit le docteur. M^{me} de Saint-Fursy souffre de troubles de la vision pouvant aller jusqu'à la cécité complète. Elle commence tout naturellement par consulter votre médecin de famille qui, tout aussi naturellement, l'adresse à un spécialiste d'ophtalmologie.

— Tout cela à mon insu, protesta le baron.

— Or voici ce qui se produit : l'ophtalmologiste procède avec tout le soin nécessaire et à l'aide des instruments les plus perfectionnés à l'examen des yeux de M^{me} de Saint-Fursy. Et qu'est-ce qu'il trouve ?

— Oui, qu'est-ce qu'il trouve ?

— Rien. Il ne trouve rien. Anatomiquement et physiologiquement M^{me} de Saint-Fursy a des yeux, un nerf optique, un cerveau oculaire parfaitement intacts.

— Donc elle simule, conclut le baron.

— Pas si vite ! Que fait l'ophtalmologiste ? Comprenant qu'il a affaire à un cas qui dépasse sa spécialité, il envoie sa cliente à un psychosomaticien, moi. Je reprends les examens, et j'aboutis aux mêmes conclusions que mon confrère.

— Ma femme a des yeux parfaitement sains, donc sa cécité est simulée. Il n'y a pas à sortir de là.

— Écoutez-moi, reprit le docteur patiemment. Je vais prendre un exemple tout à fait extrême, heureusement sans rapport avec le cas de M^{me} de Saint-Fursy. Chaque jour, dans les hôpitaux psychiatriques, on voit mourir des schizophrènes. La mort survient après une longue et lente désagrégation de la personnalité du sujet. Eh bien quand on fait l'autopsie de l'homme mort de schizophrénie, qu'est-ce qu'on trouve ? Rien ! En bonne règle médicale, ce cadavre est celui d'un homme parfaitement sain.

— C'est qu'on a mal regardé ! trancha le baron. D'ailleurs vous avez dit vous-même que cet exemple de schizo... schizo...

— phrène...

— phrène n'avait heureusement aucun rapport avec le cas de ma

femme.

— Oui et non. Le rapport, c'est qu'il y a des maladies dont l'effet est évidemment physiologique – la mort du schizophrène, la cécité de M^{me} de Saint-Fursy – mais dont la cause est psychique. On les appelle des affections psychogènes. J'ajoute que pour moi, la visite de Madame votre épouse a été une très, très grande joie.

— Très heureux de l'apprendre, ironisa le baron.

— Oui, oui, mon colonel. Pensez donc : une cécité psychogène ! J'ai tout vu défilé dans mon cabinet : des ulcères psychogènes, des gastrites psychogènes, des anorexies psychogènes, des cardio-spasmes psychogènes, des constipations et des diarrhées psychogènes, des colites muqueuses et ulcéreuses psychogènes, des asthmes bronchiques psychogènes, des tachycardies psychogènes, des hypertensions psychogènes, des eczémas psychogènes, des thyrotoxicoses psychogènes, des hyperglycémies, des métrites, des ostéoarthrites...

— Assez ! cria le baron furieux en se levant. Pour la dernière fois, je vous pose la question : oui ou non ma femme est-elle une simulatrice ?

— Je pourrais vous répondre si l'être humain était d'un seul bloc, dit le docteur très calmement. Or il n'en est rien. Il y a le moi, le moi conscient, lucide, réfléchi, celui que vous connaissez. Mais il y a aussi *sous* ce moi conscient un nœud de tendances inconscientes, instinctives et sentimentales, le *ça*. Et au-dessus du moi conscient, il y a le *surmoi*, une sorte de ciel habité par des idéaux, les principes moraux, la religion. Donc vous voyez : trois niveaux, expliqua-t-il avec des gestes au baron devenu attentif malgré lui, au sous-sol le *ça*, au rez-de-chaussée le moi, dans les étages le surmoi.

« Supposez maintenant qu'une sorte de relation s'établisse entre le sous-sol et les étages sans que le rez-de-chaussée en soit informé. Supposez que le surmoi adresse un ordre au-dessous de lui, mais cet ordre, au lieu de parvenir au moi, court-circuite le moi, et influence directement le *ça*. Le *ça* va obéir, mais comme une brute qu'il est. Il va obéir à la lettre, absurdement. Vous aurez alors des affections psychogènes, c'est-à-dire d'origine psychique, mais auxquelles le moi conscient et volontaire n'aura pas de part. Et pas seulement des maladies, des accidents qui sont des actes suicidaires accomplis par le *ça* en conformité à une décision mal comprise du surmoi. Par exemple sur les quelques milliers de personnes qui se font chaque année écraser par des voitures, un bon nombre – c'est prouvé – se sont précipitées inconsciemment sous une voiture pour répondre à une condamnation prononcée par le surmoi. Ce sont des suicides d'un genre particulier, des suicides voulus, mais inconscients.

Le baron paraissait conquis.

— En somme voilà, traduisit-il. Le Grand Quartier général donne un ordre stratégique qui devrait être normalement converti en termes tactiques par l'État-major, pour parvenir enfin à la troupe. Mais l'État-major n'en a pas connaissance, et cet ordre parvient directement aux sous-officiers qui l'interprètent mal.

— Exactement. Je suis heureux de voir que vous me suivez.

— Va pour le mécanisme. Mais alors, pourquoi ?

— Pourquoi ? Voilà en effet la grande question que se pose le psychosomaticien. Y répondre correctement, c'est guérir le malade. Dans notre cas, cette question se formule dans les termes suivants : pourquoi le surmoi de M^{me} de Saint-Fursy a-t-il commandé à son ça de devenir aveugle ?

Le baron se sentant soudain mis en cause redevint agressif.

— Je serais curieux de l'apprendre.

— Malheureusement, vous seul pouvez répondre à la question, poursuivit le docteur. Moi je suis un tiers. M^{me} de Saint-Fursy est prisonnière du processus. Vous, mon colonel, vous êtes à la fois acteur du drame et premier témoin.

— Que voulez-vous que je vous dise ? Ce n'est pas moi le médecin tout de même !

— Ce que je voudrais que vous me disiez, c'est ceci : y a-t-il dans la vie de M^{me} de Saint-Fursy quelque chose qu'elle ne veut pas voir ?

Le baron se lève à nouveau et tourne le dos au docteur faisant face ainsi à la glace de la cheminée.

— Qu'est-ce que vous voulez insinuer ?

— Quelque chose de laid, d'immoral, de bas, de dégradant, d'abject, une ignominie si proche d'elle-même en même temps qu'il n'y a qu'un moyen pour ne pas la voir : devenir aveugle. Oui, M^{me} de Saint-Fursy *somatise*, comprenez-vous, elle somatise par sa cécité un malheur, une humiliation insupportables. Somatisée, l'humiliation disparaît, mais elle ne disparaît qu'en se métamorphosant en une infirmité, la cécité justement.

Le baron n'avait cessé de se fixer dans la glace pendant l'explication du docteur. Il se retourna enfin vers lui.

— Monsieur, lui dit-il, j'étais venu ici avec le soupçon qu'on me menait en bateau. J'ai maintenant la certitude qu'on essaie de m'embarquer sur une galère !

Et il sortit rapidement.

Revenu à Alençon, il fit à sa femme des adieux qui la laissèrent sans voix.

— Je sors de chez votre jean-foutre, lui dit-il. J'en ai appris de belles ! Il paraît que votre surmoi complotait avec votre ça à l'insu de votre moi. Et à quelle fin s'il vous plaît ce beau complot ? Pour somatiser une infamie, une ignominie, mes amours, oui, madame ! Et le résultat de tout cela ? Une cécité psychogène. Psychogène, c'est-à-dire à éclipses. Mon mari se conduit mal, crac, je deviens aveugle. Mon mari revient à moi, hop je recouvre la vue ! C'est vraiment commode ! Décidément on n'arrête pas le progrès ! Eh bien moi, je dis non ! Non au ça, non au surmoi, non au complot ! Quant à somatiser, désormais vous somatiserez toute seule ! Adieu, madame !

Après cette sortie, le baron ne fit qu'un saut au petit logement du boulevard du 1^{er}-Chasseurs. Mariette qui était en déshabillé devant sa table de toilette ne fut pas peu suffoquée de son irruption, d'autant plus brutale qu'il avait conservé sa clef. Il raconta tout d'un trait, la cécité de la baronne, sa guérison, son voyage éclair à Paris, ses adieux définitifs.

— Encore ! remarqua-t-elle simplement.

— Encore quoi ? demanda le baron déconcerté.

— Encore des adieux définitifs. Parce que vous en avez déjà fait. À moi. Il y a six semaines.

Depuis vingt-quatre heures, le baron vivait comme on monte à l'assaut, sans un regard derrière lui. Ce premier mot prononcé par Mariette – cet « encore » – le ramenait brutalement en arrière. C'était pourtant vrai qu'il avait rompu avec cette petite, afin de se consacrer tout entier à la cécité de sa femme ! Qu'avait-elle fait depuis ? Pourquoi l'aurait-elle attendu bien sagement ?

Il tournait dans la chambre à la fois par embarras et pour reprendre possession des lieux. Finalement, il décida de se laver les mains et s'engouffra dans la salle de bains. Il en ressortit aussitôt en brandissant un rasoir mécanique.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Mon rasoir. Pour mes dessous de bras, expliqua Mariette, et d'un geste ravissant elle leva sa main au-dessus de sa tête, découvrant une aisselle lisse, moite, provocante. Le baron en fut tout remué. Il s'agenouilla près d'elle et se pencha sur la cavité laiteuse et odorante dans laquelle il but ardemment.

Mariette se trémoussait en riant.

— Guillaume, Guillaume, vous me chatouillez !

Il la prit dans ses bras, voulut la porter sur le lit malgré ses protestations. Un cendrier tomba, répandant sur le tapis des mégots noirs de gauloises. Il décida de ne rien voir et redevint pour quelques minutes le fameux Coq de bruyère de toujours. Que c'était bon !

La vie reprit. Le baron ne changea rien à ses habitudes. On continua à le voir ferrailler à la salle d'armes et boucler des parcours d'obstacles aux concours hippiques sur sa petite alezane. Naturellement personne n'ignorait sa rupture avec sa femme et sa liaison avec Mariette. Il évitait simplement les milieux où on l'aurait blâmé – les salons de la préfecture et de l'évêché par exemple – et ne se montrait que là où il était assuré d'une indulgence admirative. Aux rares intimes qui risquaient une allusion à Mariette, il répétait : « Le bonheur parfait ! » avec une mimique gourmande et canaille, l'œil cligné, la main précieusement crispée, ramenée contre son gilet.

Ce n'était pas vrai. Certes il avait des joies, vives, violentes, fulgurantes même, comme il n'aurait pas cru pouvoir en connaître encore à son âge. « Elle va me tuer », pensait-il parfois avec une sombre satisfaction. Mais le bonheur, un bonheur parfait...

Le baron Guillaume ne voulait pas se l'avouer. Son entente avec Mariette ne tenait qu'à un effort de tous les instants, accompli par l'un et l'autre pour masquer la présence d'un troisième larron. Ce n'était pas les heures de liberté qui manquaient à Mariette pour se consacrer à l'autre. Mais quels soins ne lui fallait-il pas pour éviter les bavures d'une de ses vies sur l'autre, quelle bonne volonté ne devait pas mettre le baron pour ne pas voir les traces que le fantôme laissait fatalement derrière lui ! Un soir il dépassa les bornes. Des chaussures, d'énormes croquenots de roulier, avachis et boueux montraient leur mufle rond sous l'armoire. Le baron avait beau renifler, il ne sentait rien. Il s'en irritait. Il était persuadé que ces saletés puaient ! Et comment pouvait-on s'oublier à ce point ? L'autre était-il parti en chaussettes, ou bien fallait-il croire qu'il était là encore, à trois mètres, dans l'armoire ou dans les cabinets ?

Ne rien voir, fermer les yeux, poser sur ses yeux comme des bandeaux les cheveux odorants de Mariette, les seins menus de Mariette, le petit sexe triangulaire de Mariette... Fermer les yeux ? Ces trois mots lui rappelaient malgré lui quelque chose, un épisode pénible de sa vie passée, la cécité de la baronne. Allait-il se rendre aveugle à son tour, *somatisant* l'obligation absolue à laquelle il obéissait de ne pas voir l'autre ?

L'été s'installait et vidait peu à peu la ville. Des journées glorieuses de soleil invitaient au départ. Le baron faisait parfois en présence de Mariette des projets d'évasion. Vichy, Bayreuth, Venise peut-être ? Ces

noms prestigieux et traditionnels ne paraissaient pourtant rien évoquer dans l'esprit de la jeune fille. Elle faisait la moue, secouait la tête, puis, se blottissant contre lui : « On n'est pas bien, tous les deux ici ? » disait-elle avec des airs de chatte.

Après une soirée au mess du 1^{er} chasseurs, regagnant son nid d'amour, il ne la trouva pas. Il l'attendit. Puis comme elle continuait à tarder, il jeta un coup d'œil dans l'armoire. Tous ses effets avaient disparu. Sa grande valise campagnarde aussi. L'oiseau s'était envolé. Peut-être avait-elle laissé une lettre ? Il inspecta les meubles, les poches de ses propres complets. Rien. Enfin il avisa une boulette de papier dans la corbeille. Il la déplia. Évidemment. La pauvre mignonne avait bien essayé d'écrire. Il imaginait la scène. Elle suçant son stylo et alignant laborieusement des mots. *L'autre* debout, fin prêt, s'impatiant, jurant, pestant. Finalement c'était trop difficile, elle y avait renoncé. Quand on part, pourquoi écrire « Je pars » ? N'est-ce pas assez clair ? Il déchiffra quelques lignes d'une écriture enfantine, pleines de bizarreries.

Mon Cherry,

(cela c'était un vestige de ses leçons d'anglais)

Ça n'était plus possible cette vie à cache-cache. Vrai, j'en pouvais plus de toujours mentir. Et puis tu vois, j'ai compris qu'on avait un fossé quand vous m'avez proposé d'aller à Vichy et je ne sais où encore. Moi, c'est Saint-Trop, que veux-tu ! Mais vous à Saint-Trop, c'est guère pensable ! Alors on y part nous deux Guillaume. Oui parce qu'il s'appelle aussi Guillaume, c'est drôle, non ? Même que ça m'a évité bien des gaffes ! On reviendra. Pourquoi on serait pas heureux, tous trois ensemble ? Pourquoi vous seriez pas pour nous

La lettre s'arrêtait là, et le baron chercha vainement à déchiffrer les trois mots gribouillés sur lesquels elle avait capoté.

Pourquoi ne serait-il pas pour eux... quoi au juste ? Le cocu, le pépé, le bailleur de fonds, le porte-chandelle ? Chaque mot lui infligeait une blessure cruelle, et il ne cessait d'entendre en arrière-fond comme un chœur antique goguenard et vengeur, le 1^{er} chasseurs, ses rires, ses commentaires. Pourtant il n'éprouvait pas la colère tonique et réparatrice qui l'aurait secoué quelques années plus tôt. La différence d'âge sans doute, la jeunesse de Mariette, sa propre vieillesse le portaient plutôt à s'attendrir. Il trouvait touchantes les maladresses – traduites dans sa lettre notamment par l'hésitation entre le tu et le vous – de cette petite fille aux prises avec une situation qui

dépassait ses forces et son intelligence. Était-ce sa faute à elle si tout était aussi compliqué ? N'était-ce pas lui – sage et fortuné – qui avait failli à son devoir de lui faire une vie gaie, simple et sans pièges ?

Il sut faire face encore une fois, une dernière fois. Il remporta sur les terrains hippiques tous les trophées de fin de saison. Il cloua à la salle d'armes les tireurs les plus agiles, les plus fougueux. Jamais il n'avait été aussi flambant, le Coq de bruyère ! On le vit bien lors de la revue du 14 Juillet caracolant sur sa petite jument alezane, celle qu'il disait si féminine dans son tempérament qu'il l'aimait comme une femme. Ce qu'il n'avouait pas, c'était que cette jument, c'était tout l'élément féminin qui restait dans sa vie, cruelle dérision.

Puis tout s'arrêta. Les derniers jours de juillet virent Alençon s'assoupir avant la grande torpeur du mois d'août. Le baron avait horreur du vide, de la solitude. Il errait dans la ville déserte, écrasée de soleil, « comme une âme en peine », précisa plus tard la mercière de la rue Desgenettes.

Un jour enfin ses pas le menèrent irrésistiblement chez lui, chez sa femme. Augustine était-elle là ? S'était-elle retirée dans sa maison de Donville pendant la canicule ? La maison paraissait complètement abandonnée, grille cadénassée, volets clos, jardin envahi par les herbes. Il ne manquait même pas, sortant à demi de la boîte aux lettres, la poignée de prospectus et de dépliants qui est comme l'écume du courrier absent.

Le soleil tombait d'aplomb sur la rue, découpant les immeubles en masses tranchées, noires et blanches. Toute cette lumière dans tout ce vide avait quelque chose d'angoissant, d'écrasant, de funèbre. Le baron éprouvait une vague nausée. Il lui semblait que son sang heurtait ses tempes avec une violence mortelle. C'est alors que dans le silence de ces architectures à la fois familières – sa propre maison – et d'un autre monde, il perçut distinctement une sorte de cliquetis, un faible bruit de castagnettes, comme lorsqu'on frappe le bord d'un tambour avec la baguette. Le bruit se précisait et devenait plus sinistre encore. On devinait maintenant des dents s'entrechoquant dans une trémulation morbide. Et soudain les deux grandes silhouettes noires se dressèrent devant lui.

C'était l'ombre enlacée de deux femmes endeuillées, étroitement serrées, qui s'avancait lentement sur lui, comme une muraille en train de basculer. La plus grande était masquée de lunettes noires, et, du bout d'une canne blanche, elle frappait sans cesse le bord du trottoir faisant ce bruit de cliquetis. La muraille progressait sur le baron, menaçante, inexorable. Il recula, perdit pied, s'effondra dans le caniveau.

Les médecins ne purent dire s'il était tombé foudroyé par une apoplexie, ou si c'était au contraire le choc de son front sur les pavés qui avait provoqué une attaque cérébrale. Lorsque la baronne et Eugénie le ramassèrent, il avait perdu connaissance. Il revint lentement à lui, mais toute la moitié droite de son corps était paralysée. Elles le soignèrent avec une abnégation admirable. Dans l'esprit de la baronne, l'hémiplégie de son mari et sa propre cécité se rejoignaient dans une sorte de diptyque édifiant à la gloire de la fidélité conjugale. Mariette qui était pourtant à l'origine de l'une comme de l'autre avait complètement disparu du tableau.

C'était au demeurant l'image qui s'imposait également aux promeneurs de la Demi-Lune, lorsqu'ils voyaient passer la baronne, définitivement guérie de sa cécité, raide, grave et sereine comme la Justice, poussant devant elle le fauteuil roulant du baron. Le Coq de bruyère réduit à la moitié de lui-même s'y recroquevillait, triste et rabougri. Il était soudé à une demi-figure de chair paralysée, une caricature cruelle de ce qu'il avait été, une moitié de visage figé dans un rictus égrillard, l'œil cligné, la main précieusement crispée, ramenée contre son gilet, comme s'il répétait indéfiniment et silencieusement : « Le bonheur parfait ! Le bonheur parfait ! »

L'aire du Muguet

— Pierre, lève-toi, c'est l'heure !

Pierre dort avec le calme obstiné de ses vingt ans et sa confiance aveugle en la vigilance de sa mère. Elle ne risque pas de laisser passer l'heure, sa vieille, insomniaque et nerveuse comme elle est. Il se retourne d'un bloc contre le mur, retranchant son sommeil derrière son dos puissant et sa nuque rasée. Elle le regarde en pensant aux petits matins si proches où elle le réveillait déjà pour l'envoyer à l'école du village. Il a l'air de s'être rendormi profondément, mais elle n'insiste pas. Elle sait que pour lui la nuit est terminée, la journée a commencé et va désormais dérouler inexorablement son programme.

Un quart d'heure plus tard, il la rejoint à la cuisine et elle lui verse un épais chocolat dans un grand bol fleuri. Il regarde devant lui le rectangle sombre de la fenêtre.

— Il fait noir, dit-il, mais tout de même les jours augmentent. Dans moins d'une heure, je pourrai éteindre les phares.

Elle paraît rêver, elle qui n'a pas quitté Boullay-les-Troux depuis quinze ans.

— Oui, le printemps est à la porte. Là-bas dans le Midi, tu vas peut-être trouver les abricotiers en fleur.

— Oh tu sais, le Midi ! À cette heure, on ne descend pas plus loin que Lyon. Et puis des abricotiers sur l'autoroute... Quand même il y en aurait, on n'aurait guère le temps de les regarder.

Il se lève et par pur respect pour sa mère – car selon la tradition paysanne un homme ne fait pas la vaisselle – il rince son bol sous le robinet de l'évier.

— Je te revois quand ?

— Comme d'habitude, après-demain soir. Un aller-retour Lyon avec dodo dans le bahut en compagnie de l'ami Gaston.

— Comme d'habitude, murmure-t-elle pour elle seule. Moi je ne m'habitue pas. Enfin puisque tu as l'air d'aimer ça...

Il hausse les épaules.

— Faut bien !

L'ombre monumentale du semi-remorque se détachait sur l'horizon que l'aube blanchissait. Pierre en fit lentement le tour. Chaque matin, c'était pareil, ses retrouvailles après la nuit avec son énorme joujou lui faisaient chaud au cœur. Il ne l'aurait jamais avoué à sa vieille, mais au fond il aurait préféré y faire son lit et y dormir. On avait beau tout verrouiller, le bahut était si mal défendu dans sa démesure contre les agressions de toute sorte, chocs, démontages, vols à la roulotte ! Le vol du véhicule lui-même avec tout son fret n'était pas impossible, cela s'était vu malgré l'invraisemblance.

Cette fois encore pourtant tout paraissait en ordre, mais il faudrait procéder au plus tôt à un lavage. Pierre appuya une petite échelle à la calandre et entreprit de rincer le vaste pare-brise bombé. Le pare-brise, c'est la conscience du véhicule. Tout le reste peut à la rigueur rester boueux et poussiéreux, le pare-brise, lui, doit être rigoureusement impeccable.

Ensuite il s'agenouilla presque religieusement devant les phares pour les essuyer. Il souffle sur les verres et y passe un chiffon blanc avec le soin et la tendresse d'une mère débarbouillant le visage de son enfant. Puis la petite échelle ayant repris sa place contre les ridelles, il escalade la cabine, se jette sur le siège et appuie sur le démarreur.

À Boulogne-Billancourt, quai du Point-du-Jour, à l'angle de la rue de Seine, se dresse un vieil immeuble à la silhouette déhanchée, dont la vétusté contraste avec le café-tabac du rez-de-chaussée qui flambe de son néon, de son nickel et de ses flippers multicolores. Gaston habite seul une chambrette au sixième étage. Mais il se tient fin prêt devant le bistrot, et le semi s'arrête à peine pour le cueillir.

— Ça va, petit père ?

— Ça va.

C'est réglé comme du papier à musique. Gaston observe une pause rituelle de trois minutes. Puis il entreprend le déballage du sac de voyage qu'il a hissé sur la banquette entre Pierre et lui, et il répartit autour d'eux thermos, frigos, musettes, gamelles et trousse avec une célérité qui trahit une routine rodée depuis longtemps. Gaston est un petit homme fluet plus très jeune, au visage attentif et calme. On le sent dominé par la sagesse pessimiste d'un faible habitué depuis l'enfance à se parer des coups d'un monde qu'il sait de vieille expérience foncièrement hostile. Ses rangements terminés, il enchaîne avec une séance de déshabillage. Il échange ses chaussures contre des charentaises de feutre, son veston contre un gros pull à col roulé, son béret basque contre un passe-montagne, et il entreprend même de se déculotter, opération délicate, car la place est exiguë et le sol

mouvant.

Pierre n'a pas besoin de le regarder pour voir son manège. Les yeux fixés sur le dédale de rues encombrées qui mènent au périphérique, il ne perd rien du remue-ménage familial qui a lieu à sa droite.

— En somme, t'es à peine habillé pour descendre que tu te redéshabilles quand t'es embarqué, commente-t-il.

Gaston ne daigne pas répondre.

— Je me demande pourquoi tu descends pas de chez toi en liquette de nuit. Comme ça tu ferais d'une pierre deux coups, non ?

Gaston s'est assis sur le dossier de son siège. Profitant d'un démarrage du véhicule à un feu vert, il se laisse doucement basculer dans la couchette ménagée derrière les sièges. On entend une dernière fois sa voix.

— Quand t'auras des questions intelligentes à poser, tu me réveilleras.

Cinq minutes plus tard le semi dévalait la rocade du périphérique déjà passablement chargé à cette heure matinale. Pour Pierre, ce n'était encore qu'un médiocre préliminaire. Tout ce flot de véhicules charriant des camionnettes, des voitures de bourgeois, des cars de travailleurs noyait indistinctement les vrais autoroutiers. Il fallait attendre le filtrage assuré par les sorties de Rungis, Orly, Longjumeau et Corbeil-Essonnes ainsi que la voie dérivée vers Fontainebleau pour aborder enfin avec le péage de Fleury-Mérogis le seuil du grand ruban de béton.

Lorsqu'il s'arrêta plus tard derrière quatre autres poids lourds qui franchissaient le guichet, il était doublement heureux. Non seulement c'était lui qui conduisait, mais Gaston endormi ne lui ferait pas manquer son entrée en A 6. Il tendit gravement sa carte au préposé, la reprit et embraya pour s'élancer sur la voie lisse et blanche qui glissait vers le cœur de la France.

Ayant fait le plein à la station-service de Joigny – cela aussi, c'était rituel – il reprit sa vitesse de croisière jusqu'à la sortie de Pouilly-en-Auxois, puis ralentit et s'engagea sur l'aire du Muguet pour le casse-croûte de huit heures. À peine le véhicule s'était-il arrêté sous les hêtres du petit bois que Gaston surgissait de derrière les sièges et commençait à rassembler les éléments de son petit déjeuner. Cela aussi, c'était immuablement réglé.

Pierre sauta à terre. Moulé dans un survêtement de nylon bleu, chaussé de mocassins, il avait l'air d'un sportif à l'entraînement. Aussi

bien il esquissa quelques mouvements de gymnastique, boxa avec le vide en sautillant et s'éloigna dans une foulée impeccable. Quand il revint à son point de départ échauffé et soufflant, Gaston achevait de se mettre en « tenue de jour ». Puis, posément, il disposa sur l'une des tables de l'aire un vrai petit déjeuner de bourgeois avec café, lait chaud, croissants, beurre, confiture et miel.

— Ce que j'apprécie chez toi, observa Pierre, c'est ton sens du confort. On dirait toujours que tu traînes derrière toi tantôt l'appartement de ta mère, tantôt un bout d'hôtel trois étoiles.

— Y a un âge pour tout, répondit Gaston en faisant couler un filet de miel dans le flanc entrouvert d'un croissant. Pendant trente ans, le matin avant le boulot, j'ai été au régime du petit vin blanc sec. Vin blanc des Charentes et rien d'autre. Jusqu'au jour où je me suis rendu compte que j'avais un estomac et des reins. Alors c'est terminé. Plus d'alcool, plus de tabac. Café au lait complet pour Monsieur ! Avec toast grillé et marmelade d'orange. Comme une mémé au *Claridge*. Et même je vais te dire une bonne chose...

Il s'interrompit pour mordre dans son croissant. Pierre s'installa à côté de lui.

— Alors cette bonne chose, ça vient ?

— Eh bien, je me demande si je ne vais pas renoncer au café au lait qu'est pas si facile que ça à digérer pour me mettre au thé au citron. Parce que ça alors, le thé au citron, c'est le fin du fin !

— Mais alors, pendant que tu y es, pourquoi pas les œufs au bacon, comme les English ?

— Ah non ! Surtout pas ! Pas de salé au petit déjeuner ! Non, tu vois, le petit déjeuner, ça doit rester... comment t'expliquer ? Ça doit rester gentil, non, affectueux, non, maternel. C'est ça, maternel ! Le petit déjeuner ça doit vous faire un peu retomber en enfance. Parce que la journée qui commence, c'est pas tellement drôle. Alors il faut quelque chose de doux et de rassurant pour bien se réveiller. Donc du chaud et du sucré, y a pas à sortir de là.

— Et ta ceinture de flanelle ?

— Eh ben voilà ! Ça aussi c'est maternel ! Tu vois le rapport ou t'as dit ça par hasard ?

— Je vois pas, non.

— Les langes de bébé ! Ma ceinture de flanelle, c'est un retour aux langes.

— Tu te fous de moi ? Et le biberon, alors, c'est pour quand ?

— Mon petit père, regarde-moi et prends-en de la graine. Parce que j'ai au moins un avantage sur toi. J'ai eu ton âge et personne, pas même le bon Dieu, peut m'enlever ça. Tandis que toi, tu peux absolument pas être sûr d'avoir un jour le mien.

— Moi je te dirai que ces histoires d'âge, ça me laisse plutôt froid. Je crois qu'on est con ou malin une fois pour toutes et pour la vie.

— Oui et non. Parce que tout de même y a des degrés dans la connerie, et je crois qu'il y a un âge privilégié pour la connerie. Ensuite, ça s'arrangerait plutôt.

— Et selon toi, l'âge privilégié, comme tu dis, c'est quel âge ?

— Ça dépend des gars.

— Pour moi par exemple, ça serait pas vingt et un ans ?

— Pourquoi justement vingt et un ans ?

— Parce que j'ai justement vingt et un ans.

Gaston le regarda ironiquement en sirotant son café.

— Depuis le temps qu'on roule ensemble, oui, je t'observe et je cherche la connerie.

— Et tu la trouves pas, parce que je fume pas et parce que j'aime pas les petits blancs secs.

— Oui, mais tu vois il faut distinguer les grosses et les petites conneries. Le tabac et le blanc sec, c'est des petites conneries. Ça peut vous enterrer, mais seulement à la longue.

— Tandis que les grosses conneries, ça vous enterre d'un seul coup ?

— C'est ça, oui. Moi quand j'avais ton âge, non, j'étais plus jeune que ça, je devais avoir dix-huit ans, je me suis lancé dans la Résistance.

— C'était une grosse connerie ?

— Énorme ! J'étais complètement inconscient du danger. Évidemment j'ai eu du pot. Mais mon meilleur copain qu'était avec moi, il y est resté. Arrêté, déporté, disparu. Pourquoi ? Ça a servi à quoi ? Ça fait trente ans que je me le demande.

— De ce côté-là, moi je risque plus rien, observa Pierre.

— Plus rien, non, pas de ce côté-là.

— Ça fait que la grosse connerie chez moi, tu continues à la chercher et tu l'as pas encore trouvée ?

— Je l'ai pas encore trouvée, non. Je l'ai pas encore trouvée mais

je la subodore...

Deux jours plus tard, le semi de Pierre et de Gaston se présentait à nouveau et à la même heure matinale au péage de Fleury-Mérogis. Cette fois, c'était Gaston qui tenait le manche à balai, et Pierre, assis à sa droite, se sentait comme toujours légèrement frustré de commencer la journée dans ce rôle de second. Pour rien au monde il n'aurait extériorisé un sentiment aussi déraisonnable qu'il s'avouait d'ailleurs à peine à lui-même, mais son humeur s'en trouvait légèrement aigrie.

— Salut Bébert ! T'es encore de service aujourd'hui ?

Ce besoin qu'avait Gaston de fraterniser avec cette race à part, un peu mystérieuse, un peu méprisable des préposés au péage ! Aux yeux de Pierre, l'entrée officielle sur l'autoroute revêtait une valeur de cérémonie que d'inutiles bavardages ne devaient pas troubler.

— Ben oui, expliqua l'employé. J'ai permuté avec Tiénot qu'est au mariage à sa sœur.

— Ah bon, conclut Gaston, alors on te verra pas vendredi ?

— Ben non, ça sera Tiénot.

— Alors à la semaine prochaine.

— D'accord, bonne route !

Gaston passa la carte de péage à Pierre. Le véhicule s'engagea sur l'autoroute. Gaston passait successivement les vitesses en père tranquille, sans coups d'accélérateur intempestifs. On s'installa dans l'euphorie que donnaient le régime de croisière de l'énorme véhicule et l'aube d'une journée qui promettait d'être superbe. Pierre, carré dans son siège, manipulait la carte de péage.

— Tu vois, ces gars qui font les guichets, moi je les comprends pas. Y z'en sont et y z'en sont pas.

Gaston le voyait partir dans une de ces élucubrations où il refusait de le suivre.

— Y z'en sont, y z'en sont, y z'en sont quoi ?

— Ben de l'autoroute ! Y restent à la porte, quoi ! Et pis le soir, service terminé, y reprennent la motobécane pour retourner à la ferme. Ben et l'autoroute, alors ?

— Quoi, l'autoroute ? s'énerva Gaston.

— Ah zut, fais un effort, quoi ! Tu sens pas, quand tu franchis le guichet d'entrée, quand t'as la carte de péage en main, tu sens pas qu'il s'est passé quelque chose ? Ensuite tu fonces sur la ligne droite

en béton, c'est raide, c'est propre, c'est rapide, ça fait pas de cadeau. T'as changé de monde. T'es dans du nouveau. C'est l'autoroute, quoi ! T'es de l'autoroute !

Gaston s'obstinait dans son incompréhension.

— Non, pour moi l'autoroute c'est le boulot, un point c'est tout. Je te dirai même que je trouve ça un peu monotone. Surtout sur un bahut comme le nôtre. Ah quand j'étais jeune, ça m'aurait bien plu de filer là-dessus à deux cents bornes avec une Maserati. Mais pour faire teuf-teuf avec quarante tonnes au cul, je trouve les nationales plus rigolotes avec leurs passages à niveau et leurs petits bistrots.

— D'accord, concéda Pierre, la Maserati et les deux cents bornes. Et ça, eh ben moi qui te parle, je l'ai déjà fait.

— Toi, tu l'as fait ? T'as fait du deux cents sur l'autoroute avec une Maserati ?

— Ah bien sûr, c'était pas une Maserati. C'était une vieille Chrysler, tu sais celle de Bernard qu'il avait gonflée ? On est monté à cent quatre-vingts sur l'autoroute.

— C'est déjà plus tout à fait pareil.

— Ah tu vas pas chipoter pour vingt bornes !

— Je chipote pas, je dis : c'est pas pareil.

— Bon, et moi je te dis : je préfère encore notre bahut.

— Explique.

— Parce que dans la Maserati...

— Dans la Chrysler gonflée...

— C'est pareil, t'es enfoncé par terre. Tu domines pas. Tandis que notre engin, il est haut, tu domines.

— Et toi, t'as besoin de dominer ?

— Moi, j'aime l'autoroute. Alors je veux voir. Tiens, regarde un peu cette ligne qui fout le camp à l'horizon ! C'est chouette, non ? Tu vois pas ça quand t'es à plat ventre par terre.

Gaston secoua la tête avec indulgence.

— Au fond, tu sais, tu devrais piloter des avions. Alors là, pour dominer, tu dominerais !

Pierre était indigné.

— T'as rien compris, ou alors tu me cherches ! L'avion, c'est pas ça. C'est trop haut. L'autoroute, faut y être. Faut en être. Faut pas en sortir.

Ce matin-là l'aire du Muguet avait des couleurs si riantes sous le jeune soleil que l'autoroute pouvait paraître en comparaison un enfer de bruit et de béton. Gaston avait entrepris de faire le ménage dans la cabine et avait déployé toute une panoplie de chiffons, plumeaux, balayettes et produits d'entretien sous l'œil ironique de Pierre qui était sorti pour se dégourdir les jambes.

— J'ai calculé que cette cabine, c'est l'endroit où je passe le plus d'heures de ma vie. Alors autant que ça soit propre, expliqua-t-il comme se parlant à lui-même.

Pierre s'éloigna, attiré par l'atmosphère de fraîcheur vivante du petit bois. Plus il s'avancait sous les arbres bourgeonnants, plus le grondement de la circulation s'affaiblissait. Il se sentait envahi par une émotion étrange, inconnue, un attendrissement de tout son être qu'il n'avait jamais éprouvé, si ce n'était peut-être il y avait bien des années en s'approchant pour la première fois du berceau de sa petite sœur. Le feuillage tendre bruissait de chants d'oiseaux et de vols d'insectes. Il respira à pleins poumons, comme s'il se retrouvait enfin à l'air libre après un long tunnel asphyxiant.

Soudain, il s'arrête. À quelque distance, il aperçoit un tableau charmant. Une jeune fille blonde en robe rose assise dans l'herbe. Elle ne le voit pas. Elle n'a d'yeux que pour trois ou quatre vaches qui divaguent paisiblement dans le pré. Pierre éprouve le besoin de la voir mieux, de lui parler. Il avance encore. Tout à coup il est arrêté. Une clôture se dresse devant son nez. Un grillage rébarbatif, carcéral, presque concentrationnaire avec son sommet arrondi en encorbellement hérissé de fils d'acier barbelés. Pierre appartient à l'autoroute. Une aire de repos n'est pas un lieu d'évasion. La rumeur lointaine de la circulation se rappelle à lui. Il reste pourtant comme médusé, les doigts accrochés dans le grillage, les yeux fixés sur la tache blonde là-bas, au pied du vieux mûrier. Enfin un signal bien connu lui parvient, l'avertisseur du véhicule. Gaston s'impatiente. Il faut revenir. Pierre s'arrache à sa contemplation et revient à la réalité, au semi-remorque, à l'autoroute.

C'est Gaston qui conduit. Il est encore tout à son ménage à fond, Gaston.

— C'est quand même plus propre maintenant, constate-t-il avec satisfaction.

Pierre ne dit rien. Pierre n'est pas là. Il est resté accroché au grillage qui limite l'aire du Muguet. Il est heureux. Il sourit aux anges qui planent invisibles et présents dans le ciel pur.

— T'es bien silencieux d'un coup. Tu dis rien ? finit par s'étonner Gaston.

— Moi ? Non. Qu'est-ce que tu veux que je dise ?

— Je sais pas moi.

Pierre se secoue, tente de reprendre pied dans le réel.

— Eh bien voilà, finit-il par soupirer, c'est le printemps !

La remorque détachée reposait sur sa béquille. Le tracteur pouvait quitter les entrepôts lyonnais en attendant que le déchargement fût effectué par les manutentionnaires.

— Ce qu'il y a de chouette avec le semi, apprécia Gaston, qui conduisait, c'est qu'on peut ficher le camp avec le tracteur pendant qu'on charge ou qu'on décharge. Ça devient presque alors une bagnole de bourgeois.

— Oui, mais y a des cas où il faudrait avoir chacun son tracteur, objecta Pierre.

— Pourquoi tu dis ça ? Tu voudrais faire bande à part ?

— Non, je dis ça pour toi. Parce qu'on va au self-service à cette heure, et je sais que t'aimes pas trop ça. Avec ta bagnole personnelle tu pourrais aller jusqu'au petit bouchon de la mère Maraude qu'a pas son pareil pour les plats mijotés.

— C'est vrai qu'avec toi, faut toujours bouffer avec un lance-pierres dans un décor de dentiste.

— Le self, c'est rapide et c'est propre. Et puis y a le choix.

Ils prirent la queue en poussant leur plateau sur la glissière bordant l'égal des assiettes garnies. L'air renfrogné de Gaston exprimait pleinement sa réprobation. Pierre choisit une crudité et une grillade, Gaston un pâté de campagne et un gras-double. Il fallut ensuite trouver un bout de table disponible.

— T'as vu cette variété ? triompha Pierre. Et pas une seconde d'attente.

Puis avisant l'assiette de Gaston, il s'étonna.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— En principe ça devrait être du gras-double, répondit Gaston prudent.

— Normal à Lyon.

— Oui, mais ce qui est pas normal, c'est qu'il va être froid.

— Fallait pas prendre ça, dit Pierre en montrant ses crudités. Risque pas de refroidir.

Gaston haussa les épaules.

— Alors ta fameuse rapidité, elle m'oblige à commencer mon déjeuner par le plat de résistance. Sinon, mon gras-double, il va figer en graisse. Et du gras-double froid, c'est impossible. Im-pos-sible. Retiens bien ça. T'aurais appris que ça avec moi, t'aurais pas perdu ton temps. C'est pour ça que j'aime mieux attendre un peu en buvant un coup avec les copains dans un petit bistrot. La patronne apporte elle-même le plat du jour mijoté, chaud et à point. Voilà pour la vitesse. Quant à la cuisine, vaut mieux pas en parler. Parce que dans les selfs, je sais pas pourquoi, on n'ose pas relever. Par exemple le gras-double, ça suppose oignons, ail, thym, laurier, clous de girofle et beaucoup de poivre. Très chaud et très relevé, le gras-double. Alors goûte-moi ça si on dirait pas des nouilles à l'eau pour régime sans sel !

— Fallait prendre autre chose. T'avais le choix.

— Le choix ? Parlons-en du choix ! Moi, je vais te dire une bonne chose : dans un restaurant, moins il y a le choix, mieux ça vaut. Si on t'offre soixante-quinze plats, tu peux partir, c'est tout mauvais. La bonne cuisinière, elle connaît qu'une seule chose : le plat du jour.

— Allons, bois un coup de coca, ça te remettra !

— Du coca avec le gras-double !

— Faudrait s'entendre. Tu m'expliques depuis dix minutes que c'en est pas du gras-double.

Ils mangèrent en silence, chacun suivant le cours de ses pensées. Ce fut finalement Pierre qui exprima sa conclusion.

— Au fond, tu vois, on n'a pas tout à fait la même conception du boulot. Moi je suis nettement A 6. Toi tu serais plutôt resté N 7.

Le beau temps semblait indestructible. Plus que jamais l'aire du Muguet méritait son nom. Gaston s'était couché non loin du véhicule et suçait une herbe tout en regardant le ciel à travers les rameaux délicats d'un tremble. Pierre s'était dirigé rapidement vers le fond de l'aire. Les doigts accrochés au grillage, il scrutait la prairie. Déception. Il y avait bien des vaches, mais point de bergère visible. Il attendit, hésita, puis se décida à pisser à travers le grillage.

— Faut pas vous gêner !

La voix jeune et teintée d'accent bourguignon venait d'un buisson à gauche. Pierre rengaina précipitamment.

— Si y a un grillage, c'est pas pour rien. C'est pour arrêter la saleté de l'autoroute. La pollution, quoi !

Pierre s'efforçait de faire coïncider l'image un peu lointaine et idéalisée qu'il promenait dans sa tête depuis dix jours avec celle bien concrète de la jeune fille qu'il avait devant lui. Il l'avait imaginée plus grande, plus mince, et surtout moins jeune. C'était vraiment une adolescente, un peu rustique de surcroît, sans trace de maquillage sur son museau semé de taches de rousseur. Aussitôt il décida qu'elle lui plaisait encore plus ainsi.

— Vous venez souvent ici ?

C'était tout ce qu'il avait trouvé à lui dire dans son embarras.

— Des fois. Vous aussi, je crois. Je reconnais votre camion.

Il y eut un silence plein de murmures printaniers.

— C'est calme ici, si près de l'autoroute. L'aire du Muguet. Pourquoi ça s'appelle comme ça ? Y a du muguet dans le coin ?

— Y avait, corrigea la jeune fille. C'était un bois. Oui plein de muguet au printemps. Quand on a construit l'autoroute, le bois a disparu. Englouti, avalé par l'autoroute, comme par un tremblement de terre. Alors le muguet, terminé !

Il y eut un nouveau silence. Elle s'assit par terre en s'appuyant de l'épaule contre le grillage.

— Nous on passe deux fois par semaine, expliqua Pierre. Seulement, bien sûr, une fois sur deux, on remonte sur Paris. Alors on se trouve de l'autre côté de l'autoroute. Pour venir ici, faudrait traverser les deux chaussées à pied. C'est dangereux et interdit. Et vous, vous avez une ferme dans le coin ?

— Mes parents, oui. À Lusigny. Lusigny-sur-Ouche. C'est à cinq cents mètres, même pas. Mais mon frère est parti à la ville. Il fait électricien à Beaune. Il veut pas gratter la terre, comme il dit. Alors on sait pas ce que va devenir la ferme quand le père pourra plus.

— Forcément, le progrès, approuva Pierre.

Le vent passa doucement dans les arbres. On entendit l'avertisseur du semi.

— Faut que j'y aille, dit Pierre. À bientôt peut-être.

La jeune fille se leva.

— Au revoir !

Pierre s'élança, mais il revint aussitôt.

— Votre nom, c'est comment ?

— Marinette. Et vous ?

— Pierre.

Peu après, Gaston pensa qu'il y avait quelque chose de changé dans l'esprit de son compagnon. Ne s'inquiétait-il pas des gens mariés tout à coup ?

— Y a des moments, dit-il, je me demande comment ils font les copains mariés. Toute la semaine sur la route. Ensuite, à la maison, forcément on a plutôt envie de dormir. Et bien sûr pas question d'aller faire une balade en voiture. Alors bobonne évidemment, elle doit se sentir négligée.

Puis après un silence :

— Mais toi, t'as été marié dans le temps ?

— Oui, dans le temps, admit Gaston sans enthousiasme.

— Alors ?

— Alors, elle a fait comme moi.

— Quoi comme toi ?

— Eh ben oui quoi, j'étais toujours parti. Elle est partie aussi.

— Seulement toi, tu revenais.

— Elle, elle est pas revenue. Elle s'est mise avec un gars qui fait épicier. Un gars qui bouge pas quoi !

Et après une pause méditative, il conclut par ces mots lourds de menace :

— Au fond l'autoroute et les femmes, tu vois, ça va pas ensemble.

L'usage aurait voulu que Gaston lave le véhicule une fois sur deux. C'est ainsi que les choses se passent dans toutes les équipes de routiers. Mais c'était presque toujours Pierre qui prenait l'initiative d'un lavage, et Gaston se laissait voler son tour avec philosophie. Visiblement ils n'avaient la même esthétique et la même hygiène ni pour eux-mêmes, ni pour leur outil de travail.

Ce jour-là Gaston musardait sur le siège du véhicule tandis que Pierre dirigeait sur la carrosserie un jet d'eau d'une raideur assourdissante qui hachait les rares répliques échangées par la fenêtre ouverte.

— Tu crois pas que t'en as assez mis ? demanda Gaston.

— Assez mis quoi ?

— De l'huile de bras. Tu te crois dans un institut de beauté ?

Pierre sans répondre arrêta le jet et sortit d'un seau une éponge ruisselante.

— Quand on s'est mis en équipe, j'ai bien compris que les poupées, porte-bonheur, décalques et tout ce que les gars accrochent à leur bahut, ça te plaisait pas, reprit Gaston.

— Non, t'as raison, approuva Pierre. Je trouve que ça va pas avec le genre de beauté du véhicule.

— C'est quoi, selon toi, ce genre de beauté ?

— C'est une beauté utile, adaptée, fonctionnelle, quoi. Une beauté qui ressemble à l'autoroute. Alors rien qui traîne, qui pendouille, qui sert à rien. Rien pour faire joli.

— Reconnais que j'ai tout de suite tout enlevé, y compris la belle même aux cuisses nues à Védole qui faisait du patin sur la calandre.

— Celle-là, t'aurais pu la laisser, admit Pierre en reprenant son tuyau.

— Tiens, tiens, s'étonna Gaston. Monsieur devient plus humain ? Ça doit être le printemps. Tu devrais peindre des petites fleurs sur la carrosserie.

Pierre entendait mal dans le vacarme du jet fouettant la tôle.

— Quoi sur la carrosserie ?

— Je dis : tu devrais peindre des petites fleurs sur la carrosserie. Du muguet, par exemple.

Le jet se dirigea vers la figure de Gaston qui remonta précipitamment la vitre de sa fenêtre.

Ce même jour eut lieu à l'arrêt traditionnel sur l'aire du Muguet un incident qui inquiéta Gaston plus qu'il ne l'amusa. Pierre, qui le croyait endormi dans la couchette, ouvrit l'arrière de la remorque et en tira la petite échelle métallique servant à monter sur le toit. Puis il se dirigea vers le fond de l'aire. Un mauvais génie semble parfois guider les événements. La scène qui suivit devait être visible d'un point quelconque de la chaussée qui décrit en ces lieux une vaste courbe. Le fait est que deux motards de la police routière surgirent au moment où Pierre ayant appliqué l'échelle contre l'un des montants de la clôture commençait à monter. Rejoint, interpellé, il dut redescendre. Gaston intervint. On s'expliqua à grands gestes. L'un des motards ayant installé tout un petit matériel bureaucratique sur l'aile du véhicule se plongeait dans des écritures, cependant que Gaston remettait l'échelle en place. Puis les motards s'éloignèrent sur leur monture comme deux cavaliers du destin, et le véhicule reprit la direction de Lyon.

Après un très long silence, Pierre qui conduisait parla le premier.

— Tu vois ce village, là-bas ? Chaque fois que je passe devant, je pense au mien. Avec son église écrasée et ses maisons tassées autour, il ressemble à Parlines, près du Puy-de-la-Chaux. Alors ça, c'est vraiment le fin bond de l'Auvergne. Le pays des vaches et des bougnats. Y a seulement vingt ans, les hommes et les bêtes étaient logés dans la même pièce. Dans le fond les vaches, à gauche la soue à cochons, à droite le poulailler avec tout de même une chatière à guillotine pour laisser sortir la volaille. Près de la fenêtre, la table à manger et, de chaque côté, deux grands lits où se distribuait toute la famille. Comme ça en hiver, y avait pas un pet de chaleur qui se perdait. Mais alors l'atmosphère quand on plongeait là-dedans en venant du dehors ! À couper au couteau !

— Mais t'as pas connu ça toi, t'es trop jeune, objecta Gaston.

— Non, mais j'y suis né. C'est comme qui dirait héréditaire, et je me demande si j'en suis bien sorti quelquefois. C'est comme le sol. En terre battue. Pas question de carrelage ou de plancher. Oh alors là, pas besoin de s'essuyer les pieds en entrant ! La terre des champs qui collait après tes semelles et la terre du dedans de la maison, c'était kif-kif, ça pouvait se mélanger. C'est ça que j'apprécie surtout dans notre boulot : pouvoir travailler en mocassins à semelle souple. Pourtant y avait pas que des mauvais côtés dans notre bled. Par exemple on se chauffait et on faisait la cuisine au bois. On dira ce qu'on voudra, c'était autre chose que le gaz et l'électricité qu'on a eus plus tard quand ma vieille devenue veuve s'est installée à Boullay. C'était une chaleur vivante. Et le sapin décoré au moment de Noël...

Gaston s'impatia.

— Mais pourquoi tu me racontes tout ça ?

— Pourquoi ? Je ne sais pas, moi. Parce que j'y pense.

— Tu veux que je te dise ? Le coup de l'échelle. Tu crois que c'était pour aller bécoter la Marinette ? Pas seulement ça. C'était surtout pour sortir de l'autoroute et retourner à ton Parlines près du Puy je ne sais quoi !

— Ah zut ! Tu peux pas comprendre !

— Parce que je suis né à Pantin, je peux pas comprendre que t'as des nostalgies de cul-terreux ?

— Est-ce que je sais moi ? Tu crois que j'y comprends quelque chose moi-même ? Non, vrai, y a des moments, la vie devient trop compliquée !

— Et le samedi soir, vous allez au bal quelquefois ?

Pierre aurait préféré s'asseoir près de Marinette et rester silencieusement près d'elle, mais cette clôture, ce grillage dans lequel il accroche ses doigts créent une distance entre eux qui les oblige à se parler.

— Des fois, oui, répond Marinette évasive. Mais c'est loin. À Lusigny y a jamais de bals. Alors on va à Beaune. Mes parents aiment pas trop me laisser partir seule. Il faut que la fille des voisins m'accompagne. La Jeannette, elle est sérieuse. Avec elle ils ont confiance.

Pierre rêvait.

— Un samedi je viendrai vous chercher à Lusigny. On ira à Beaune. On emmènera la Jeannette, puisque c'est comme ça.

— Vous viendrez me prendre avec le quarante tonnes ? s'étonna Marinette réaliste.

— Eh non ! J'ai une moto, une 350.

— À trois sur une moto, ça sera pas le confort.

Il y eut un silence accablé. Pierre trouvait qu'elle y mettait bien peu de bonne volonté. Ou bien était-ce au contraire de sa part un désir de réalisation immédiate qui lui faisait voir aussitôt des obstacles matériels ?

— Mais on peut danser ici, dit-elle tout à coup, comme si elle faisait une découverte soudaine.

Pierre ne comprenait pas.

— Ici ?

— Mais oui, j'ai mon petit transistor, dit-elle en se baissant et en ramassant le récepteur dans l'herbe haute.

— Avec ce grillage qui nous sépare ?

— Il y a des danses où on ne se touche pas. Le jerk par exemple.

Elle déclencha le récepteur. Une musique tendre et un rythme assez lent s'éleva.

— C'est un jerk, ça ? demanda Pierre.

— Non, ça serait plutôt une valse. On essaie quand même ?

Et sans attendre sa réponse, tenant le transistor à bout de bras, elle se mit à tourner sur place sous le regard médusé de Pierre.

— Alors, vous dansez aussi, non ?

D'abord gauchement, puis avec plus d'abandon, il l'imita. À une

trentaine de mètres, Gaston, qui venait chercher son compagnon devenu sourd à tous les appels, s'arrêta ébahi en découvrant cette scène étrange et triste, ce garçon et cette fille rayonnant de jeunesse qui dansaient *ensemble* une valse viennoise séparés par une clôture barbelée.

Lorsqu'ils repartirent, Gaston prit le volant. Pierre tendit la main vers la radio du tableau de bord. Aussitôt la valse de Marinette se fit entendre. Pierre se laissa aller en arrière, comme emporté dans une rêverie heureuse. Il lui semblait tout à coup que le paysage qu'il voyait défiler autour de lui s'accordait merveilleusement à cette musique, comme s'il y avait eu quelque affinité profonde entre cette Bourgogne en fleurs et la Vienne impériale des Strauss. Des vieilles demeures avenantes et nobles, des vallonnements harmonieux, des prairies vert tendre se succédaient sous ses yeux.

— C'est drôle comme le paysage est beau par ici, finit-il par dire. Ça fait des dizaines de fois que je le traverse, je m'en étais jamais aperçu.

— C'est la musique qui fait cet effet-là, expliqua Gaston. C'est comme au cinéma. Une musique bien étudiée sur une scène, ça la rend tout de suite bien plus forte.

— Y a aussi le pare-brise, ajouta Pierre.

— Le pare-brise ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Le pare-brise quoi, la vitre qui protège le paysage.

— Ah parce que tu crois que le pare-brise, il est fait pour protéger le paysage ?

— En un sens oui. Et alors du coup, ça le rend plus beau, le paysage. Mais je pourrais pas dire pourquoi.

Puis après un moment de réflexion, il corrigea.

— Si, je sais bien pourquoi...

— Alors vas-y. Pourquoi le pare-brise y rendrait le paysage plus beau ?

— Quand j'étais gosse, j'aimais aller à la ville pour regarder les vitrines. Surtout bien sûr la veille de Noël. Tout ce qu'il y avait dans les vitrines, c'était bien arrangé sur du velours avec des guirlandes et des branchettes de sapin. Et puis la vitre, ça interdit, ça empêche de toucher. Quand on entrait dans le magasin et quand on se faisait montrer quelque chose qu'on sortait de la vitrine, tout de suite, c'était moins bien. Ça avait perdu son charme, si tu vois ce que je veux dire. Alors ici avec le pare-brise, eh bien le paysage, il est comme en vitrine. Bien arrangé et impossible à toucher. C'est peut-être pour ça

qu'il est plus beau.

— En somme, conclut Gaston, si je comprends bien, l'autoroute, c'est des belles choses, mais pour les yeux seulement. Pas la peine de s'arrêter et de tendre la main. Pas touche, défendu, bas les pattes !

Gaston se tut. Il avait envie d'ajouter quelque chose, d'aller jusqu'au bout de son idée, mais il hésitait. Il ne voulait pas trop le malmenier, ce Pierrot si jeune et si maladroit. Enfin tout de même il se décida.

— Seulement voilà, dit-il à mi-voix. Y a pas que le paysage que l'autoroute y rend impossible à toucher. Y a aussi les filles. Le paysage derrière un pare-brise, les filles derrière une clôture, tout en vitrine. Pas touche, défendu, bas les pattes ! C'est ça l'autoroute !

Pierre n'avait pas bougé. Sa passivité agaça Gaston. Il éclata.

— Pas vrai Pierrot ? hurla-t-il.

Pierre sursauta et le regarda d'un air égaré.

L'ombre énorme et immobile du véhicule se dressait sur le ciel pétillant d'étoiles. Une faible lueur éclairait l'intérieur de la cabine. Gaston en tenue de nuit, mais le nez chaussé d'une paire de lunettes en acier, était plongé dans la lecture d'un roman. Pierre étendu sur la couchette s'inquiétait de cette veillée prolongée.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il d'une voix ensommeillée.

— Tu vois bien : je lis.

— Qu'est-ce que tu lis ?

— Quand tu me causes et quand je te cause, je lis plus. J'arrête de lire. On peut pas tout faire à la fois. Alors avant qu'on cause, je lisais un roman. *La Vénus des sables*, ça s'appelle.

— *La Vénus des sables* ?

— Oui, *La Vénus des sables*.

— De quoi ça parle ?

— Ça se passe dans le désert. Dans le Tassili exactement. Ça doit se trouver quelque part au sud du Sahara. C'est des caravaniers. Des gars qui traversent le désert avec des chameaux chargés de marchandises.

— C'est intéressant, ça ?

— Contrairement à ce qu'on pourrait croire, ça a un certain rapport avec nous.

— Explique.

— Mes caravaniers, ils marchent toute la sainte journée dans le sable avec leurs chameaux. Ils transportent des marchandises d'un point à un autre. En somme, c'était les routiers de l'époque. Ou alors, c'est nous qui sommes les caravaniers d'aujourd'hui. Tu remplaces les chameaux par des poids lourds et le désert par l'autoroute, et ça devient la même chose.

— Ouais, murmura Pierre assoupi.

Mais Gaston, pris par son sujet, poursuivait.

— Et puis il y a les oasis. Les caravaniers, ils font escale dans les oasis. Là il y a des sources, des palmiers, des filles qui les attendent. C'est comme ça que le titre du roman se justifie : *La Vénus des sables*. C'est une même épatante qui reste dans une oasis. Alors les caravaniers, ils en rêvent évidemment. Tiens, écoute un peu ça :

« Le jeune goumier était descendu de son méhari blanc – c'est comme qui dirait un chameau – de son méhari blanc et cherchait Aïcha – c'est comme ça qu'elle s'appelle, la fille – dans l'ombre de la palmeraie. Il ne la trouvait pas parce qu'elle se cachait près du puits, observant les efforts du jeune homme par la fente de son voile qu'elle avait rabattu sur son visage. Enfin il l'aperçut et reconnut sa silhouette indistincte à travers les branches d'un tamaris rose. Elle se leva en le voyant approcher, car il ne convient pas qu'une femme parle assise à un homme. Tu vois, dans ces pays, on a gardé le sens de la hiérarchie.

« Aïcha, lui dit-il, j'ai cheminé huit jours dans les pierres du Tassili, mais chaque fois que mes yeux se fermaient sous la brûlure du soleil, c'était ton tendre visage qui m'apparaissait. Aïcha, fleur de Sahel, as-tu pensé à moi une seule fois pendant tout ce temps ?

« La jeune fille découvrit le regard mauve de ses yeux sombres et l'éclat blanc de son sourire.

« Ahmed, fils de Dahmani, dit-elle, tu affirmes cela ce soir. Mais dès les premières lueurs du jour, tu feras lever ton méhari blanc et tu t'éloigneras vers le nord sans te retourner. En vérité, je crois que tu aimes mieux ton chameau et ton désert que moi !

« Hein qu'est-ce que tu dis de ça ? »

Pierre se retourna dans la couchette. Gaston entendit un gémissement où il crut distinguer un prénom : « Marinette ! »

On approchait de l'aire du Muguet, Pierre était au volant. Gaston sommeillait derrière lui dans la couchette.

Le véhicule s'engagea dans la dérivation et stoppa.

— Je descends un brin, expliqua Pierre.

— Je bouge pas, fut la réponse qui monta de la couchette.

Pierre s'avança sous les arbres. Le temps gris avait éteint les couleurs et les chants des oiseaux. Il y avait dans l'air comme une attente désabusée, morose, presque menaçante. Pierre atteignit la clôture. Il n'aperçut ni vaches ni bergère. Il resta un moment déçu, les doigts accrochés dans le grillage. Appeler ? Ça n'en valait pas la peine. Visiblement il n'y avait personne, et c'était pour cela que le charme était rompu. Soudain, comme sous le coup d'une brusque décision, Pierre fit demi-tour et revint à grands pas vers le véhicule. Il reprit sa place et démarra.

— T'as pas traîné pour un coup, commenta la couchette.

Le véhicule prit la déviation d'entrée à vive allure et déboucha sans égards sur la voie autoroutière. Une Porsche qui arrivait en météore dévia d'un coup de volant à gauche avec des appels de phare indignés. Écrasant le champignon, passant les vitesses en virtuose, Pierre fait donner le maximum au semi, malheureusement chargé à pleins bords. Survient la rocade de sortie vers Beaune. Le véhicule s'y engage en tempête. La tête ahurie de Gaston, coiffée de son passe-montagne, surgit derrière les sièges.

— Mais qu'est-ce que tu fous ? T'es devenu dingue ?

— Lusigny, Lusigny-sur-Ouche, prononce Pierre les dents serrées. Faut que j'y aille.

— Mais tu sais ce que ça va nous coûter ? Tu t'en fous, toi. À quelle heure on va être à Lyon ce soir ? Après le coup de l'échelle, tu crois que tu peux encore faire le mariole ?

— Juste un crochet, quoi ! Je te demande une demi-heure.

— Une demi-heure ! Tu parles !

Le véhicule stoppe devant le guichet du péagiste. Pierre lui tend sa carte.

— Lusigny, Lusigny-sur-Ouche ? Tu sais où ça perche ?

L'homme fait un geste vague et répond par quelques mots inintelligibles.

— Quoi ?

Nouveau geste encore plus vague accompagné de sons obscurs.

— Bon, ça va ! conclut Pierre en démarrant.

— En somme, lui dit Gaston, tu sais pas où tu vas ?

— Lusigny. Lusigny-sur-Ouche. C'est clair, non ? À cinq cents

mètres, a dit Marinette.

Le véhicule roule un moment et s'arrête au niveau d'une petite vieille qui tient un parapluie d'une main, un panier de l'autre. Prise de peur, elle s'écarte précipitamment.

— Madame, s'il vous plaît, pour aller à Lusigny ?

Elle se rapproche et cale son parapluie sous son bras pour pouvoir mettre sa main en éventail derrière son oreille.

— Pour aller à l'usine ? Quelle usine vous voulez dire ?

— Non, Lusigny, Lusigny-sur-Ouche.

— Des provisions de bouche ? Mais faut aller chez l'épicier !

Gaston croit devoir intervenir et, se penchant par-dessus l'épaule de Pierre, il prononce posément :

— Non, madame. Nous cherchons Lusigny. Lusigny-sur-Ouche.

La vieille ricane.

— Louche ? Ah oui, c'est louche tout ça, c'est bien louche !

— Merde ! grommelle Pierre en embrayant.

Le semi roule un petit kilomètre à faible vitesse, puis il ralentit encore lorsqu'un homme poussant une vache devant lui s'encadre dans la fenêtre de Gaston. Celui-ci l'interroge aussitôt. Sans s'arrêter, sans un mot, l'homme fait du bras un geste vers la droite.

— Faut tourner à droite, dit Gaston.

Le lourd semi s'engage péniblement dans une petite départementale. Survient un jeune garçon assis sur un gros cheval de labour avec un sac à pommes de terre en guise de selle.

— Dis donc mon gars, Lusigny, Lusigny-sur-Ouche ? Tu connais ?

Le garçon le regarde d'un air stupide.

— Ben quoi ? Tu connais, oui ou non ? Lusigny ?

Il y a encore un silence. Puis le cheval tend le cou, découvre un râtelier énorme et jaune, et fait éclater un hennissement rigolard. Aussitôt le jeune garçon, comme entraîné par la contagion, éclate d'un rire dément.

— Laisse tomber, conseille Gaston. Tu vois bien que c'est un demeuré !

— Mais qu'est-ce que c'est que ce bled pourri ! éclate Pierre. Ils le font exprès, non ?

On arrive à un croisement de la route avec un chemin vicinal. Il y

a un poteau indicateur, mais la plaque a disparu. Pierre saute sur le talus et inspecte les herbes autour du poteau. Il finit par trouver une plaque de fonte verdie comportant plusieurs noms de villages dont celui de Lusigny.

— Tiens ! Tu vois ? Lusigny, trois kilomètres ! triomphe-t-il.

— Oui, mais on t'avait dit cinq cents mètres, rappelle Gaston.

— Ça prouve qu'on s'est fichu dedans !

Le véhicule s'ébranle et braque dans le chemin vicinal.

— Mais tu vas pas nous embarquer là-dedans ! s'exclame Gaston.

— Mais si, pourquoi ? Regarde, ça va tout seul.

Le véhicule progresse en oscillant comme un navire. Des branches raclent ses flancs, d'autres balaient le pare-brise.

— On n'est pas sortis de l'auberge, gémit Gaston.

— Ça porte malheur d'être défaitiste.

— Des fois, c'est simplement de la prévoyance. Tiens ! Regarde ce qui nous arrive devant !

Débouchant d'un tournant, on voit en effet surgir un tracteur tirant une charrette qui obstrue toute la largeur du chemin. Arrêt général. Pierre descend et échange quelques mots avec l'homme du tracteur. Puis il reprend place près de Gaston.

— Il dit qu'on peut se croiser un peu plus loin. Il va reculer.

Une manœuvre délicate commence. Le semi progresse au pas, chassant devant lui le tracteur gêné par sa charrette. On arrive en effet à un élargissement assez médiocre du chemin. Le semi serre à droite autant qu'il est possible sans imprudence. Le tracteur entreprend de le croiser. La charrette ne passe pas. Le semi recule de quelques mètres, puis avance à nouveau en braquant à droite. La voie est dégagée pour la charrette, mais la masse du véhicule penche dangereusement à droite. Pierre donne les gaz. Le moteur rugit inutilement. Les roues droites s'enfoncent dans l'herbe et la terre molle.

— Ça y est ! On est coincés, constate Gaston avec une sombre satisfaction.

— T'en fais pas, j'ai tout prévu.

— T'as tout prévu ?

— Ben oui, quoi, on a bien un tracteur ? Il va nous tirer de là !

Pierre descend, et Gaston le voit parlementer avec l'homme du tracteur. Celui-ci fait un geste de refus. Pierre sort son portefeuille.

Nouveau refus. Finalement le tracteur s'ébranle, et la charrette achève de croiser le semi. Gaston saute à terre et court rattraper le tracteur.

— Dites donc, on va à Lusigny. Lusigny-sur-Ouche. Vous savez où c'est ?

D'un geste, le conducteur indiqua la direction dans laquelle il se dirigeait lui-même. Accablé, Gaston rejoignit Pierre qui fouillait le fond de la cabine à la recherche d'un câble.

— Bonne nouvelle, lui dit-il. Va falloir faire demi-tour.

Mais on n'en était pas encore là. Pierre ayant déroulé le câble se glissa sous la calandre pour le fixer au treuil. Puis il partit un peu à l'aventure avec l'autre bout du câble à la recherche d'un point d'amarrage. Il hésita devant un arbre, puis un autre, et se décida finalement pour un crucifix ancien qui se dressait à la croisée d'un chemin de terre. Il entoura la base du socle avec le câble et regagna la cabine. Le moteur du treuil ronronna et on vit le câble lentement ramené se tordre sur les pierres de la chaussée, puis se tendre et vibrer. Pierre stoppa comme pour se recueillir avant l'effort. Puis il déclencha à nouveau le treuil en s'arc-boutant sur le volant, comme pour participer à l'effort qui allait sortir les quarante tonnes du véhicule de l'ornière. Gaston suivait l'opération légèrement en arrière de la cabine. Il savait qu'un câble d'acier qui casse peut faucher d'un coup de fouet meurtrier les deux jambes d'un homme malencontreusement placé. Le véhicule s'ébranla, puis s'arracha très lentement à la terre molle. Pierre, les yeux fixés au sol, mesurait les progrès du véhicule mètre par mètre. Ce fut Gaston qui vit le premier le crucifix accuser une gîte inquiétante, puis s'abattre brusquement dans l'herbe au moment où les quatre roues de la remorque mordaient enfin sur la chaussée.

— Le crucifix ! T'as vu ce que t'as fait ?

Pierre heureux d'être tiré d'affaire haussa les épaules.

— Tu vas voir qu'on va finir en prison, insista Gaston.

— Si l'autre minable avait bien voulu nous aider avec son tracteur, ça serait pas arrivé !

— T'expliqueras ça aux gendarmes !

Le véhicule a repris sa progression cahotante sur la voie irrégulière.

— C'est bien joli, la campagne, mais oublie tout de même pas qu'il faut faire demi-tour.

— On va bien arriver quelque part quand même.

Ils débouchent en effet un kilomètre plus loin sur la place d'un petit bourg. Il y a une épicerie-buvette, un droguiste, des rangées de tubes rouillés supportant les bâches roulées d'un marché absent, et, dans le fond, un monument aux morts figurant un poilu qui monte à l'assaut baïonnette au canon, le godillot posé sur un casque à pointe. Pour faire manœuvrer le véhicule, ce n'est pas idéal, mais il n'y a guère le choix. Gaston descend pour diriger les opérations. Il faut profiter d'une ruelle en pente pour y engager l'avant du tracteur, et ensuite reculer en braquant à gauche. L'ennui, c'est que la ruelle ne se présente plus ensuite pour donner de l'ampleur aux mouvements du véhicule. Il faut essayer de reculer le plus loin possible, jusqu'à la limite du monument aux morts.

Gaston court de l'arrière de la remorque à la fenêtre de la cabine pour guider les manœuvres de Pierre.

— En avant toutes !... Encore... Stop... Braque à droite maintenant... En arrière... Stop... Braque à gauche... En avant...

C'est vraiment évoluer dans un mouchoir de poche. L'absence de passants ou d'habitants accentue encore le malaise que les deux hommes éprouvent depuis le début de leur équipée. Dans quel pays se sont-ils donc aventurés ? Est-ce qu'on finira par en sortir ?

Le plus difficile reste à faire, car si le pare-chocs du tracteur frôle la vitrine du droguiste, l'arrière de la remorque menace directement maintenant le monument aux morts. Mais Gaston a l'œil. Il crie, court, se démène. Brave Gaston, lui qui a horreur de l'imprévu et des efforts gaspillés, c'est vraiment sa fête aujourd'hui !

Le véhicule ne peut avancer d'un centimètre de plus qu'en crevant la devanture où s'étaient pâtes pectorales, tisanes et ceintures rhumatismales. Pierre braque à fond et commence à reculer. Il a le sentiment vague que Gaston, trop prudent, lui fait perdre à chaque manœuvre de précieux centimètres. Celui-là, il faut toujours un peu le violer ! Il recule. La voix de Gaston lui parvient, lointaine mais distincte.

— Vas-y ! Doucement. Encore. Encore. Doucement. Stop, c'est bon.

Mais Pierre est persuadé qu'il y a encore un bon mètre à prendre. Ce rabiote peut éviter une manœuvre supplémentaire. Il continue donc à reculer. La voix de Gaston s'affole.

— Stop ! Arrête ! Mais arrête-toi bon Dieu !

Il y a un raclement, puis un choc sourd. Pierre stoppe enfin et saute à terre.

Le poilu qui tenait sa baïonnette à deux mains n'a plus ni

baïonnette, ni mains, ni bras. Il s'est vaillamment défendu pourtant, car la tôle de la remorque accuse une vaste éraflure. Gaston se baisse et ramasse quelques débris de bronze.

— Le voilà manchot à cette heure, constate Pierre. Après tout, un grand invalide de guerre, c'est pas si mal non ?

Gaston hausse les épaules.

— Cette fois, faut aller à la gendarmerie. On peut pas y couper. Et ton foutu patelin sur Ouche, c'est bien terminé pour aujourd'hui !

Les formalités les retinrent près de deux heures, et la nuit était tombée quand ils sortirent de la gendarmerie. Gaston avait noté que Pierre – sombre, résolu, comme possédé par une colère rentrée – n'avait même pas demandé aux gendarmes la direction de Lusigny. Que faisaient-ils, perdus dans ce bourg avec leur quarante tonnes ? À cette question du procès-verbal, ils avaient invoqué une pièce urgente à remplacer, un garage qu'on leur avait signalé, des malentendus en cascade.

Il n'était plus maintenant que de regagner l'autoroute. Gaston prit le volant. Pierre s'enfermait toujours dans un silence orageux. Ils avaient parcouru deux kilomètres environ quand une pétarade couvrit le bruit du moteur.

— Qu'est-ce que c'est encore ? s'inquiéta Gaston.

— Rien, grogna Pierre. Ça vient du moteur.

Ils continuèrent jusqu'au moment où une lueur blafarde, aveuglante, barra la route. Gaston stoppa.

— Attends, dit Pierre, je vais voir.

Il sauta de la cabine. Ce n'était qu'un feu de Bengale qui achevait de se consumer sur la chaussée. Pierre allait remonter à sa place quand éclata une fanfare sauvage et grotesque, tandis qu'une bande de danseurs masqués l'entouraient en brandissant des torches. Certains avaient des mirlitons, d'autres des trompettes. Pierre se débat, veut sortir de cette ronde burlesque. On l'inonde de confetti, un Pierrot l'enroule dans des serpents, un masque de cochon rose lui projette à la figure une langue de papier.

— Ah, mais finissez, sales cons !

Un pétard explose sous ses pieds. Pierre a empoigné le cochon rose par ses revers, il le secoue furieusement, il lui écrase son poing sur le groin, lequel plie et se cabosse sous le choc. Les autres viennent à la rescousse. Pierre tombe sur un croc-en-jambe. C'est alors que Gaston dégringole de la cabine avec une torche électrique. Il hurle.

— C'est fini, bande d'abrutis ! On n'est pas ici pour rigoler, nous. On connaît vos gendarmes, vous savez. On va les appeler !

Le tumulte se calme. Les gars retirent leurs masques et découvrent des faces hilares de jeunes ruraux endimanchés. Ils ont tous à leur revers la cocarde tricolore et le flot de rubans des jeunes conscrits.

— Ben quoi ? On est bon pour le service, alors on rigole ! C'est comme ça !

— Et pis d'abord qu'est-ce que vous foutez à cette heure avec ce bahut ? Vous déménagez ?

Ils se touchent la tempe avec des hurlements de rire.

— Oui, c'est ça, ils déménagent !

Pierre se frotte les reins. Gaston se hâte de le pousser vers le véhicule et de le hisser dans la cabine avant que les choses ne recommencent à se gâter.

Sur l'autoroute, tout en conduisant, il surveille du coin de l'œil le visage durci, le profil buté de son compagnon, haché par les lueurs rares et brutales de la circulation.

— Tu sais, ton Lusigny, finit-il pas prononcer. Eh bien, j'en arrive à me demander si ça existe. Ou si ta Marinette, elle s'est pas foutue de toi.

— Que Lusigny existe pas, c'est bien possible, répond Pierre après un silence. Mais Marinette s'est pas foutue de moi, non.

— Alors, si elle s'est pas foutue de toi, explique-moi pourquoi elle t'a donné le nom d'un village qu'existe pas ?

Il y eut encore un silence, et Gaston dut entendre cette réponse qui le médusa :

— C'est peut-être que la Marinette, elle existe pas, elle non plus. Alors une fille qu'existe pas, c'est normal que ça habite un village qu'existe pas, non ?

Il faisait grand jour le lendemain quand le véhicule remontant sur Paris approcha du niveau de l'aire du Muguet. C'était Pierre qui tenait le volant. Il avait toujours son air sombre de la veille et ne sortait de son silence que pour grommeler des injures. Gaston, tassé dans son coin, l'observait avec inquiétude. Une voiture de tourisme les doubla et se rabattit sur la droite un peu trop vite. Pierre éclata.

— Ah tiens ! Ces touristes ! Quelle sale denrée sur les routes ! Ensuite les accidents, c'est toujours la faute aux routiers ! Ils n'ont qu'à prendre le train pour aller s'amuser en vacances !

Gaston détourna la tête. Une 2 CV entreprit laborieusement de les doubler à son tour.

— Même les deux pattes qui s'y mettent ! Et conduite par une femme en plus. Mais si elle va moins vite que nous, pourquoi elle veut absolument passer devant ?

À la grande surprise de Gaston, Pierre ralentit néanmoins, et la 2 CV doubla sans plus de difficulté. Au passage, la conductrice leur fit un petit signe de remerciement.

— T'es bien gentil, observa Gaston, comme Pierre continuait à ralentir, mais après l'équipée d'hier, on n'a plus de temps à perdre.

C'est alors qu'il s'aperçut que Pierre continuant à ralentir déclenchait le clignotant droit et se dirigeait vers le bas-côté de l'autoroute. Il comprit en apercevant l'aire du Muguet de l'autre côté de la chaussée.

— Ah non, merde ! Tu vas pas recommencer !

Sans un mot, Pierre saute de la cabine. Ce sera très difficile de traverser les deux voies où déferle une circulation intense et rapide dans l'un et l'autre sens. Visiblement, Pierre n'en a cure. On dirait qu'il est devenu aveugle.

— Pierre, mais t'es devenu fou ! Attention, bon Dieu !

Pierre a été évité de justesse par une Mercedes qui proteste en faisant hurler son avertisseur. Il reprend son élan et atteint les rampes de séparation. Il les saute et s'élance sur la voie Paris-Provence. Un poids lourd le frôle et l'oblige à s'arrêter. Il repart d'un bond désespéré pour échapper à une DS. Encore un bond. Un choc le fait tourner, un autre choc l'envoie au sol, mais avant qu'il touche terre, il est projeté en l'air par un terrible coup de boutoir. « On aurait dit que les véhicules jouaient au ballon avec lui », expliquera Gaston plus tard. Il y a des miaulements de pneus, des coups d'avertisseur. Un bouchon se forme.

Gaston est le premier auprès de Pierre. Aidé par trois automobilistes, il le ramène près de leur véhicule. La tête de Pierre ensanglantée roule inerte d'un côté et de l'autre. Gaston l'immobilise de ses deux mains. Il le regarde dans les yeux avec une tendresse navrée. Alors les lèvres de Pierre remuent. Il veut dire quelque chose. Il balbutie. Puis lentement, les mots s'ordonnent.

— L'autoroute... murmure-t-il. L'autoroute... Tu vois, Gaston, quand on en est de l'autoroute... faut pas chercher à en sortir.

Plus tard, le semi-remorque conduit par Gaston reprend la route. Il est précédé par une ambulance que casque une lueur tournoyante.

Bientôt l'ambulance serre à droite et s'engage dans la sortie de Beaune. Le véhicule la double et poursuit sur Paris. L'ambulance ralentit dans la rampe et passe devant un panneau sur lequel Pierre inconscient ne peut lire : *Lusigny-sur-Ouche 0,5 km.*

Le fétichiste

UN ACTE POUR UN HOMME SEUL^{5}

(Il apparaît dans le bout de l'allée centrale de la salle et se dirige vers la scène. Il jette des regards inquiets derrière lui, puis rassuré, souriant aux spectateurs :)

— Ça va. Ils ont confiance. Ils sont en train de boire un pot au café... (Nom d'un café à proximité du théâtre.) Ils m'ont laissé une heure. J'en ai profité pour faire des emplettes. *(Coup d'œil circulaire.)* Y a du beau monde ici ! Des belles toilettes ! J'aime ça. Ça me rassure. C'est poli. C'est gentil. C'est doux.

(Il se hisse sur la scène. Accroche son chapeau à une patère.)

— Et puis c'est sain, la toilette ! Les gens bien portants sont bien habillés. Le médecin : « Déshabillez-vous ! » Ça y est ! On n'est déjà plus le même. On commence à être perdu. Lui, bien sûr le salaud, il reste habillé. Superhabillé même dans sa blouse blanche boutonnée jusqu'au menton. Le malade, il est là, ridicule, avec ses bretelles qui pendouillent, son pantalon en tire-bouchon sur ses chaussures, ses pans de chemise qui flottent en bannières. « C'est bien, rhabillez-vous ! » Là ça va. Mais y a des cas, on ne se rhabille pas. Plus jamais ! L'hôpital psychiatrique, il est plein d'hommes et de femmes qui ne se sont jamais rhabillés. Ils vadrouillent en treillis, en gogotte, en camisole, en liquette de nuit. Mais tout ça, c'est pas des vrais vêtements. Ça ne leur tient pas à la peau. Un vrai vêtement, ça tient, c'est solide, c'est une armure. Mes copains de l'asile, pour un oui ou pour un non, plouf, leurs prétendus vêtements, ils tombent, y en a plus, tout nus les malades, pour l'examen, pour la douche, pour le lit, pour l'électrochoc. Ah l'électrochoc ! J'ai un voisin, il a un dentier. On lui fait enlever pour l'électrochoc ! Comme si on avait peur qu'il morde ! On n'a qu'à lui mettre une muselière pendant qu'on y est !

(Il scrute le public, la main en visière sur les yeux, – en direction d'une jeune femme.)

— Non, c'est pas vrai ! Ce serait toi, ma petite chérie, Antoinette ? Avec ces lumières on est aveuglé.

(Il descend dans la salle. S'arrête devant une spectatrice. La regarde

longuement.)

— Ah non, bien sûr. Ça aurait été trop extraordinaire aussi.

(Il remonte sur la scène.)

— Ça fait vingt ans, vous vous rendez compte ! Mais je suis patient, moi. Je l'attends toujours. Parce qu'il n'y a qu'elle qui peut me sortir de mon trou. Chaque fois que je sors, c'est comme si je partais la chercher. La dernière fois qu'elle est venue me voir... *(Long silence.)* La veille le directeur de l'hôpital me convoque. Je me demandais ce qu'il me voulait. Il me dit : « Martin, nous nous connaissons depuis longtemps, et il y a un point sur lequel nous sommes bien d'accord, n'est-ce pas ? Vous vous portez bien. » Moi : « Oh oui, je me sens bien sauf un début de petit rhume peut-être. — Non, je veux dire mentalement, vous n'êtes pas malade ? — Moi ? Malade mentalement ? Alors là ! Eh bien, docteur, il faut vraiment que ce soit vous qui me le disiez ! — Mais non, enfin quoi, nous nous comprenons, vous êtes fragile, un grand nerveux, et puis vous avez des goûts bizarres, d'accord, mais vous n'êtes pas ce qu'on appelle vulgairement un fou. »

Ça alors ! Mais c'est que j'ai cru qu'il allait me libérer ! Ça m'a même fait un peu peur sur le coup. Parce qu'à force naturellement, on perd l'habitude du grand air, on ne se voit plus très bien dehors avec les responsabilités, tout quoi ! Et alors le directeur, il m'a rassuré, il m'a même fait une joie énorme, si forte, si grosse, j'ai failli pleurer. Non, j'ai vraiment pleuré. Il m'a dit : « Si je vous parle comme ça, c'est parce que vous allez avoir demain la visite de M^{me} Martin, oui, de votre femme. » Alors moi je n'ai plus eu peur. Je me suis dit, elle vient me chercher. On me libère, mais elle va s'occuper de moi, elle va me protéger. Et alors il a ajouté, le directeur : « Elle vient avec son avocat. » Là évidemment, j'ai tiqué. Un avocat, pour quoi faire ? Le directeur a continué : « Donc vous êtes sain d'esprit. Votre signature est valable. Alors voilà ce que souhaite votre ancienne femme, enfin votre femme. Elle voudrait se remarier. Pour cela évidemment, il faut qu'elle divorce. Si vous étiez malade, je veux dire malade mental, fou quoi, eh bien, ce serait impossible. La loi s'y oppose. Quand l'un des conjoints est dément, l'autre ne peut obtenir le divorce. Mais vous n'êtes pas fou, Martin, nous sommes bien d'accord ? » Pas fou, non pour perdre Antoinette. Assez fou pour rester enfermé, je perdais sur tous les tableaux à la fois ! Le lendemain, j'ai refusé d'aller au bureau du directeur. J'ai dit que je signerais tout ce qu'on voudrait, les yeux fermés, n'importe quoi, ma condamnation à mort, si c'est ça qu'on voulait. Mais je ne voulais voir personne. Finalement j'ai quand même vu l'avocat dans la salle commune. J'ai signé, signé, signé tous les papiers qu'il avait apportés dans sa serviette. C'était fini. Plus d'Antoinette. Enfin la nouvelle Antoinette, celle que je ne connaissais

pas, celle qui ne voulait plus jamais de moi, celle-là avait disparu, oui, pour toujours. L'autre, l'ancienne, celle de nos belles années, celle-là elle existe toujours, là. *(Il se frappe le cœur.)*

Antoinette... Quand je l'ai connue elle avait seize ans. J'en avais dix-neuf. Nos familles étaient voisines. On se voyait presque chaque jour. Mais j'étais timide. Elle me faisait peur. Pourtant j'ai fini par l'aborder. Un dimanche matin alors que je sortais, je l'ai vue sur le trottoir. Elle était tout en blanc. Elle allait sans doute à la messe. Elle a laissé tomber un gant. Je me suis précipité pour le ramasser. C'était un gant de batiste très fine à jours, du linon blanc exactement. J'ai hésité un moment un peu par timidité, un peu aussi parce que j'avais la tentation de le garder en souvenir ce gant, cette petite main d'étoffe que je pouvais écraser dans ma main, enfoncer dans ma poche, la main d'Antoinette... Finalement j'ai couru après elle, et je lui ai rendu son gant. Ça y était, nous avions fait connaissance ! Tout de même ça aurait été trop bête de manquer cette occasion ! Si j'avais su ! Déjà j'aurais pu comprendre. Plus tard il y a eu une autre rencontre, et là non plus je n'ai rien compris, et pourtant !

Je faisais mon service militaire. Au 1^{er} chasseurs à cheval. J'avais une jument que j'aimais bien. Elle s'appelait Aïcha. Le matin quand je la harnachais, j'avais l'impression de l'habiller, d'habiller une femme, oui, avec une tête, une selle, une sangle, tout quoi ! Un jour on allait à l'exercice. Tenue de campagne, le casque, le mousqueton, le sabre, la capote roulée derrière la selle, le bidon, tout l'attirail. Il faisait une chaleur terrible. Tout à coup au détour d'une rue qu'est-ce que je vois ? Antoinette ! Dans un rayon de soleil, elle était blanche et toute seule, comme une apparition. Elle m'a raconté plus tard qu'elle avait eu peur, une jeune fille isolée comme ça devant tout un régiment d'hommes à cheval en marche vers elle et qui allaient sûrement sourire, ricaner, faire des plaisanteries en la voyant ! Mais elle voulait être courageuse. Elle a rassemblé son énergie et elle a continué en détournant les yeux des soldats. Et puis, vlan ! La méchanceté du sort ! La troupe commençait à la croiser quand elle entend un craquement sourd dans ses vêtements. Ensuite elle éprouve une sensation de liberté anormale au niveau de la ceinture, et aussitôt quelque chose de léger lui tombe sur les pieds. Elle venait de perdre sa culotte ! Alors elle s'arrête, paralysée, la tête lui tourne, elle se répète, je vais m'évanouir, je vais m'évanouir, je vais m'évanouir, je vais tomber par terre, ma jupe retroussée, les soldats vont m'entourer, quelle horreur, quelle horreur ! Et alors elle remarque un désordre qui s'est produit parmi les cavaliers. L'un des hommes a culbuté par-dessus l'encolure de son cheval, et il a glissé à terre. Les autres chevaux s'arrêtent ou font des écarts pour ne pas le piétiner. C'était moi ! Moi seul j'ai vu la

petite culotte d'Antoinette atterrir sur ses chaussures, et ça m'a coupé le souffle, ça m'a donné un coup au cœur, finalement je suis tombé dans les pommes ! C'est un peu comme le jour du gant, mais en cent fois, mille fois plus fort. Antoinette, elle en profite pour dégager sa culotte et la fourrer dans son sac. Elle s'apprête à ficher le camp sans demander son reste, et la voilà qui me reconnaît. C'était son petit voisin qui était étalé sur le pavé ! Des hommes ont mis pied à terre, ils ont glissé une capote sous ma nuque, et ils essaient de me faire boire au goulot d'un bidon. Le liquide coule le long de mon menton. Alors Antoinette a pitié. Au lieu de se sauver, elle s'approche, elle s'agenouille près de moi et elle m'essuie avec son mouchoir... Enfin, avec ce qu'elle croit être son mouchoir ! Parce que transporté à l'infirmerie de la caserne, qu'est-ce que je trouve autour de mon cou ? La petite culotte ! Tout imbibée d'alcool ! J'étais ivre, oui, mais ce n'était pas l'odeur de l'alcool qui me saoulait ! Elle est devenue mon fétiche, cette petite culotte. Trois semaines plus tard, c'était la guerre, la drôle de guerre d'abord, puis une guerre moins drôle. Pour des chasseurs à cheval surtout ! Anachronique le chasseur à cheval devant les divisions blindées allemandes. Du panache, oh pour ça du panache ! Un jour on se trouve au sommet d'une colline. Dans la vallée qu'est-ce qu'on voit ? Une colonne de chars ennemis. Le capitaine n'hésite pas. Sabre au clair ! Flamberge au vent ! Cavaliers chargez ! Honneur au 1^{er} chasseurs !

On a chargé. Les boches, ils nous ont cueillis à la mitrailleuse. Aïcha a reçu une balle en plein poitrail. Moi, j'ai gerbé dans la luzerne. À moitié assommé, mais indemne. Tous les copains, massacrés. Moi seul sain et sauf. Pourquoi ? Parce que je l'avais autour du cou, mon petit fétiche. Il ne m'a pas quitté non plus quand j'ai été envoyé dans un camp en Silésie avec des milliers d'autres. Il faut dire qu'Antoinette et moi, nous nous étions retrouvés d'une certaine façon grâce à nos familles qui étaient voisines. Antoinette était devenue ma marraine de guerre. Elle m'envoyait des lettres, du chocolat, du sucre, des conserves, et aussi du linge. Mais c'était du linge pour moi, du linge d'homme. Dans aucune de mes lettres je n'ai osé lui dire le genre de linge qui m'aurait fait vraiment plaisir.

Du linge d'homme... C'est surtout ça qui était sinistre, au Stalag, tous ces hommes avec leurs vêtements déguenillés qu'ils passaient leur temps à rafistoler tant bien que mal. L'uniforme. Ça c'est quelque chose ! Tout nus sous la douche, un officier, un sous-officier, un troufion, ce sont trois hommes, ni plus ni moins, mal fichus ou bien balancés. Mieux que ça : les Allemands et nous, les vainqueurs et les prisonniers, sans uniformes, on devenait pareils. L'habit fait le moine, oui. Mais il fait plus que ça : l'habit fait l'homme ! Un homme nu est

une larve sans dignité, sans fonction, il n'a pas sa place dans la société. Moi, j'ai toujours eu horreur de la nudité. La nudité, c'est pire qu'indécent, c'est bestial. Le vêtement, c'est l'âme humaine. Et plus que le vêtement encore, la chaussure.

La chaussure... J'ai beaucoup appris sur la chaussure en captivité. Chaque soir dans les baraques, on nous confisquait nos chaussures. C'était pour éviter les évasions. Sans chaussures, nous étions des sous-hommes, des loques humaines, des vrais déchets. D'ailleurs, c'était par la chaussure que nos vainqueurs se distinguaient principalement de nous. La botte... Oui, la botte, c'était toute l'Allemagne de cette époque, toute l'Allemagne nazie. Tenez, au lendemain de la guerre on a fusillé un tas de S.S. tortionnaires. Solution excessive et grossière. Il suffisait de leur confisquer leurs bottes. Mais alors là, définitivement ! Plus de bottes, plus de tortionnaires ! Le tortionnaire nazi le plus sadique, enlevez-lui ses bottes, donnez-lui à la place des pantoufles, des grosses charentaises en feutre avec des agrafes. Vous en faites un agneau. C'est comme un tigre auquel on aurait arraché ses dents et ses griffes : avec ses pattes, il peut plus donner que des caresses, avec sa gueule plus que des baisers. Et il n'y a pas que les S.S. et leurs bottes. Tout l'homme est dans sa chaussure. Tenez, prenons l'exemple des contrebandiers. On dit quelquefois que les Basques, ils ont la contrebande dans le sang. Moi je dis que la contrebande, les Basques, ce n'est pas dans le sang qu'ils l'ont, c'est dans la chaussure, c'est dans l'espadrille. Privez un Basque d'espadrilles, obligez-le à chausser des gros godillots de montagnard avec des clous : plus de contrebande !

Mais la captivité, c'était rude par manque de femmes. Oh bien sûr, il y avait des possibilités quelquefois quand on allait travailler chez l'habitant. Les copains, ils en profitaient. Moi, jamais. Parce que pour moi les femmes, c'est pas... comment dire... C'est plutôt pour emporter que pour manger tout de suite, si vous voyez ce que je veux dire. La femme, c'est l'atmosphère, c'est ce qu'elle répand autour d'elle. Le camp était affreux à cause de ça : il y avait que l'homme et encore de l'homme. Plus tard j'ai compris que l'homme ça pouvait aussi servir à quelque chose, que ça pouvait aussi avoir un sens. Mais au temps de ma captivité, j'en étais pas encore là. Les hommes, je ne voyais vraiment pas pourquoi ils existaient. Aussi quand il a été question d'un projet d'évasion, j'ai été un des premiers à m'y intéresser.

Chaque mois un camion allait de baraque en baraque ramasser le linge sale pour le faire étuver dans une petite usine à cinq kilomètres. Nous avions pensé que deux hommes pourraient sortir du camp en se cachant dans ce camion. À trois kilomètres le camion traversait une forêt assez épaisse sur une route solitaire. C'était là qu'il fallait sauter

du camion. Ensuite, ce n'était plus qu'une affaire de marche à pied, de ravitaillement et de chance. Le sort m'a désigné avec un camarade pour la première tentative. On s'est cachés dans le fond du camion quand il a chargé le linge de notre baraque. On quitte le camp en douceur. Ça baignait dans l'huile. Cinq minutes plus tard, on entre dans la forêt. Là, mon compagnon saute du camion, s'enfonce sous les premiers arbres et m'attend. Je ne saute pas. Je suis évanoui. Je n'ai pas pu supporter la puanteur fade qui se dégageait de ce linge sale. Une saleté d'homme, une puanteur virile. Et en plus une odeur froide, c'était peut-être ça le pire. C'est comme une pipe : la pipe chaude, même très culottée, c'est supportable comme odeur. La pipe froide est une pipe morte, elle sent mauvais. Si le corps a besoin de ses vêtements pour lui tenir chaud, les vêtements ont aussi besoin du corps pour les tenir chauds. Un vêtement trop longtemps éloigné du corps finit par mourir. C'était un monceau de vêtements morts, de vêtements-charognes que transportait le camion.

Je n'ai pas résisté. La petite culotte d'Antoinette m'avait fait m'évanouir de joie en tombant sur le pavé de la rue. Le camion de linge sale des prisonniers m'a fait m'évanouir d'horreur et de dégoût. Lorsqu'on a déchargé le camion à l'usine, mon corps inerte a roulé au milieu des ballots. Encore heureux que je n'aie pas fini dans une étuve ! Aussitôt l'alerte a été donnée. Mon compagnon a été repris. Le coup du camion de linge sale est devenu inutilisable. Par ma faute. Mes camarades m'en ont voulu. J'avais honte. Mais ce n'était pas de ma faute après tout, c'est ma nature. Rien n'est de ma faute ! C'est mon destin qui m'entraîne. Parce que moi qui vous parle, j'ai un destin, oui, et c'est terrible d'avoir un destin ! On se croit comme tout le monde. On n'a l'air de rien. Mais au fond on n'est pas libre. On ne fait qu'obéir à son destin. Moi, mon destin, c'est... c'est... (*d'une voix imperceptible* :) le falbala... le falbala...

Et la preuve, c'est qu'Antoinette m'attendait à la gare d'Alençon quand je suis rentré de captivité en 45. Elle était là avec nos familles, ma petite marraine de guerre. La première chose que j'ai vue, c'est sa robe. Je la vois encore d'ailleurs, une robe d'organdi blanche avec un petit tablier plein de fleurs et d'oiseaux entrelacés. Elle avait aussi sur les épaules un grand châle de laine noire, fine comme une dentelle. J'ai regretté qu'elle n'ait pas de chapeau. Dans ma misère de prisonnier, j'avais toujours rêvé de femmes coiffées de chapeaux un peu fous, en feutre ou en paille, avec des plumes, des fleurs, des rubans, et surtout, ah surtout, des voilettes ! Comme c'est beau et troublant un visage de femme à travers l'ombre légère et tremblante d'une voilette ! Mais c'était fini, ça. La guerre a supprimé les chapeaux, et avec les chapeaux les voilettes. Les femmes vont dans la

rue « en cheveux » comme on dit bien, tête nue, visage nu. C'est triste la nudité ! Mais mon destin, c'était tout de même cette Antoinette sans voilette ni chapeau. Je l'ai épousée trois mois plus tard.

Quelquefois je me dis : tu n'aurais pas dû. Un homme à destin, ça ne se marie pas, ça reste célibataire, solitaire, ou alors curé, oui, tout seul dans un presbytère avec une vieille bonne. D'ailleurs il faut dire ce qui est : les curés, côté falbalas, ils ont des satisfactions. Ils ne se refusent rien, les curés. Un jour – peu après ma libération – je suis passé place Saint-Sulpice devant un magasin. *Au Clergyman élégant* ça s'appelle. Là alors, il y a quelque chose comme soutanes en nylon, comme bas de soie blancs, grenat, pourpres, violets... Et les surplis en dentelle, et les chasubles brodées d'or, et les camails mauves, rouges, noirs. Ça en jette ! J'ai pas pu m'empêcher d'entrer et de manipuler toute cette garde-robe surnaturelle. Mais au fond, ça me donnait un malaise. Parce qu'en somme, tout ça, c'était quand même du linge d'homme. Oh du beau linge, du linge princier, du linge épiscopal, du linge archiépiscopal ! Rien à voir avec les guenilles des prisonniers. Tout le contraire exactement, mais tout de même du linge d'homme, du linge qui sentait le père, le gros poil, la barbe. Parce que je l'ai déjà dit, c'est plus tard que je devais saisir le mode d'emploi des hommes. En tout cas, très peu pour moi le clergyman élégant. Une impasse, la vocation religieuse. Donc va pour le mariage. Avec Antoinette...

La nuit de noces. Un vrai choc. Parce que moi, les femmes, forcément, j'en avais pas connu. Avant la guerre, j'étais trop jeunot, trop timide. Quant à celles qu'on pouvait quelquefois voir... et avoir en captivité... Les copains, oui, ils en profitaient quand ils allaient travailler en commandos. La campagne et la ville allemandes étaient bien privées d'hommes en ce temps-là. Il y avait des occasions. Jamais pour moi. Elles étaient trop mal habillées, les occasions. Fagotées, fallait voir comme ! Moi, c'est simple, une femme mal habillée, ça me dégoûte. Les paysannes poméranienes, les dessous qu'elles montraient quand elles arrachaient les pommes de terre en levant leur croupe vers le ciel !

Donc nous voilà mariés, nous deux Antoinette. Le jour même, nous partons en voyage de noces avec la voiture du beau-père. Direction le Midi. C'était moi qui conduisais. On devait coucher en route quand on en aurait assez de rouler pour aujourd'hui. On a atterri comme ça en Auvergne, dans la montagne, à Besse-en-Chandesse. Hôtel de l'Univers. Pauvre, mais propre, le genre rustique. Une grande chambre très haute de plafond avec un immense lit de cuivre. Le lit, dès qu'on y touchait, il faisait un bruit de sonnaillles, comme une troïka avec ses grelots. Dans un coin de la pièce, il y avait un rideau qui coulissait sur une tringle rectangulaire, et là derrière, un lavabo avec un bidet en

tôle. Pour une nuit de noces, on pouvait rêver mieux. Enfin on l'avait un peu cherché, non ? On s'est assis à grand bruit sur la troïka. On a ri, puis on s'est regardés. Alors Antoinette m'a dit : « Va faire un tour, je vais me préparer. » Je suis sorti. J'ai allumé une cigarette, et j'ai marché au hasard dans les rues du village. Je n'étais pas dans mon assiette. Je sentais qu'il allait se passer quelque chose de grave. Jusque-là, j'avais été en sursis. Maintenant, c'était fini, j'étais au pied du mur, au pied du lit plutôt, pas question de reculer. Au fond, ce qui m'inquiétait, c'était ce qui devait se passer dans la petite tête d'Antoinette. Antoinette, c'était la jeune fille sage et pieuse, bien élevée, modeste. Oh avec elle, on pouvait être tranquille, pas un mot plus haut que l'autre, pas un geste, pas un coup d'œil. Seulement voilà, maintenant, elle était mariée. Et le mari, c'était moi. Alors quoi, elle devait se dire, la pudibonderie, c'est fini, on tourne la page, j'ai un mari maintenant...

Lorsque je suis entré dans la chambre après avoir timidement frappé à la porte, Antoinette était étendue sur la troïka. Toute nue ! Et elle me regardait en souriant, un peu rouge tout de même. Mais moi, je ne la reconnaissais pas. Ah il y avait cette figure, ce sourire que j'aimais, oui, mais ce grand corps blanc étalé là devant moi, comme... comme... Comme une pièce de boucherie ! C'est là alors que j'ai eu honte pour elle, pour moi, pour nous deux. J'ai rougi. Qu'est-ce que j'ai rougi ! Et elle toujours souriante qui me tendait les bras ! J'ai fini par détourner les yeux, tellement j'étais malheureux, et finalement j'ai vu la chaise. La chaise, oui, quel soulagement ! Quelle chaise, vous allez demander ? La chaise où elle avait posé ses vêtements, tiens ! C'était comme un îlot de terre ferme au milieu d'un marécage. Alors je suis allé vers la chaise, d'un pas assuré, lent, automatique, un pas de somnambule, un pas de robot, un pas qui sait où il va, un pas qui n'a aucune hésitation. Je me suis arrêté devant la chaise, et enfin, je me suis mis à genoux, et j'ai plongé ma figure dans le tas de vêtements. Un tas chaud et doux, et qui sentait bon, comme le foin coupé l'été au soleil. Je suis resté longtemps comme ça, à genoux, la figure enfouie. Antoinette, elle se demandait si je faisais ma prière ou si j'étais endormi. Ensuite j'ai rassemblé les vêtements en tas contre ma figure, et je me suis relevé, en les appuyant comme ça pour ne rien voir. J'ai marché vers le lit, et les vêtements, je les ai jetés en désordre sur le corps d'Antoinette. Et je lui ai dit : « Rhabille-toi ! » Puis je suis sorti comme un fou.

J'avais la fièvre, j'étais malheureux. J'ai dû faire au moins trois fois le tour du village au pas de course. Enfin j'ai échoué dans un bistrot. Et moi qui ne bois jamais, j'ai bu. Du gros rouge, ballon sur ballon. C'est là qu'Antoinette est venue me retrouver. J'étais saoul. Il

paraît que je lui ai dit en regardant mon verre d'un air stupide : « Quand mon verre est plein, je le vide. Quand mon verre est vide, je le plains. » C'était moi qui étais à plaindre. Ah, j'étais dans un bel état ! Mais après tout, c'est peut-être ça, faire la noce ? Antoinette a mis un billet sur la table, et elle m'a emmené avec elle, emmené, entraîné, traîné, oui. Jusqu'à l'hôtel de l'Univers, jusqu'à notre chambre, notre chambre nuptiale, jusqu'à la troïka. Là, elle m'a embrassé. Alors je l'ai fait basculer sur la troïka, et dans un grand tintamarre de grelots, elle est devenue ma femme. Habillée, tout habillée, cette fois !

Ensuite, ensuite... Eh bien il a fallu qu'on s'habitue l'un à l'autre. Au début, il y a eu des tâtonnements, des flottements bien sûr. Il a fallu qu'on se découvre, qu'elle sache à quoi s'en tenir sur son mari. Oh, et puis moi aussi il a fallu que j'apprenne. Parce qu'au fond, je ne savais pas ce que j'avais, moi non plus. Eh bien ce que j'avais, c'était pas de la pudeur. Oh pour ça non ! Ça va bien plus loin que la pudeur. C'est très simple. Pour moi, un corps sans vêtements, c'est... un arbre sans feuilles, sans fleurs, sans fruits. Un arbre en hiver, quoi ! Du bois ! Alors vous me direz : et des vêtements sans corps ? Ah, ça, c'est autre chose ! Ça ne vit pas encore quand c'est neuf comme ça dans une vitrine, dans un magasin. Mais ça promet ! Enfin quoi, si vous aviez à choisir entre un corps sans vêtements et des vêtements sans corps, qu'est-ce que vous préféreriez ? Euh... En réalité, j'hésite par politesse, pour ne pas avoir l'air comme ça trop braqué. Mais pour être franc, alors là pas d'hésitation ! Pour moi un corps, ce n'est qu'un... présentoir à vêtements, un portemanteau, voilà. Et vive le falbala !

Alors Antoinette, vous allez demander. Ah, mais elle n'était pas malheureuse, ma femme ! C'est quelquefois avantageux d'avoir un mari comme moi. Antoinette, c'était la femme la mieux nippée d'Alençon. C'était comme un pacte entre nous, un équilibre, un drôle d'équilibre à vrai dire. D'abord on avait convenu qu'elle ne se montrerait jamais nue devant moi. Jamais ! La nudité, c'était pour la toilette. Pas pour moi. Pas mon affaire. Intimité. Secret de femme. Secret honteux. Là, chacun pour soi. Mais comme elle était gentille, elle choisissait toujours des dessous amusants, du linge rigolo, si vous voyez ce que je veux dire. Seulement, voilà, elle avait été élevée chez les sœurs, Antoinette. Alors forcément, ses audaces étaient toujours un peu bridées. Et puis nous habitions Alençon, et Alençon, c'est une ville charmante, on y fait même de la belle dentelle, mais enfin pour le falbala coquin, Alençon, hein ?

Un jour j'ai sorti de ma poche un petit paquet. Une surprise pour Antoinette. Elle ouvre : un soutien-gorge. En satin noir. Malheureusement, j'avais vu trop grand. Forcément, l'imagination

embellit tout. Alors les nénés d'Antoinette, ils se baladaient là-dedans comme des bengalis dans leur cage. Il a fallu aller échanger. Seulement la leçon avait porté ses fruits. J'ai noté toutes les mesures d'Antoinette, ses pointures de tout, ses tours de ceci et de cela, j'ai d'abord tout inscrit, puis j'ai tout appris par cœur. Je pourrais vous réciter ça, vingt ans après. Une femme chiffrée, Antoinette, mesurée, indexée, pointée... Et tous les deux mois, c'était la mise à jour. Forcément, ça change les femmes. Comme ça plus jamais d'erreur. Et il fallait bien ça, parce que moi je rentrais rarement les mains vides. Ça n'arrêtait plus, et c'était de plus en plus chic, de plus en plus sophistiqué, de moins en moins convenable... C'était devenu une vraie passion. Je faisais des virées à Paris, des vraies parties fines, tout seul avec mes idées. Mais je connaissais aussi tous les magasins de confection des environs, à Mortagne, à Mamers, à L'Aigle, à Chartres, à Dreux et jusqu'au Mans ! Parce que vous comprenez, des vêtements dans un tiroir, à un étalage, accrochés à des cintres, c'est des choses promises à la vie et qui appellent la vie. Des petites âmes qui veulent un corps pour exister vraiment. J'ai l'impression, moi, quand je circule au milieu des étalages, que ces petites âmes, elles m'appellent. Elles me crient : moi je veux vivre, moi aussi, moi aussi, emmène-moi ! Alors je les regarde toutes avec tendresse, je les caresse de la main avec amour, ça me trouble, enfin ça me troublait surtout quand je pouvais les imaginer sur le corps d'Antoinette, réchauffées et vivifiées par le corps d'Antoinette, et j'étais heureux, heureux... Je choisisais les plus gentilles, les plus touchantes, les plus émouvantes, et je courais à la maison pour les soumettre à Antoinette, au corps d'Antoinette qui leur donnerait la vie. C'était merveilleux de voir ces petits objets délicats et légers, mais encore secs et plats, se gonfler, s'épanouir comme des fleurs, comme des fruits...

Évidemment, ça posait des problèmes. Sur le plan finance, si vous voyez ce que je veux dire. À l'époque, j'étais banquier : troisième caissier à la B.M.V.D.I. J'étais pas heureux dans mon métier, parce que je ne voyais pas le rapport entre mon petit guichet grillagé et la seule chose au monde qui m'intéressait. Il y avait bien ces sommes énormes qui me passaient entre les mains chaque jour. Mais d'abord impossible de mettre un fifrelin dans sa poche. Les caissiers des banques sont tous d'une honnêteté scrupuleuse. Pas étonnant, ils ne peuvent pas faire autrement. C'est un des rares métiers qui exclut absolument le vol. Impossible. Tout est trop compté, vérifié, surveillé. Donc pas besoin d'être vertueux. Là, la pire fripouille devient recta. Pas moyen de faire autrement. Et puis il y avait autre chose. Moi, les billets de banque, zéro. Ça m'avait toujours laissé froid. On me les apportait en briques scellées. On fait sauter la bande plombée, et alors les billets se détachent. Raides, glacés, vernis, vernissés. Très peu pour moi. La

chaleur humaine ! Sans chaleur humaine, moi, je ne marche pas. Pourtant j'ai changé de point de vue le jour où pour la première fois, j'ai procédé à l'incinération. L'incinération des vieux billets. Normalement, c'était le chef comptable qui incinérerait. En présence d'un huissier. Le chef comptable était en vacances. Le deuxième caissier aurait dû incinérer à sa place. En présence d'un huissier. Il était malade. Alors c'est moi qui ai incinéré. En présence de l'huissier. Les vieux billets déchirés, maculés, estropiés, mais surtout adoucis. Oh doux, doux comme du papier de soie, comme de la soie. Ces billets soyeux dont personne ne veut plus, chaque mois on les brûle. En présence d'un huissier qui note les numéros. On les met dans une boîte de métal. On arrose avec de l'essence. On jette une allumette. Ah, c'est vite fait ! J'en ai vu des fortunes s'évanouir en fumée ! La première fois, une drôle d'impression, oui. Les larmes aux yeux, ma parole. Si bien que j'ai demandé à toujours incinérer. Pourquoi pas ? Ça n'amusait personne que moi. Et puis question sécurité, il y avait toujours l'huissier qui établissait son rapport. Je suis devenu l'incinérateur maison. Mais l'huissier parti, je restais, moi. Je palpais les flancs de la boîte. Encore chauds, presque brûlants. Je touillais les cendres avec une truelle. Des étincelles sautaient. Bientôt je pouvais y plonger la main. Quelle douceur ! La belle cendre gris perle et chaude comme un sein, je la ramassais avec la truelle, je la versais doucement, doucement dans un sac. Et ça aboutissait chez moi. Il y en avait plein ma cave, des petits sacs de cendre avec sur chacun la date de l'incinération et la somme des billets brûlés. J'ai vite été milliardaire. Je me baladais dans la ville mine de rien avec un sac de cent millions à la main. Je regardais les vitrines, les bijoux, les automobiles de luxe, les belles toilettes surtout. Les prix affichés me faisaient rire de pitié. Mais j'osais pas entrer dans les magasins. Avec mon sac de cendre, ils m'auraient pris pour un fou. Fou, moi ? Sain comme l'œil, je suis !

Une fois je traînais comme ça devant un magasin d'antiquités. Du beau meuble, oui, d'époque, des tapisseries usées, délavées, pâlies, tout comme mes billets soyeux. Je traînais, je traînais, et le patron du magasin, il était assis là, devant, sur une bergère, dehors à me regarder. C'était un vieux juif barbu avec une drôle de toque sur la tête et des petits yeux malins. Il m'a adressé la parole. Il m'a dit je ne sais quoi. J'ai répondu. Bref on a bavardé, et finalement, je me suis assis à côté de lui sur la bergère. Tout à trac il m'a demandé ce que j'avais là dans mon petit sac. J'ai pas pu résister. Je lui ai déballé tout mon paquet, et ce que c'était que cette cendre, et ce que voulaient dire ces chiffres inscrits sur le sac, tout quoi. Le vieux, il m'a regardé avec ses petits yeux plissés, puis il a commencé à rigoler. Il en finissait plus de rigoler. Moi, il commençait à m'agacer. C'est vrai, ça, j'aime pas les

gens qui ricanent pour rien.

— Il y a décalage, il m'a dit à la fin.

— Décalage ? Quel décalage ? Qu'est-ce que ça veut dire décalage ?

— Décalage entre votre fortune et vous.

— Comprends pas.

— Eh oui ! Vous possédez une fortune défunte et vous êtes bien vivant. Il y a décalage.

— Alors qu'est-ce qu'il faut faire ?

— Rien, attendre.

— Attendre quoi ?

— Attendre que vous ayez rejoint votre fortune.

— Comment ?

— En mourant. Des milliards en cendres, ça suppose un milliardaire en cendres.

C'était pas bête, ça ! J'ai bien compris. Pour retrouver cette fortune fabuleuse, il suffisait que je me fasse incinérer aussi. Alors j'ai transformé ma cave en columbarium. Sur des étagères, il y avait les sacs de cendres avec leur date et le chiffre de leur contenu. Et au milieu une sorte de niche avec une urne. Et sur l'urne mon nom et... pas de date. Pas encore. Et j'ai commencé à attendre. J'ai attendu jusqu'au jour où j'ai découvert un autre genre de billet de banque : le billet couvé.

Le billet couvé ! Une découverte sensationnelle ! Le billet couvé, je peux bien dire qu'il a bouleversé ma vie. Je me souviens. C'était un beau matin d'avril. Un client est venu à la banque sortir de l'argent. Beaucoup d'argent. Tellement que ça ne tenait pas dans son portefeuille. Il a essayé, puis il a renoncé. Et il a mis les billets directement dans sa poche à la place du portefeuille. Il est parti. C'est alors que j'ai aperçu le portefeuille. Oublié sur la planchette du guichet. Je l'ai ramassé avec l'idée de le rendre à son propriétaire. Mais à peine j'avais touché, j'ai tressailli. J'ai senti le maroquin usé et très doux, et il était gonflé, comme un ventre mou. Je l'ai ouvert. Des choses humaines se sont répandues : des photos, des lettres, une carte d'identité, et même une mèche de cheveux. Et tout cela était chaud. On sentait bien que c'était resté des heures contre le cœur battant d'un être de chair et de sang. La chaleur du sein, quoi ! Et bien sûr, il y avait aussi de l'argent. Des billets de banque usés, feutrés et tièdes. Des billets vivants. Pas encore promis à l'incinération, mais tout juste.

Des billets couvés. En les touchant, j'étais aussi troublé que quand je touchais une guimpe ou une chemise de nuit, mais troublé de façon différente. Je venais de découvrir la raison d'être des hommes. J'ai longtemps détesté les hommes. C'est vrai, à quoi ça sert ? Mais cette fois j'avais compris les hommes. Les femmes, c'est du linge fin, douillet, parfumé. Les hommes, c'est un portefeuille gonflé de choses secrètes et de billets de banque soyeux et odorants. Car l'argent a une odeur, pourvu qu'il soit vivant et chaud. Il sent bon, mesdames et messieurs ! C'est pour ça que je n'avais rien compris à mes compagnons de captivité ! Les prisonniers n'ont pas d'argent. Ils sont pauvres, démunis, malpropres et injustifiables. Et quand j'ai été enfoui dans le linge sale des prisonniers, j'essayais en somme de prendre l'homme comme une femme : par son linge. Une vraie histoire de pédé, quoi ! Erreur, aberration, folie de jeunesse ! L'homme se prend par le portefeuille ! Ce premier portefeuille trouvé, volé, trouvé-volé, c'était comme un lien personnel entre un inconnu et moi. Et quand je dis inconnu ! Je savais son nom, sa date de naissance, son adresse, sa profession. Je possédais sa photo, celle de sa femme, celle de ses deux enfants, Raymonde, cinq ans, et Bernard, trois ans et demi. Il y avait aussi une lettre très tendre qui n'était pas signée par sa femme... Alors voilà : d'un côté les nippes des femmes, de l'autre côté les billets couvés des hommes. Quel rapport, vous allez me demander ? C'est pourtant simple : avec les billets couvés on achète des nippes. Parce que vous voyez, j'ai vite compris qu'entre les billets couvés et les nippes, il y a une sorte de... comment dire... une sorte d'affinité, de complicité ! Oui une complicité. La fonction naturelle de l'homme, c'est de fournir des billets couvés qui se transforment en falbalas.

Alors naturellement je n'en suis pas resté à ce premier portefeuille. J'ai continué ma chasse au billet couvé. Une drôle de chasse, émotionnante, dangereuse, voluptueuse. Ah le billet couvé, c'est autre chose que la palombe ou la grouse ! Il ne suffit pas de se lever tôt. Oui, je suis devenu un pickpocket. C'est comme ça qu'on dit. Je piquais dans les poquettes. Les poquettes des vestes et des pantalons. Mais pas les vestes abandonnées sur un dossier de chaise ! Non, sur la bête, je piquais. Parce que la proie, elle doit être encore tiède. Je chassais le portefeuille chaud. C'est comme un chasseur de... lapins par exemple. Le lapin qu'il ramasse, il faut qu'il soit encore palpitant. Si c'est un cadavre refroidi et raide, ça le dégoûte, le chasseur. Donc vestes et pantalons sur la bête. Oui, les pantalons aussi, parce qu'il y a des hommes qui mettent leur portefeuille dans leur poche-revolver. Évidemment, c'est beaucoup plus facile à piquer que dans la poche intérieure d'un veston. Mais en revanche, c'est un argent qui n'a pas la même qualité, si vous voyez ce que je veux dire. L'argent de la poche intérieure du veston, c'est de l'argent de cœur, c'est tout ce qu'on fait

de mieux comme argent. C'est des billets couvés dans la moiteur de l'aisselle, comme des œufs dans un nid au printemps. L'argent de la poche-revolver du pantalon, c'est plus facile, oui, mais, c'est des billets de fesse, ça manque de niveau. Mais enfin quand l'occasion se présente... un bon gros portefeuille émergeant d'une poche-revolver...

Antoinette, au début, elle était bien contente de toutes ces nippes épâtantes qui pleuvaient dans ses tiroirs à plus savoir quoi en faire. Et puis peu à peu, elle s'est inquiétée. J'avais beau lui dire que j'avais eu de l'augmentation à la banque, elle était pas idiote et elle savait compter. Mais moi, c'était comme un vice, comme une drogue, je ne pouvais plus m'arrêter. Et ensuite il y eut l'affaire du soutien-gorge de Mademoiselle Francine qui a tout gâché.

Mademoiselle Francine, c'était une caissière, une consœur, en somme, sauf qu'elle, c'était au cinéma le Majestic qu'elle fonctionnait. Seulement les caissières en général elles sont haut perchées, elles dominant. Le Majestic, c'est un cinéma en sous-sol, dans une cave pour ainsi dire. La caisse est placée à mi-chemin dans l'escalier. Ça fait que quand on arrive, on descend quelques marches, puis on s'arrête devant la caisse qu'est enfoncée plus bas. On paie et on continue à descendre. Seulement, c'est plus la peine, parce que son vrai cinéma, on l'a eu entre-temps. Enfin, je parle pour moi. Parce que Mademoiselle Francine, elle a toujours des décolletés vertigineux. Alors quand on descend vers la caisse, forcément on plonge... dans le décolleté de la caissière. On plonge et qu'est-ce qu'on voit ? Je vous le donne en mille : un soutien-gorge, un amour de soutien-gorge en satin mauve avec une frange de dentelle. Moi après ça, on pouvait me projeter n'importe quoi sur l'écran, western, policier ou espionnage, pour moi y avait qu'une chose sur l'écran : un soutien-gorge en satin, mauve par-dessus le marché, parce que j'ai toujours eu l'imagination en technicolor. Le pire, c'est qu'Antoinette, elle aimait le cinéma. Elle me traînait deux fois par semaine au moins au Majestic, et moi c'était le supplice de Tantale. J'étais amoureux fou, quoi ! Il fallait en finir.

J'ai fait ma petite enquête. J'ai appris que Francine était l'amie du directeur du Majestic, et qu'il lui avait installé un studio au-dessus de la salle. Entre les deux – la salle et le studio –, un petit escalier en colimaçon. Tout ça favorisait plutôt mes plans. Un soir je suis sorti un peu avant minuit en disant à Antoinette que je dormirais mieux si je me dégourdissais les jambes. Je n'ai fait qu'un saut au cinéma. Je savais qu'un quart d'heure avant la fin, on pouvait entrer librement. Plus de caisse, plus de contrôle. Évidemment, ça n'intéresse personne d'entrer dans la salle quelques minutes avant que ça finisse. Je me suis planqué dans l'escalier en colimaçon et j'ai attendu. La salle s'est éclairée, tout le monde est sorti. Le projectionniste a fermé les portes.

Je suis resté dans le noir un bon moment. Puis j'ai monté les marches une à une avec précaution. J'ai écouté longtemps à la porte. Rien. Pas un bruit. Est-ce que Francine était là ? J'ai essayé d'ouvrir. C'était fermé à clé. Je ne savais plus quoi faire. Je me suis assis sur la dernière marche. J'ai dû faire du bruit. Tout à coup un rai de lumière a filtré sous la porte et j'ai entendu une voix qui disait : « C'est toi, Biquet ? » Ça a remué à l'intérieur. Je me suis écrasé dans un coin. La porte s'est ouverte. Francine est apparue en robe de chambre. Elle ne m'a pas vu. Elle a descendu l'escalier. Je me précipite dans la chambre. Je ne vois qu'une chose, mais vraiment qu'une dans le foutoir qu'il y avait là-dedans : le soutien-gorge mauve qui m'attendait sur une petite table. Je prends mon fétiche et je me replanque dans mon trou d'ombre sur le palier. Il était temps. Un bruit de chasse d'eau à l'étage au-dessous, et la Francine qui remonte. Elle rentre et referme à clé. Je suis descendu aussi doucement que j'ai pu. Je savais que les portes de secours ne sont jamais verrouillées de l'intérieur. Un dispositif empêche seulement qu'on puisse ouvrir de l'extérieur. J'ai filé avec mon amour. Je le serrais sur mon cœur. J'étais tellement heureux que j'avais du mal à marcher. Antoinette s'est certainement doutée de quelque chose. Sur le coup, elle a rien dit. Mais ce soutien-gorge, ça posait des problèmes. Il était pas question qu'elle le mette. D'abord parce que visiblement, il était pas neuf. Rien que l'odeur ! Moi elle m'affolait, mais Antoinette elle avait aucune chance de la griser. Et puis surtout, moi, j'aurais pas voulu. Les mélanges, j'ai toujours été contre. La bigamie, les partouzes, horreur de ça. C'était le soutien-gorge de Francine, son essence pour ainsi dire, la clé de son être, si je me fais bien comprendre. Aucune autre femme ne pouvait le porter. J'ai eu beau le planquer derrière mes livres dans la bibliothèque, elle l'a trouvé. Un jour qu'on était fâchés, elle me l'a envoyé à la figure. « Et par-dessus le marché, tu me trompes ! » elle a crié. Évidemment, vous penserez, c'était une façon de parler. Mais d'après notre système, c'était logique en somme. Oui, quoi, je la trompais avec Francine par soutien-gorge interposé. Surtout que ça venait par-dessus son inquiétude. Elle était à cran, mon Antoinette. Elle se doutait bien que je volais. Mais ces vols, c'était finalement pour elle. Dangereux et malhonnêtes, mes vols, mais pour elle. Tandis que là... Bref, ça tournait pas bien rond, jusqu'au jour où s'est produite l'histoire du métro. Là vraiment je me demande ce qui a bien pu me prendre ! C'est ça qu'a tout cassé. Un vrai dingue, j'ai été !

Ce jour-là elle m'a accompagné à Paris pour acheter ses cadeaux de Noël. Nous avons commencé la tournée des magasins. Mais moi, bien entendu, il n'y avait que la lingerie fine qui m'intéressait. Ce que je n'avais pas prévu, c'est l'effet que ça me ferait de voir Antoinette au milieu. Des gentils falbalas exposés en quantité avec Antoinette au

milieu. Une grange pleine de paille et de foin, bien secs, si vous voyez ce que je veux dire, et au beau milieu un grand feu de bois lançant des flammes et des flammèches dans toute la grange. Vous imaginez le résultat ! Antoinette au milieu du magasin, ça multipliait par dix, par cent l'effet des fanfreluches. Ça me brûlait, ça m'incendiait, de plaisir, de joie, j'étais ivre. Antoinette a dû commencer à s'inquiéter quand elle a vu fondre en achats de vêtements et de dessous féminins l'argent qu'elle avait apporté pour tout autre chose. Mais c'était surtout mon état d'excitation qui la paniquait. C'était un peu de sa faute après tout. Sa présence en chair et en os illuminait les étalages. Les combinaisons, les collants, les bas, les slips, les chemisettes, tous ces petits objets orphelins criaient vers elle. Je les entendais, je n'entendais que cela. Il fallait obéir. J'obéissais. J'achetais, j'achetais, en moins de deux heures, plus un sou, râpés on était, nous deux Toinette. Mais couverts de paquets, des pyramides de paquets. Elle était pas contente, mon Antoinette. Moi, je flottais comme dans un rêve. C'est comme ça, elle rouspétant, moi flottant, que nous nous dirigeons vers le métro. Nous descendons l'escalier et nous nous trouvons à moitié coincés avec nos paquets dans les portes à ressort. Nous manœuvrons, en avant, en arrière, en avant, comme des chemins de fer. C'est là qu'une petite femme s'est glissée entre nous en disant « Pardon ! Merci ! ». Et frouitt, elle passe. Seulement, il y avait le courant d'air. Un courant d'air violent qui s'engouffrait par les portes entrouvertes. La jupe très courte de la petite est soulevée, retroussée un instant malgré ses deux mains qu'elle plaquait sur ses cuisses. Et pendant la durée d'un éclair, je vois un porte-jarretelles, mais un porte-jarretelles, qui me brûle, qui me perce, qui me tue presque, oui. En nylon noir, froncé, large, tranchant sec sur la peau blanche des cuisses par les jarretelles longues, très longues qui en partaient et qui allaient cueillir les bas au bout de petites pinces chromées. J'ai pensé à un mât de cocagne, ou plutôt à cette espèce de cerceau qui coiffe le mât de cocagne et auquel sont accrochés des saucissons et des jambons. Ce porte-jarretelles, il me le fallait pour couronner cette journée mémorable ! Antoinette, je lui ai mis tous mes paquets dans les bras. Je lui ai dit : « Attends-moi, je reviens tout de suite ! », et je l'ai plantée là dans les courants d'air, trop stupéfaite pour protester. Et j'ai foncé ! J'ai coursé la petite. Je l'ai rejointe, coincée dans un tournant. Heureusement nous étions seuls. J'ai balbutié : « Le porte-jarretelles, le porte-jarretelles, vite, vite ! » D'abord elle n'a rien compris. Alors d'autorité, j'ai retroussé sa jupe. Elle a hurlé. J'ai répété : « Vite, le porte-jarretelles, et je m'en vais ! » Finalement elle a obéi. En un tour de main, c'était fait. Je tenais mon trophée. J'ai dit merci, et j'ai couru rejoindre Antoinette qui continuait à jongler dans les courants d'air avec sa pyramide de paquets. J'étais radieux. Je brandissais mon porte-jarretelles comme

un Peau-Rouge son scalp de visage pâle. Je lui ai dit : « Touche ! Il est encore chaud ! » Et comme elle avait les mains prises, je lui ai collé ça sur la joue. Mais il fallait filer, parce que la victime risquait de faire du foin. Nous sommes ressortis en vitesse, et nous nous sommes engouffrés dans un taxi. Le taxi, la gare, le train, Alençon. Antoinette n'a pas desserré les dents pendant tout le trajet. Le lendemain, elle me quittait. Définitivement. Retournée chez sa mère. Une catastrophe. Méritée, oh ça oui, méritée ! Mais une catastrophe quand même...

Tout était fini pour moi. Je ne suis pas retourné à la banque. Je lisais les journaux de Paris. On parlait du sadique du métropolitain. On faisait la chasse aux maniaques dans les couloirs des correspondances. Ma victime a porté plainte contre X, puis elle s'est retournée contre la R.A.T.P. Parce que la R.A.T.P., elle a le devoir d'assurer la sécurité de ses voyageurs. C'est sur le cahier des charges. On en apprend des choses par les journaux ! Plus tard il y a eu un procès. La plaignante, ma victime, a perdu. Eh oui, déboutée, comme on dit ! L'avocat du métro a fait valoir victorieusement qu'au moment de l'agression, elle n'avait pas encore fait poinçonner son ticket. Donc le contrat de transport n'était pas encore conclu et la R.A.T.P. n'avait aucune obligation !

Ça ne fait rien, j'avais la mort dans l'âme. Tout s'était effondré avec le départ d'Antoinette. C'est que j'avais une vie fragile, moi, vous comprenez. Mon bonheur, il avait fallu l'inventer, le construire. Je ne suis pas comme les autres, moi. Les autres, ils trouvent toute leur vie préparée au quart de poil en naissant, posée au pied de leur berceau. Moi, je n'avais rien trouvé. Il avait fallu tout fabriquer, tout seul, en tâtonnant, en me trompant, en recommençant. Les billets couvés ne m'intéressaient plus. Les nippes non plus d'ailleurs. La grande lumière de ma vie s'était éteinte. Par habitude je suis retourné dans un grand magasin, au rayon de la bonneterie. Je croyais que c'était pour reprendre mes vols à l'étalage. J'ai bien volé, oui, mais il s'agissait d'autre chose. Ce que je cherchais je l'ai trouvé le jour où un inspecteur m'a pris en flagrant délit comme je piquais une chemise de nuit. J'en avais assez. Je voulais en finir.

Je suis allé en prison. Puis on m'a relâché en attendant mon procès. Ah mais je ne voulais pas de ça ! Je me suis fait reprendre en flagrant délit dans le même magasin ! Alors le juge m'a confié à un psychiatre. J'aurais pu écoper de six mois de prison avec sursis. Délinquant primaire, alors sursis automatique. Et qu'on ne vous y prenne plus ! Tu parles ! Grâce à mon psychiatre, j'ai été reconnu irresponsable. Acquitté pour irresponsabilité. Acquitté, libéré... et enfermé. Dans un asile. Depuis vingt ans ! Ah l'asile, c'est pas toujours rose ! Les douches glacées, les lits à sangles, la camisole de force, le

coma insulinaire, les électrochocs. Pas toujours rose, non. Mais on a ses petites compensations. Quand on a été sage, quelquefois comme ça on va faire un tour. Avec mes deux infirmiers préférés. On se promène. On regarde les vitrines. Même, ils vont prendre un pot, et ils me laissent faire des courses, quand ils sont de bon poil. Aujourd'hui, j'ai mis dans le mille. Les soldes d'un grand magasin. Des étalages débordants de nippes gentilles.

(En parlant, il sort de sa poche un fil qu'il tend d'un bout de la scène à l'autre. Puis il extrait de ses autres poches une invraisemblable quantité de dessous féminins qu'il accroche au fil avec des pinces à linge.)

Il n'y avait qu'à se baisser pour les ramasser. Le collant et le flottant. *(Il brandit un collant et une chemise de nuit.)* Je me suis toujours demandé ce qui a le plus de charme. Il y a deux écoles. Le collant bien sûr, ça épouse les formes, et en même temps, ça les tient, ça les affermit. Mais ça manque d'imagination. Ça ne parle pas. C'est sec, laconique, c'est pète-sec. Tandis que le flottant, le flou, c'est ça qui fait rêver ! C'est bavard, c'est une improvisation continuelle, ça invite à glisser la main.

(La corde est entièrement garnie maintenant. Il prend du recul et observe son œuvre. Cependant les deux infirmiers – blouses blanches sous le pardessus, calots blancs – sont entrés dans la salle et s'avancent dans Vallée centrale.)

Et quand ça flotte au vent, que c'est beau !

(Un ventilateur en coulisses anime et gonfle le linge suspendu.)

Là alors, je me mets au garde-à-vous. Raide comme un pieu. Le respect. Le désir.

(Il se met au garde-à-vous.)

Chacun son drapeau. Il y en a, c'est le tricolore. Moi, c'est le falbala.

(Il aperçoit ses infirmiers.)

Tiens, j'ai de la visite. Ça devait arriver.

(Il se précipite sur les sous-vêtements et commence à les décrocher et à les fourrer dans ses poches. Cependant, les infirmiers montent sur la scène. Ils s'avancent vers lui, lentement, inexorablement.)

Attendez, attendez ! Vous ne voudriez pas que je perde mes petits trésors !

(Ils l'encadrent et l'entraînent. Il ne se débat que faiblement.)

Attendez, pas si vite. Tenez, regardez, cette combinaison rose !

(Il leur échappe et va cueillir la combinaison. Il en profite pour

empocher encore précipitamment une chemise. Les infirmiers reviennent et l'entraînent à nouveau.)

Mais pas si vite ! Tenez, tenez, juste encore ce petit corset. Un petit corset de rien du tout !

(Il leur échappe et va cueillir le corset. Plus deux ou trois objets encore. Quand les infirmiers l'encadrent à nouveau, il ne reste plus sur le fil qu'une culotte noire.)

Ah, eh bien, allons, allons puisqu'il le faut ! Mais l'électrochoc, hein pas ce soir ! C'est promis, hein ? Pas d'électrochoc !

(Il se retourne et lance un regard éploré vers la culotte. D'un bond il échappe encore aux infirmiers, remonte sur la scène, et revient en brandissant la culotte.)

Voilà, voilà, je reviens. Avec mon drapeau. Le drapeau noir des pirates. Vive la mort !

(Les infirmiers l'entraînent. On l'entend une dernière fois :)

Mais l'électrochoc, pas ce soir, hein ? C'est promis. Demain, si vous voulez, oui, mais pas ce soir, l'électrochoc...

ANNEXES

Le sang des fillettes

— Vous publiez un conte dont l'héroïne – et même l'auteur supposé puisqu'il s'agit d'un récit à la première personne – est une petite fille de dix ans. Bien entendu, on s'attend de votre part à un sens caché. Y a-t-il une lecture au second degré d'*Amandine* ?

— Oui et non. À vrai dire le second degré est tellement transparent qu'il se confond avec le récit naïf. Le thème, c'est l'initiation. C'est un conte initiatique. Amandine vit avec ses parents dans une maison et un jardin qui sont des modèles d'ordre et de propreté. Un jour, grâce à sa chatte, elle soupçonne qu'il doit y avoir autre chose dans la vie. Elle escalade le mur du jardin, et elle découvre...

— Laissez la surprise au lecteur.

— Disons qu'elle se *découvre* elle-même dans un trouble qui est celui de la préadolescence. Le monde limpide et calme de l'enfance se fêle et se ternit pour la première fois. C'est l'histoire du premier souffle de la puberté sur une innocence.

— Amandine est donc initiée à l'amour par sa chatte.

— Il y aurait beaucoup à dire sur le rôle initiateur des animaux familiers. Je ne pense pas qu'il soit aussi immédiat qu'on le dit parfois. La formule classique qu'on a lue un peu partout s'agissant d'enfants élevés à la campagne et « instruits des mystères de la vie par l'observation des animaux » est fort discutable. J'ai constaté que nombre d'enfants ruraux témoins de tous les stades de la reproduction des chats, chiens, poules, lapins, vaches, etc., restent totalement ignorants de la sexualité et de la reproduction humaines. Simplement, ils ne voient pas le rapport. Pour un enfant de sept ou huit ans, imaginer papa et maman dans la position qu'il voit prendre par le taureau et la vache, ou le coq et la poule, ce n'est pas si facile. La perception de l'homme comme un animal parmi les autres est d'autant plus difficile dans le domaine de la sexualité que celle-ci se présente d'abord à l'enfant sous sa forme la plus socialement élaborée, conventionnelle, mythologique – telle que la véhiculent le conte, le magazine, la chanson, le cinéma, la télévision – et bien plus tardivement dans sa nudité physique. Aussi ai-je assigné au chat d'Amandine un rôle d'introducteur plus à l'amour sentimental qu'à

l'amour physique. À la fin, la petite fille est beaucoup plus troublée et mûrie sentimentalement qu'informée sur la sexualité. C'est l'importante distinction entre initiation et information^{6}.

— Et pourtant elle saigne...

— Oui, cette traînée de sang qu'elle découvre sur sa jambe après son escapade, et qu'elle ne s'explique pas, va faire murmurer les censeurs. Pourtant elle est justifiée. Toute initiation est plus ou moins sanglante.

— Mais cette idée d'une initiation d'une fille n'est-elle pas contredite par toute l'ethnographie ?

— C'est justement le point le plus discutable et le plus intéressant. Il est exact que, dans la plupart des sociétés, il existe une cérémonie d'initiation pour les garçons. Rien ne se passe pour les filles. Pourquoi ? Sans doute parce que les garçons ne font pas partie dès leur naissance de la communauté des hommes. Élevés par leur mère, ils appartiennent à la société des femmes aussi longtemps que dure leur impuberté. L'initiation marque le passage du garçon de la société des femmes à celle des hommes. Elle s'accompagne habituellement d'épreuves physiques qui attestent qu'il en est digne, et de mutilations qui en sont le prix. Cela peut aller très loin. Dans *La Mort Sara* (Plon, Terre Humaine), Robert Jaulin rapporte les épreuves d'initiation auxquelles il s'est soumis dans une tribu d'Afrique centrale. On lui a enjoint de mourir, puis de renaître, avec pour « mère » le sorcier présidant à la cérémonie. C'est évidemment la coupure la plus radicale qui se puisse imaginer du lien à la mère originelle, et son remplacement par un lien quasi maternel avec le groupe des hommes.

— Que reste-t-il de tout cela dans notre société ?

— Beaucoup plus qu'on ne pense. L'initiation des garçons n'est pas absente de nos mœurs. Seulement comme les croyances et les rites ne subsistent plus que sous forme de vestiges inconscients, elle n'est vécue qu'à l'état brut, sauvage. À l'école, les « grands » font subir des brimades aux « petits ». Les bleus sont « bizutés ». Les pères infligent à leurs fils des mutilations dont le prétexte médical ne résiste pas à l'examen, comme la circoncision chirurgicale ou l'ablation des amygdales. Et naturellement, il y a les examens scolaires, le bachot, rite d'initiation bourgeois.

— Ces épreuves imposées aux garçons comme prix de leur entrée dans la société des hommes sont-elles précédées d'une exclusion de leur communauté ?

— Assurément. L'adolescent d'aujourd'hui est doublement exclu de la société des hommes. D'abord sur le plan sexuel. Avec ses allures

« permissives » notre société est sans doute l'une des plus puritaines que nous connaissions. L'adolescent avait beaucoup plus d'occasions de faire l'amour il y a cent ans. Mais c'est surtout sur le plan professionnel que l'exclusion est la plus farouche. Là l'ancienneté règne en maîtresse absolue. Le chômage actuel, c'est surtout le chômage des jeunes. Célibat et chômage, voilà les deux maux auxquels une bonne vieille initiation traditionnelle remédierait.

— Et les filles ?

— Pour elles l'initiation ne peut avoir le sens qu'elle a pour les garçons. Élevées comme leurs frères par les femmes, elles n'ont évidemment pas à rompre avec ce milieu pour s'intégrer à un autre groupe, comme les garçons. Normalement elles sont vouées à rester au gynécée. De même dans notre société la plupart des brimades que nous avons relevées côté garçons sont épargnées aux filles. Ne parlons pas de la circoncision à laquelle ne correspond dans notre société aucune forme de clitoridectomie. Mais il est remarquable que l'ablation des amygdales soit infligée beaucoup plus souvent aux garçons qu'aux filles. En vérité les femmes sont tellement intégrées à la société comme de naissance qu'elles peuvent s'identifier à elle. Balzac a particulièrement bien illustré cette fonction de la femme. Ses héros s'introduisent dans la société par les femmes qui en détiennent les clés (les fameux « salons »). Inversement Vautrin est à la fois l'ennemi de la société et celui des femmes. C'est tout un.

— Donc pas d'initiation pour les filles.

— Si, mais alors il s'agit d'une sorte d'initiation inversée, *centrifuge* au lieu d'être *centripète*. Je m'explique. Un adolescent quitte le groupe féminin pour s'intégrer au groupe masculin. L'initiation a pour lui valeur de revendication d'un statut. Que peut faire une fille ? Prisonnière du gynécée, elle peut chercher à en sortir. Pour aller où ? C'est tout le problème de la libération des femmes. Entre le gynécée et la société des hommes, il n'existe pas encore la société unisexe pour l'accueillir. Il lui reste donc l'initiation-révolte. Je songe notamment à la lutte des jeunes filles arabes contre le port obligatoire du voile. Pour l'adolescente, l'initiation ne peut être qu'une fugue permanente. Amandine fait le mur. Et va voir ce qui se passe dans *Vautre* jardin.

Du même auteur

VENDREDI OU LES LIMBES DU PACIFIQUE, *roman* (Folio 959).

LE ROI DES AULNES, *roman* (Folio 656).

LES MÉTÉORES, *roman* (Folio 905).

LE VENT PARACLET, *essai* (Folio 1138).

VENDREDI OU LA VIE SAUVAGE (Folio Junior 30, *À partir de neuf ans*).

PIERROT OU LES SECRETS DE LA NUIT, *album pour enfants*.

Quatrième de couverture

Comment le Père Noël donnerait-il le sein à l'Enfant Jésus ? L'Ogre du Petit Poucet était-il un hippie ? Un nain peut-il devenir un surhomme ? Est-il possible de tuer avec un appareil de photographie ? Le citron donne-t-il un avant-goût du néant ? À ces questions – et à bien d'autres plus graves et plus folles encore – ce livre répond par des histoires drôles, navrantes, exaltantes et toujours exemplaires.

Amandine ou les deux jardins a paru en album pour enfants, illustré par Joëlle Boucher, aux éditions G. P. Rouge et Or. À cette occasion *Le Monde* a publié dans son numéro daté du 9 décembre 1977 l'entretien suivant avec l'auteur (voir ANNEXE).

À propos du *Nain rouge*, voir *Le Vent Paraclet*, p. 180.

Cette définition des enfants se trouve dans la *Préface à l'Histoire d'O* de Jean Paulhan. Il s'agit évidemment d'une réminiscence, et il n'est pas tellement surprenant à la réflexion que Coquebin ait lu le roman de Pauline Réage.

C'est le jour de la fête de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Il y avait là sans doute dans l'esprit de Mélanie une attention touchante à l'égard de son vieil ami Coquebin. Mais on est en droit de se demander s'il l'a appréciée à sa juste valeur.

Le Fétichiste a été créé en 1974 dans les mises en scène d'Étienne Le Meur, à Berlin par Raymond Fuzellier, et à Paris par Olivier Hussenot.

Voir à ce propos *Le Vent Paraclet*, p. 54 sq.